U d'/of OTTAWA
39003002134814

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesnodiere00salo

CHARLES NODIER

ET LE

GROUPE ROMANTIQUE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'Esprit du Temps, 1 vol..... 3 fr. 50
(Couronné par l'Académie française.)

A LA LIBRAIRIE PLON ET NOURRIT :

Études et Portraits littéraires (Taine, Barbey d'Aurevilly, Guy de Maupassant, Pierre Loti, E. et J. de Goncourt, E. Lintilhac, L. Ollé-Laprune, Mme Séverine, Ch. Vincent, le Père Ollivier, Waldeck-Rousseau. Jules Tellier, Amiel), 1 vol..... 3 fr. 50

Art et Littérature (E. M. de Vogüé, P. Loti, P. de Nolhac, H. Ouvré, M. Mæterlink, F. Plessis. L. De Launay, A. Fogazzaro, J. Capperon, Mgr d'Hulst, J. Jaurès, H. Becque, B. de Lacombe, Ch. Le Goffic, E. Rod, T. de Wyzewa, E. Gebhart, A. Mithouard, J. Lemaitre, A. Hallays, J.-K. Huysmans, P. Arène, T. Bouchor, T. Emmanuel, F. Coppée. — Notes d'art), 1 vol..... 3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE BLOUD ET Cie

Le Spiritualisme et le Progrès scientifique, Étude sur le mouvement philosophique au XIXe siècle, 3e édition, 1 vol. 1 fr. 20

H. Taine, 3e édition, 1 vol..... 0 fr. 60

Auguste Comte, 3e édition, 1 vol..... 0 fr. 60

Théodore Jouffroy, 2e édition, 1 vol..... 0 fr. 60

MICHEL SALOMON

CHARLES NODIER

ET LE

GROUPE ROMANTIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

OUVRAGE ORNÉ DE DEUX PORTRAITS

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1908

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

PQ
2376
.N6Z7
1908

MAGDALENÆ MEÆ

PRÉFACE

Comme les rois d'Egypte, le romantisme passe en jugement après sa mort, et une lourde accusation le charge. Éloquent est le réquisitoire, et motivé, conclu avec force. Un maître critique, doublé d'un maître écrivain, a le premier dit ses griefs contre la défunte école. A propos de Chateaubriand, à propos de George Sand et de Musset, il a dénoncé l' « anarchie romantique » : anarchie dans la pensée et le sentiment comme dans le discours ; intime subversion, dont un flagrant désordre verbal n'est que la manifestation superficielle et innocente. Les raisons de M. Charles Maurras, nettes, décisives, condensées en des formules vives et fortes, sont reprises et amplifiées. L'un des livres les plus remarqués de cette année développe un arrêt copieux contre Jean-Jacques et la littérature née de lui, ou plutôt personnifiée en lui ; car « Rousseau est le romantisme ». M. Pierre Lasserre intitule ainsi un de ses premiers chapitres, audacieux démenti à la prophétie de

George Sand : « Le temps n'est pas loin où l'opinion ne fera pas plus le procès à saint Rousseau qu'elle ne le fait à saint Augustin[1]. »

M. Lasserre n'a pas seulement condamné dans le « promeneur solitaire » l'incarnation du « romantisme intégral ». Il a défini en ce malade tout le romantisme comme un cas morbide. Sa thèse[2] est l'œuvre savante et riche d'un pathologiste[3] armé d'une plume précise, souple et brillante. Et, sans doute, beaucoup de ses idées furent exprimées d'abord par M. Charles Maurras. Mais la semence jetée par l'original et prodigue penseur de la *Gazette de France* a fructifié en ce laborieux esprit, et ce qu'il s'est assimilé il a su le marquer à sa marque par une belle invention de style.

Son livre a « porté ». *Rousseaulâtrie* et *hugolâtrie* — ceci procédant de cela — se voient honnies comme superstitions pernicieuses. Ainsi la littérature qui eut chez nous, vers 1830, sa floraison la plus épanouie, trouve, ces temps-ci, des juges rigoureux, et l'éloge d'un de ses précurseurs et annonciateurs peut paraître mal

1. *Quelques réflexions sur J.-J. Rousseau* (1841).

2. Son *Romantisme français* est, en effet, une thèse, soutenue par lui en Sorbonne.

3. *Pathologie du romantisme*, c'est le titre d'un très pénétrant article de M. René Doumic sur le livre de M. Lasserre. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1907.)

venu. Me voilà donc tenté d'implorer grâce pour mon *Nodier*.

Le romantisme compte, pourtant, plus d'un défenseur [1]. Et ne se défend-il pas lui-même, — je ne veux pas dire par la gloire consacrée de ses œuvres anciennes, mais par ses productions d'aujourd'hui ? Si, en effet, nous en parlons comme d'un mort, c'est, du moins, un mort ressuscité. M. Charles Maurras le tient pour bien vivant dans des cervelles féminines où il remarque des perversions diverses, en même temps, d'ailleurs, qu'il y voit briller de précieux grains de poésie [2]. M. Jean Moréas, ennemi non moins déclaré du grand Genevois et de sa descendance, exprime seulement l'espoir que « nous secouerons un jour le cauchemar romantique [3] ». Enfin M. Lasserre déplore que le romantisme, auquel « nous ne croyons plus », n'ait pas « cessé de nous accabler ».

Ce dernier terme est-il tout à fait juste ? Des critiques non suspects se refuseraient à en user. M. Jules Lemaître, dont on connaît le sentiment sur l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, re-

1. Entre autres, M. Gaston Deschamps (Voir *le Temps* du 28 avril 1907) et M. André Chaumeix, qui reconnaît cependant une part de vérité dans la thèse de M. Lasserre (*Journal des Débats* du 20 août 1907).

2. Voir, dans *l'Avenir de l'Intelligence*, la série d'études réunies sous ce titre : *le Romantisme féminin*.

3. *La Gazette de France*, du 22 avril 1907.

gretterait, il le confesse, que « le romantisme ne fût pas né[1] ». Et voici un témoin que M. Maurras ne récusera pas. M. Maurice Barrès reconnaît ce que trahit de romantisme l'« émotivité » épanchée dans *Amori et Dolori sacrum* et s'avoue redevable aux « grands poètes de la rêverie ». S'il a entrepris de redresser en lui le « sens de la vie », et s'il a « trouvé une discipline dans les cimetières, où, dit-il, nos prédécesseurs divaguaient », c'est grâce peut-être à la sensibilité quelque peu exaspérée qu'il hérita d'eux. Peut-être, par cette « hyperesthésie », dégagerons-nous « des vérités positives situées dans notre profond sous-conscient[2] ».

Mais M. Maurras lui-même, s'il s'interrogeait, et s'examinait avec scrupule, ne se sentirait-il pas en dette envers ces perturbateurs qu'il maudit? Dans son style, d'un art si sobre et si fin, de si pure lignée française, avec une fleur exquise d'atticisme, dans sa prose classique, pour tout dire, n'entre-t-il jamais un atome de romantisme? Trouverait-il ce « goût de chair[3] » à telles pages de Chateaubriand, ou plutôt saurait-il traduire avec pareille vivacité la « caresse physique » de certains mots sur ses « papilles labiales et lin-

1. *Jean-Jacques Rousseau*, p. 352.
2. *Amori et Dolori sacrum*, préface, p. VII.
3. *Trois idées politiques.— Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, pp. 14 et 56,57.

guales », si un Chateaubriand ne lui avait appris le jeu de l'image ? Et quand il parle quelque part de certaine « adresse à se suspendre à la chevelure de la fortune [1]... » cette figure osée ne le met-elle pas en état de péché romantique [2] ? Pour moins que cela, parce qu'il avait déclaré du goût pour cette métaphore : *voraginem malorum*, Cicéron fût réclamé par Nodier comme l'un des siens.

Vous avez dit, mon cher Maurras, « le poids d'une lecture sur l'imagination solitaire d'un enfant vierge [3] ». Tout jeune, je vous en soupçonne, vous avez beaucoup lu, comme votre ami Barrès, les « grands poètes de la rêverie », et, pour le mieux combattre, vous avez étudié de tout près le romantisme. Il vous en reste quelque chose. Vous avez disséqué le papillon. En manière de vengeance, il vous a laissé au bout des doigts la poussière de son aile diaprée.

Qu'on ne lise pas ici une apologie du romantisme. Il ne s'agit que de rappeler au public oublieux un aimable homme et joli écrivain. Romantique, il est vrai, et l'un des premiers,

1. *Mademoiselle Monk*, dans *l'Avenir de l'Intelligence*, p. 270.

2. M. André Chaumeix se donne spirituellement le plaisir de surprendre M. Lasserre en flagrant délit de « fougue romantique ». (*Journal des Débats* du 20 août 1907.)

3. *L'Avenir de l'Intelligence*, p. 192.

des plus tôt éveillés, des plus matineux, disait Sainte-Beuve, mais des moins provocants et des plus détachés. Le détachement fut la vertu maîtresse de Nodier. A une époque périlleuse, un chouan de ses amis lui garantissait la vie sauve parce qu'il n'était, d'aucun côté, lié d'un lien rigide : « Tu tiens à tous les partis par quelques idées, et tu te dérobes à tous par quelques répugnances. » C'est encore plus vrai de Nodier artiste que de Nodier politique.

M. André Hallays a, certes, raison de recommander à l'historien de notre littérature, comme le « titre principal de l'auteur de *Jean Sbogar*, la part qu'il prit au triomphe du romantisme ». Un fait, au besoin, suffirait à montrer combien grande fut cette part : « Il a collaboré à deux publications où tout le romantisme devait chercher ses modèles, ses arguments et son érudition : la *Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* et les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*. Du premier de ces deux ouvrages devait sortir la poétique de *Cromwell* et de *Hernani;* du second, le goût du gothique, la révélation du moyen âge, l'inspiration de *Notre-Dame de Paris* [1]. » Ajoutons qu'après avoir annoncé et initié le romantisme, il l'hé-

1. Voir, dans le *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, l'article de M. André Hallays sur *le Journal des Débats et le romantisme.*

bergea. Mais il ne fut jamais un hôte exclusif. Nous verrons chez lui se rencontrer Eugène Delacroix et Alaux « le Romain ». Son salon et sa salle à manger seront terrain neutre. Il laissera large ouverte la porte de l'Arsenal, chef d'école [1] nonchalant et amphitryon libéral. Peut-on être intolérant avec son sourire et sa grâce abandonnée ? Et s'appellerait-il *le bon Nodier*, s'il contristait qui que ce soit pour l'honneur d'une poétique ?

Il lui arrive même de faire à ceux de l'autre camp des concessions très franches et d'écrire sur la littérature nouvelle des jugements dont M. Charles Maurras aura seulement à serrer les *attendus* avec sa fermeté précise. Il a condamné, lui le romancier des *Proscrits*, les imitations de *Werther* ; il a dénoncé le « mauvais goût », la « passion outrée » et la « sensibilité niaise » d'une « foule d'ouvrages », progéniture de ce livre [2]. A vrai dire, c'était dans l'un de ses premiers articles des *Débats* qu'il imprimait de telles vérités, et l'on peut le soupçonner d'avoir voulu, en entrant chez les Bertin, se faire pardonner ses antécédents peu classiques. Bientôt, en effet, il s'enhardit, né-

1. Il fut traité comme tel par Hugo lui-même. Que la grande gloire soit allée à d'autres, il n'en reste pas moins qu'il a préparé leurs succès et y a, un temps, présidé.

2. *Journal des Débats* du 13 décembre 1813.

glige ces précautions, exhibe sa vraie cocarde. Le voilà qui, à la place même où écrivait Geoffroy, loue Gœthe, Shakespeare, hasarde l'apologie du mélodrame.

Mais, en dépit de son passé et de son penchant, quelque chose, au bel âge de son talent, tempère et assagit Nodier, au point qu'il trempe dans une encre classique la plume qui écrivit le *Peintre de Salzbourg* et *les Tablettes d'un suicidé*. Ce romantique a la convenance, la mesure, la justesse, l'élégance légère, sans l'artifice des orfèvreries et verroteries voyantes. A ceux qui recherchent la parure barbare du mot joyau, du mot breloque ou pendeloque, — travers proprement romantique, — il sait, à l'occasion, dire leur fait. Sans contester la « poésie intime et virtuelle » de certains vocables qui « éveillent au fond de la pensée un sentiment ou une image », il professe que cette vertu propre à tels mots ne doit compter que comme « très secondaire ». Seuls, à son estime, les écrivains sans génie s'étudient à mettre en valeur, pour elle-même, l'expression, qui vaut par la pensée qu'elle revêt [1].

N'est-ce pas là de quoi désarmer les esprits sévères qui, dans le romantisme, condamnent la « promotion du mot » presque autant que la promotion du *moi?*

1. *Miscellanées*, pp. 12-16.

Car tel est le chef d'accusation sur lequel on insiste avec complaisance : de même qu'il a exalté, déifié le *moi*, l'individu nerveux et sensible, — légitimant, envers et contre tout, ses humeurs, ses caprices et ses passions, — le romantisme a exalté, déifié le mot, qui désormais s'impose en maître à la pensée même. Ainsi, « le style, cet élan de l'ordre intérieur, est dominé par la sollicitation du vocabulaire[1]. » Nodier, qui n'avait pu voir le culte du mot en soi, des syllabes « espèces matérielles », développer ses extrêmes conséquences, les avait, du moins, pressenties, et, à la manière dont il signale ce défi à la raison qu'est la souveraineté d'un élément tout physique, il semble qu'il ait deviné les excès de nos *tachistes* littéraires [2]. C'est qu'un instinct triomphe en lui, mieux que cela, un sentiment de l'ordre, de la hiérarchie nécessaire, qu'il professera nettement en politique.

Et puis, un préservatif suprême le sauverait, au besoin: le goût. Ce « bon ange », qui veille au chevet de telle néo-romantique éprise de complications et de singularités [3], ce bon ange garde aussi Nodier. Il lui inspire, pour les « honnêtes

1. Charles Maurras, l'*Avenir de l'Intelligence*, pp. 235, 236.
2. Le mot est encore de M. Charles Maurras. (L'*Avenir de l'Intelligence.*)
3. *Ibid.*, p. 201.

gens », leurs façons et leur parler, une prédilection dont le témoignage écrit demeure ; soit qu'elle se déclare formellement[1], soit qu'elle se montre dans l'accent même et le ton d'une page. Ces « honnêtes gens » dont M. Charles Maurras mène le deuil[2] et dont le chevalier de Méré se faisait l'interprète, lorsque, parmi « les différentes beautés », il déconseillait « celles qui donnent le plus dans la vue »... Il aurait souscrit à la définition de la langue française par Nodier : « exacte, noble, élégante, mais timide et délicate ». Cette ligne condamne les outrances, les coups d'éclat, tous les jeux de nos timbaliers. Le respect s'y affirme pour ce que vous appelez, mon cher Maurras, « l'essence de politesse incorporée » à notre idiome. N'en est-ce pas assez pour que vous fassiez grâce au romantique Nodier — et aussi à ce livre ? Pour peu, je vous l'eusse dédié.

Août 1907.

Nous devons, ici, offrir l'hommage de notre gratitude à Mme Emmanuel Mennessier-Nodier

1. Voir maints articles dans le *Bulletin du Bibliophile*.

2. Il raconte, dans la préface de l'*Avenir de l'Intelligence*, la courte et brillante vie de *Minerva*, et il dit spirituellement : « Nous nous étions imaginé que l'olivier d'Attique et le laurier latin, unis à la mode française, feraient immanquablement accourir les honnêtes gens. Nous ne tenions pas compte d'un petit fait. Les honnêtes gens étaient morts... »

et à M^lle Thècle Mennessier-Nodier, qui, en souvenir d'une vieille amitié, ont bien voulu nous communiquer leurs papiers et leurs portraits de famille. Ainsi documentés, nous avons pu illustrer ce volume et raconter la première jeunesse de Charles Nodier, non, certes, avec autant de charme, mais avec plus de détails que sa fille elle-même. Elle n'avait usé, en effet, qu'en partie d'une correspondance d'Antoine Nodier où il nous a été permis de puiser à discrétion. De nombreuses lettres inédites, signées de Victor Hugo, Lamartine, Musset, Sainte-Beuve, Émile Deschamps, Jules de Rességuier, Ulric Guttinguer, Eugène Delacroix, Amaury Duval, Jouffroy, Ballanche... et mises avec pareille bonne grâce à notre disposition, nous ont introduit dans l'intimité de l'Arsenal.

Pour restituer la physionomie du fameux salon romantique et lui rendre un peu de la vie et du mouvement dont l'emplissaient la poésie, la musique et la danse, nous avons eu l'aide précieuse d'un témoin, M. Charles Rossigneux, qui obligeamment a interrogé pour nous sa mémoire toujours jeune [1].

Le commentaire de nos textes ou, pour employer un mot savant, leur exégèse, nous fut,

1. On verra ce que nous devons aussi à M. G. Bourdon, son neveu, possesseur du cours inédit de littérature professé à Dôle par Charles Nodier,

au besoin, facilitée par le regretté vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, dont l'érudition très riche fut toujours aimablement secourable aux chercheurs.

Et voici le nom d'un autre étranger, d'un Allemand, que j'ai rencontré dans le champ de mes études romantiques, à je ne sais quel détour de sentier, et qui, lui aussi, m'a rendu service. M. Moritz Werner, professeur de littérature française à Francfort, m'a, par quelques indications précises, épargné des tâtonnements, peut-être des erreurs [1]. Je lui en adresse mon merci. Mais, cette fois, un peu de confusion se mêle à ma reconnaissance.

1. M. Moritz Werner a publié, en 1896, un volume plein d'information et de critique, intitulé : *Kleine Beitræge zur Würdigung Alfred de Mussets* (Poésies nouvelles).

CHARLES NODIER

ET LE GROUPE ROMANTIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA PERSONNE ET LA VIE DE CHARLES NODIER

Avec ce distrait, nous ne sommes jamais sûrs. Savait-il au juste son âge ? Trois de ses biographes inscrivent sa naissance en 1783 [1]; un autre, en 1781. Il a l'air, dans ses récits, de se jouer à les égarer. Il écrit, aux premières lignes de *M. Cazotte* : « En 1792, je roulais gaiement, comme dit Montaigne, les beaux jours de ma dixième année... » et cela concorde avec ses *Souvenirs de jeunesse*, qui, dans l'hiver de 1794, le font, à douze ans, amoureux de Séraphine.

On dirait pourtant, à lire la *Neuvaine de la Chandeleur*, qu'il n'était, en 1802, qu'un adolescent. Le bibliophile Jacob lui donnait vingt-

1. Le Roux de Lincy, dans le *Moniteur Universel* (2 mars 1844); Sarrut et Saint-Edme, dans la *Bibliographie des hommes du jour* (t. VI, IIe partie, 1842, p. 284).

quatre ans, en 1804. Son ami d'enfance, Charle
Weiss, le rajeunissait d'une douzaine de mois
Avec un sourire de doute sur la mémoire d
Nodier lui même, Sainte-Beuve le supposait ven
au monde au printemps de 1780, et livrait c
point d'histoire « aux élucubrations des Matha
nasius futurs [1] ». Vérification faite sur les regis
tres de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Besan
çon, le grand oublieux disait juste : il naquit l
29 avril 1780.

Son père, Antoine Nodier, ex-oratorien
comme Daunou, comme Fouché, qui compta
avec lui des amis communs, avait acquis d
renom à l'enseignement des lettres. Il était a
barreau quand éclata la Révolution, qui le fi
maire de Besançon, puis président du tribunal
Sur la femme de ce magistrat qui fut, paraît-il
rigide et bon, peu de renseignements nous res
tent. Une correspondance que nous aurons occa
sion de dépouiller nous la montrera sous le
traits d'une ménagère exacte, un peu regardant
et serrée. Un visage plus riant nous apparaîtr
en même temps : celui d'Élise, sœur de Charles
spirituelle jeune fille, aimante, dévouée à so
frère ; nous verrons quel secours décisif elle lu
apportera dans une circonstance difficile. Un cu
rieux personnage complète cet intérieur. Toute l
famille, y compris M^me^ Nodier, se voit régenté
par Denise, vieille bonne sans âge, au servic

1. Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, t. I, p. 466).

fidèle et bougon. Son costume, d'un archaïsme hétéroclyte et sans date, achève le pittoresque de sa personne, dont quelques traits se retrouveront peut-être dans la Fée-aux-Miettes [1]. Telle est la maisonnée.

Le président Nodier a lu Rousseau, et retenu l'*Émile*. Il essaie d'en appliquer les principes à l'éducation de son fils. Attribuerons-nous à cette méthode la précocité du jeune Charles? Il eut une enfance courte, et il nous faut le déplorer, car il connut trop tôt une double fièvre, qui, d'ordinaire, n'agite pas les si jeunes garçons : fièvre politique, fièvre sentimentale.

Son avènement à la vie de citoyen fut, en effet, avancé et comme brusqué à plaisir, et le cœur eut en lui un éveil hâtif. A l'âge où l'on joue aux billes, il entrait à la société des *Amis de la Constitution*, le club le plus révolutionnaire de Besançon, et il y pérorait, apostrophant les « rebelles émigrés », menaçant les libellistes aristocrates, maudissant les « prêtres hypocrites et séditieux », haranguant les « camarades volontaires ». Il n'omettait point les « citoyennes » présentes. Il affirmait sa foi en leur patriotisme, sans oublier l'hommage dû à leurs grâces. L'année d'avant, il avait égayé de facétieux démagogues par sa tendresse câline pour la femme

1. Du moins Mme Marie Mennessier-Nodier pense-t-elle que le souvenir de cette fée Carabosse ne fut pas étranger au goût de Charles Nodier pour le fantastique.

d'un représentant, sans préjudice de son goû pour une « aristocrate », qui reçut de lui un déclaration en règle. Aventure conclue par un fessée que la dame lui administra de ses main de baronne, sous les arbres touffus de Cha mars [1].

Le président Nodier, qui prétendait que so fils « fût un homme avant d'être un enfant [2] » et favorisait en cet écolier l'éclosion plus qu printanière du républicain, ne lui souhaita point, apparemment, cette prématurité senti mentale. Ses promptes inclinations de cœu allaient contribuer aux variations de sa foi pol tique. « Ma famille est républicaine, mais je m ferai aristocrate pour te venger... » Son carac tère s'exprime en ce mot à sa petite amie Séra phine [3]. Une opinion comptait peu, à son es time, « auprès d'une affection [4] ». C'en éta assez pour soumettre à quelques oscillation ses idées sur la chose publique. Mais elles de vaient vaciller à d'autres courants d'air. Tou jours son imagination y souffla une part de fan taisie. Il parle de ces hommes « à vues droites mais absolues », qui suivent un principe « comm un bœuf trace un sillon » [5]. Il ne pouvait leu

1. Cette histoire a été spirituellement racontée par Paul Féva sous ce titre : *Le Premier amour de Charles Nodier.*

2. Francis Wey, cité par Mme Mennessier-Nodier dans *Cha les Nodier, Épisodes et souvenirs de sa vie.*

3. Voir la nouvelle qui s'intitule de ce nom.

4. *Mademoiselle de Marsan*, deuxième épisode.

5. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. I, p. 200.

ressembler. De par son tempérament de poète, il était voué au caprice et à l'accident. Il confessait pour les irréguliers un penchant qui n'a pas de quoi surprendre chez cet initiateur du romantisme. Le goût du risque s'y ajoutant, il devint un affilié de sociétés secrètes et — il tenait à ce titre — un conspirateur.

Voilà qui pouvait suffire à mouvementer sa jeunesse, même sans la complication des aventures de cœur. Ajoutons les hasards, non de sa vocation, — il était de ces prédestinés qui portent un signe au front, — mais de sa carrière, qui ne fut d'abord que tâtonnements désordonnés, essais divergents.

On les a maintes fois racontées, ces vives et inquiètes années d'une vie qui devait finir si paisiblement. Avant que sa fille se fît son biographe, Nodier avait eu pour « témoin mémoratif et glorieux », comme le qualifiait Sainte-Beuve, son plus vieil ami et le meilleur, Charles Weiss. Il s'est, au surplus, abondamment narré lui-même. Peut-être, cependant, même après ses récits romancés et les *Souvenirs* qu'il nous a donnés pour de l'histoire, reste-t-il à écrire du neuf sur ce qu'il a nommé « les agitations d'une folle jeunesse ».

I

Nodier avait douze ans lorsqu'il fut admis au club [1]. Bientôt après, il fit un voyage dont il devait garder une forte impression. Pichegru venait de sauver l'Alsace en reprenant sur les Autrichiens les lignes de Wissembourg. Les *Amis de la Constitution* voulurent lui en adresser leurs compliments, et ils élurent une délégation pour les lui porter. Il plut à cette députation d'emmener avec elle l'enfant qui avait, peu de jours auparavant, si bien discouru. Sollicité de le confier à ces patriotes, son père le laissa partir. Le général reçut paternellement le petit Franc-Comtois, le prit sur ses genoux, l'embrassa. Se doutait-il, qu'en ce mince et frêle « patriote », il caressait son futur apologiste ? De cette visite, date l'enthousiasme de Nodier pour Pichegru. S'il se déclara si haut garant de son loyalisme, c'est qu'il gardait à la joue la sensation du baiser de Hœnheim.

Le collégien péroreur de club avait semblé promettre un Brutus à la mode du temps. Une occasion trahit bientôt le défaut de son armure. Où son cœur contredisait ses principes, ses principes étaient d'avance vaincus. En 1793, une

1. Il y avait même prononcé un discours l'année d'avant, le 22 décembre 1791.

habitante de Besançon, petite-nièce de l'abbé d'Olivet, se vit sous le coup d'une accusation capitale. Son crime était un envoi d'argent à un parent émigré [1]. Elle devait comparaître devant le président Nodier, qui remplissait sans passion sectaire son redoutable office, heureux quand il pouvait, à la faveur d'un doute, éluder les sévérités de la loi, mais exact à l'appliquer aux cas bien définis, quoi qu'il lui en coûtât. Or, le cas de Mme d'Olivet, prouvé et flagrant, tombait sous les prises d'un texte aussi clair que rigoureux. Il semblait donc qu'elle ne pût échapper à une condamnation, et l'année sanglante eût compté une victime de plus sans l'intervention de l'écolier à la réthorique jacobine. Un vieil ami de sa famille, ex-officier du génie et ci-devant gentilhomme, M. Girod de Chantrans, s'était attaché à cet enfant de vive et curieuse intelligence, et se faisait une tâche très douce de le cultiver. Nodier a dit bien des fois ce qu'il devait à cet homme d'esprit et de science, de sagesse familière et cordiale, qui philosophait en herborisant. Il lui avait tout de suite rendu l'affection qu'il en recevait. Aussi quand il se vit imploré par lui, avec larmes, en faveur de

1. Peut-être seulement celui de son portrait. Mérimée, successeur de Nodier à l'Académie française, et qui paraît s'être enquis avec soin de certains détails à Besançon même, adopte cette version. D'après lui, c'est avec son mari, réfugié en Suisse, que l'inculpée avait correspondu. (Voir le discours de réception de Mérimée à l'Académie.)

la pauvre femme inculpée d'accointance avec l'émigration, fit-il sienne sa cause. Et, pour la gagner, il ne recula devant aucun moyen de tragédie. Il pria, conjura, pleurant aux genoux de son père. Puis, n'obtenant rien, tout à coup il changea d'attitude. De suppliant, il devint menaçant et s'écria du ton d'un Romain de Plutarque : « Sacrifiez donc cette victime à la patrie ; j'en offrirai une autre à la reconnaissance et à l'amitié... Si l'on condamne Mme d'Olivet, de ce poignard que vous voyez, je jure de me percer le cœur... » Le lendemain, à l'audience, le magistrat aperçut son fils blême, l'œil hagard, la main sous le vêtement, comme pour cacher le fer dont il allait se frapper. Effrayé, il fit fléchir la loi, au grand profit de l'humanité. Il en remercia depuis, bien des fois, l'impérieux intercesseur [1].

Le jour approchait où les rigueurs terroristes devaient menacer M. de Chantrans lui-même. Un décret qui interdisait aux nobles le séjour dans les places fortes le mit en demeure de quitter Besançon. Cette nouvelle désola son jeune compagnon et disciple : « Je ne vivais plus ; je n'embrassais plus mon pauvre père sans le noyer de mes larmes, parce que mon ami s'en allait. »

1. Tel est le récit de Francis Wey. Mérimée, dans le discours déjà cité, donne une autre version, moins dramatique, d'après laquelle le père, fléchi par son fils, lui permit de détruire, avant l'audience, la lettre qui accusait Mme d'Olivet.

Par bonheur, le président Nodier usa de son influence pour que le suspect pût ne se retirer qu'à trois lieues, et, comprenant, pour son fils, le profit de l'intimité d'un tel homme, il consentit à les laisser partir ensemble. Il en fit l'annonce en ces termes à M. de Chantrans : « Je ne connais pas d'homme plus vertueux que toi ; tu méritais de n'être pas né gentilhomme, mais obéis à la loi, emmène mon enfant, je te le confie, tu lui apprendras à connaître la nature et la vérité. »

Ils partirent donc. Sur leur passage, le peuple murmurait : « Voilà encore des nobles qui s'en vont. » C'est, écrit Nodier, « l'unique fois de ma vie que j'ai pris plaisir à entendre dire que j'étais noble » [1]. Ils cherchèrent abri dans un ha-

1. Même avant que Louis XVIII lui eût octroyé des lettres de noblesse, Charles Nodier était gentilhomme, ainsi que l'atteste cette lettre, écrite, nous ne savons à quelle date, en réponse à un article du *Corsaire*, mais qui ne fut jamais envoyée :

Monsieur,

« Il est fâcheux sans doute que la décoration d'un petit belvédère moyen âge, dédié à l'amitié, devienne un objet de polémique pour la critique, et, Dieu me le pardonne, pour l'histoire. Cela est même ridicule, mais ce n'est pas ma faute.

Je suis donc réduit à défendre mes armoiries, ou plutôt mon blazon (et il n'y a peut-être pas de vieille famille en France qui n'ait le sien), contre une interprétation qui donnerait beaucoup d'embarras aux d'Hozier futurs, si elle n'était pas réduite à sa plus simple expression. Vous comprendrez aisément que j'ai d'ailleurs d'excellentes raisons de laisser cette illustration héraldique à mes enfants, à défaut d'aucune autre.

« Le blazon que mon excellent ami m'a donné dans le déli-

meau, dont l'éparpillement pittoresque au bord d'un ruisseau fait une jolie vignette à *Séraphine*. De ce *biez*, qui de son nom s'appelle la Longeaux, le conteur a fait une rivière. Mais il n'a point exagéré le charme du vallon où, à mi-côte, se blottit Novillars. A peine le paysage en est-il aujourd'hui gâté par une fabrique de cellulose. Le Doubs s'y attarde à des courbes complai-

cieux manoir *Beauchesne*, n'est pas exact ; ce qui prouve, à mon grand regret, que je n'attachais pas à cette illustration toute l'importance qu'elle mérite. Je vous sais un gré infini de me fournir l'occasion de l'établir imperturbablement, pour l'instruction des races à venir.

« Un de mes ayeux, car tout le monde a des ayeux, était magistrat d'une petite ville, nommée Ornans, à l'époque d'une des invasions historiques de la Franche-Comté. Sa conduite, fort simple, sans doute, eut le bonheur d'être trouvée honorable par le vainqueur, qui lui offrit de prendre, à son choix, un titre de seigneurie. « Sire, lui répondit ce bonhomme, qui n'a pas encore été désavoué par ses descendants, je suis seigneur chez moi, et ma seigneurie se compose de *Peu* et de *Très Peu*. »

« Quoique le héros auquel il avait affaire sût toutes les langues, la réponse de mon ayeul fut prise au pied de la lettre par la Chancellerie, qui déclara ma famille suzeraine à perpétuité de *Peu* et de *Très Peu*, et c'est le seul fief que la révolution n'ait contesté à personne.

« De là, monsieur, date mon noble blazon de *trois pommes de pin* surmontées de la devise *Très Peu*, qui est aussi chevaleresque qu'une autre ; et il faut bien que je vous dise le rapport de cette devise à ce blazon. Dans le patois d'Ornans de ce temps, *Très Peu* signifie *Trois pommes de pin*. C'est, si vous le voulez, un rébus nobiliaire ou un calembour féodal, mais vous conviendrez que les aristocraties de toutes les couleurs se contentent rarement à meilleur marché.

« Au reste, monsieur, j'ai vécu de telle manière dans le

santes à travers des herbages verts et drus. Nulle haute montagne ne projette son ombre et sa gravité sur ce coin de riante nature. Lieu choisi pour les souvenirs d'enfance d'un poète. Nodier le nommait son paradis perdu.

Il a décrit le gîte que son ami et lui partagèrent dans cette solitude : deux pièces plâtrées et nues, avec un mobilier de cénobite. Pour tout luxe, deux tables de noyer, dont l'une offrait une large surface où étaler l'outillage compliqué de botanistes qui étaient aussi des entomologistes, des géologues, des zoologues... et l'autre servait de bureau à M. de Chantrans. Là il écrivait des pages que Nodier plaignait d'avance la postérité d'ignorer.

Mais le meilleur de leur temps se passait en expéditions, le marteau du minéralogiste à la main ou la filoche du chasseur de papillons sur l'épaule, sans compter la boîte de l'herboriseur en bandoulière. Tous les jours, après le repas du matin, ils partaient, l'enfant promenant sur

monde qu'on ne m'a jamais décidé à échanger mon blazon contre un autre et que je n'en ai jamais eu envie.

« Je vous prie donc, et cette lettre n'est pas à *autre fin*, de ne pas confondre mes *trois pommes de pins* ou mes trois *peus* avec *trois pommes de rampe*. Les pommes de rampe sont dorées.

« J'ai l'honneur de vous saluer,
CHARLES NODIER. »

« P.-S — J'aime trop ma devise pour ambitionner la publicité, et ce n'est pas pour le public que je vous écris. »

la houle des hautes herbes son filet de gaze, soulevant les pierres du chemin, fouillant l'écorce ou l'aubier vermoulu des arbres, pour y trouver des insectes, puis, sans cesse, questionnant son initiateur au mystère des nomenclatures. Le terne vocabulaire prenait couleur à ses yeux. Il lui prêtait une âme de poésie. Il était, d'ailleurs, si avide de connaître... Nulle technologie rébarbative ne l'eût rebuté. Il a dit la griserie de ces courses à la découverte, où son inlassable précepteur, à propos d'un caillou, d'une brindille, d'une bestiole, lui improvisait « un cours d'études encyclopédiques » ; non pas de ces leçons mortes qui se débitent dans les chaires, mais des leçons vivantes, « en action ». Chaque notion acquise lui procurait l'ivresse d'une emprise sur le monde. Bien des années après, il frémissait encore au souvenir du « voluptueux saisissement » dont il avait vibré quand, pour la première fois, sous le tronc d'un vieux chêne renversé, il avait aperçu, « éblouissant comme une escarboucle tombée de l'aigrette du Mogol », un *Carabus auronitens*. Il plaignait ceux pour qui la nature est un livre clos, faute de pouvoir nommer l'insecte qui les frôle, la plante qu'ils foulent. Il sut vite attacher une appellation à tout ce qui bruissait, rampait, courait ou fleurissait dans le vallon de Novillars.

Bientôt il servit à M. de Chantrans d'éclaireur, poussant des pointes, fourrageant à l'aventure, devinant à l'exposition, au site, le bouquet

d'aunes ou de bouleaux riche en eumolpes et en chrysomèles, la coudraie préférée des attélabes, la saulaie chère aux capricornes musqués... Le soir venu, on rapportait au logis la récolte. Alors commençait le jeu des pinces, des ciseaux, des épingles, des scalpels. On anatomisait, on disséquait, on comptait à la loupe les articles d'une mandibule ou des filets d'étamine. Puis on fixait sur les pages de l'herbier les pédoncules et les rameaux des plantes desséchées ; on piquait sur le liège les coléoptères asphyxiés dans la boîte de chasse.

Les jours de pluie ou de neige, — il neigea beaucoup en Franche-Comté pendant l'hiver et même le printemps de 1794, — on mettait à contribution la bibliothèque. Car il y en avait une : trois planches où s'alignaient chimie, physique, mathématique, poésie, philosophie... En bas, à hauteur de la main, Bernardin de Saint-Pierre, souvent feuilleté, voisinait avec ces « auteurs usuels », qu'étaient, pour M. de Chantrans, Lavoisier, Fourcroy, Bergmann, Maquer l'électrique... Au-dessus, s'accotaient les uns aux autres, pêle-mêle, « un gros Sénèque », un Horace, un Montaigne, un Plutarque d'Amyot, dépareillé, une *Gerusalemme liberata*, un *Ariosto*, un *Don Quichotte*, cinq ou six tragédies de Shakespeare... M. de Chantrans et son petit compagnon lisaient haut, chacun à son tour, alternant de la science à la littérature, de la littérature à la science, à moins que le gentilhomme

ne prît son violon qui pendait, accroché. Ces lectures en commun ne suffisaient point, du reste, à un enfant qui avait un fougueux appétit de livres. Il dévorait tout seul ceux qu'il préférait. Deux fois de suite, il absorba les *Essais*. Quand il connut Plutarque, ce fut pour ne plus le quitter. L'Arioste « lui fit aimer l'italien ». Il devina Cervantès à travers l'espagnol, qu'il ne savait pas. Shakespeare, que M. de Chantrans lui traduisait à la volée, le transportait[1]. Ainsi se passaient les journées de mauvais temps à Novillars, tandis que le Biez grossi courait plus rapide et plus sonore sur son lit de cailloux. Bien des années après, Nodier gardait encore dans l'oreille sa chanson.

Ce qu'il se rappelait avec plus de douceur encore que cette « mélodie », c'était la vie de retraite, studieuse et charmante, qu'il avait vécue. Aux premières pages de *Séraphine*, il exprimait la crainte d'être seul à se rappeler ces heureux « jours d'exil ». Celui que son récit nommait « le citoyen Justin », et avec qui il n'avait plus correspondu depuis bien longtemps, lui fit savoir que ses quatre-vingts ans *se souve-*

1. Il devait lui-même, un jour, communiquer son enthousiasme à quelqu'un qui lui en sut gré. Victor Hugo, dans ses *Choses vues*, raconte comment, certain soir, à Reims, où ils étaient allés ensemble pour le sacre de Charles X, Nodier improvisa pour lui une version du *Roi Jean* et le conquit à l'admiration des grands tragiques qu'il devait célébrer.

naient [1]. Francis Wey, qui l'entrevit dans son extrême vieillesse, raconte qu'il possédait encore des collections de fleurs et d'insectes amassées par son élève. Nodier, lui, avait emporté de Novillars une provision de savoir acquis avec délices, le goût d'une sagesse tolérante et souriante, et, sur son imagination d'adolescent, une couche indélébile de poésie.

Il lui fut bon de partir ainsi muni, quand, avant la fin de 1794, son père le rappela. Son viatique moral surtout devait lui servir. De No-

1. « Besançon, 18 février 1832,

« Vos souvenirs d'un commencement d'adolescence, mon cher Charles, qui embellissent tous les objets sur lesquels ils se rattachent, sont bien flatteurs pour votre ancien ami. Le précieux témoignage d'affection et d'estime dont vous l'honorez dans votre joli roman de *Séraphine* le dédommage de ce qu'il est forcé de se reconnaître infiniment au-dessous du *citoyen Justin*. Je peindrais avec bien moins de talent, mais avec plus de vérité, les qualités heureuses qui vous ont signalé dès l'enfance et dont le développement vous a mis au rang de nos meilleurs écrivains... » Nous avons vu Nodier plaindre les temps futurs d'ignorer M. de Chantrans. Le gentilhomme naturaliste s'est cependant fait imprimer. Lui-même, dans une lettre que nous possédons, parle de deux ouvrages qu'il a publiés sur l'histoire naturelle et « qui ont eu l'approbation de l'institut. » Il mentionne aussi des « mémoires isolés sur la physique, la minéralogie et l'agriculture », parus « dans les recueils de quelques sociétés », parmi lesquelles, sans doute, la Société philomathique, dont il était. Toute part faite aux outrances d'une amitié chaude, et sans prendre, à la lettre, M. de Chantrans pour « un homme de génie », on doit le tenir pour un homme de savoir, autant que de cœur. Ajoutons qu'il fut, après Brumaire, membre du Corps législatif.

villars il traversa Besançon pour aller à Strasbourg, c'est-à-dire qu'il passa d'un séjour de paix à un théâtre de discorde et de sang. A Strasbourg, il allait apprendre le grec, mais de quel maître... Pour l'amour du grec, le président Nodier, féru de lettres anciennes et de philologie, correspondait avec « un certain Euloge Schneider, d'abord capucin à Cologne, puis grand-vicaire de l'évêque constitutionnel à Strasbourg, et très savant éditeur d'un *Anacréon* allemand. » C'est en ces termes que Charles nous présente l'helléniste à qui son père l'adressait. Ainsi, continua-t-il, j'allais étudier « sous les auspices d'un grand vicaire qui avait traduit et commenté Anacréon [1]. » Ajoutons que ce grand-vicaire, ex-capucin, soutane et froc jetés aux orties, avait autorité, dans le chef-lieu du Bas-Rhin, comme « rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire » et qu'il en usait pour faire tomber des têtes qu'eût respectées Saint-Just. Donc, le petit chasseur de papillons quittait le doux « citoyen Justin » pour la compagnie d'un terroriste.

L'impression ne lui fut pas ménagée de son dépaysement et de son changement d'air. Arrivé de nuit, il eut, dès sa première promenade, toute matinale, à travers la ville, un spectacle significatif. Comme il contemplait, au petit jour, la dentelure gothique de la cathédrale, il vit rou-

1. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. I, pp. 2 et 3.

ler à ses pieds une tête de saint. Un choc avait précédé, un autre suivit. Le buste de la Vierge du portail tomba. L'auteur de ce massacre impie était un homme grimpé sur un apôtre de pierre. Il martelait avec fureur, brisant à droite et à gauche les reliefs du tympan, décapitant un chœur d'anges et de bienheureux. En bas, une foule applaudissait. Le Franc-Comtois frais débarqué ne comprenait rien à cette frénésie, qui « n'était pas encore parvenue au pied du mont Jura ».

L'heure sonnée de se présenter à celui-ci qui autorisait et, sans doute, commandait cette besogne, il y fut avec tremblement. Il a raconté en détail son entrevue avec le monstre : « Je ne vous ferai pas grâce d'un portrait, disait-il un jour, c'est ma manière de procéder. » Aussi ses narrations s'animent-elles d'une imagerie coloriée. Il a peint au vif la hideur du moine renégat qui ensanglanta l'Alsace. Elle est inoubliable, cette face livide, çà et là plaquée de rougeurs et mangée de variole, où, sous une broussaille de sourcils bruns, s'allume un regard fauve.

C'est à table que le jeune Nodier reçut, chez Euloge Schneider, sa première leçon, non de grec, mais de politique ; au cours d'un dîner, d'ailleurs « très gai », où les convives supputèrent les chances douteuses d'une « loterie de têtes ».

Schneider multiplia d'autant plus à l'adresse de son élève les préceptes de pur et dur civisme qu'il allait le laisser seul à Strasbourg, pour

faire, à travers le département, une tournée. Tournée de bourreau, précédé d'une escorte symbolique de hussards de la mort. Il n'en revint que pour expier ses forfaits. Une jeune fille arrachée à sa famille, sous la menace du couperet, et qu'il ramenait triomphalement pour l'épouser, rompit ces atroces fiançailles par un appel dramatique au représentant Saint-Just et à la Convention. Saint-Just fit lier à la guillotine, sur la place d'Armes, « l'exécrable capucin », pour l'envoyer ensuite devant Fouquier-Tinville.

Le jeune garçon endoctriné par lui, quelques jours auparavant, le reconnut sur l'échafaud, attaché, dépouillé de son habit galonné, grelottant sous une pluie de givre, entouré d'une multitude hurlante, qui réclamait le déclic du couteau. Le couteau ne tomba pas, ce jour-là. Schneider fut exécuté peu après, à Paris [1]. Si le spectacle en fut épargné à Nodier, il vit couler un sang plus innocent que celui de l'helléniste assassin. Il a parlé de « la forte éducation des événements » qui, en ce temps-là, « émancipait l'enfance ». Certes, la tragédie qui « courait les rues » pouvait inviter au sérieux. Est-il vrai qu'elle acclimatât, comme il dit, les âmes « dans une haute région de passions » ? Elle ébranla du moins d'une terrible secousse ses nerfs d'en-

1. H. Vallon confirme le récit de Nodier sur les causes de la mise en jugement d'Euloge Schneider et sa condamnation, prononcée le 12 germinal an II. (*Le Tribunal révolutionnaire*, édition de 1900, t. I, pp. 420-422.)

fant. Peu après, nous le voyons rentrer chez lui, malade. Son père prend le parti de le garder à Besançon et de surveiller son éducation intellectuelle, tout en lui faisant suivre les cours de l'École centrale, où professe Joseph Droz. Mais, pas plus que Droz, il ne réussit à orienter son admiration vers nos classiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Charles aime d'instinct la saveur gauloise du seizième. Nous l'avons vu choisir le Plutarque dépareillé de M. de Chantrans pour son livre de chevet. Il goûte la langue d'Amyot et de Montaigne. Il se plaît à Mellin de Saint-Gelais et à Bonaventure Despériers. Enfin, trente ans avant Sainte-Beuve, il découvre Ronsard.

Bientôt, sans répudier ces prédilections, il cède à l'attrait de la nouveauté régnante. *Werther* alors fait tourner ou sauter les cervelles. Nodier lit avec ivresse le roman vertigineux. Werther, « type essentiel et complet de l'homme jeune des nouveaux siècles[1] ». S'il ne l'imite pas jusqu'au bout, — et tant mieux ! — il se fait un devoir de penser et de sentir comme son héros, et, pour signifier cette intime conformité, il adopte la livrée des cœurs sensibles et désespérés : habit bleu et culotte jaune.

Cette exaltation romantique lui laisse pourtant du répit. Il trouve à ses heures le calme requis pour des besognes d'application froide.

1. *Quelques observations pour servir à l'histoire de la nouvelle école littéraire.*

Il classe des bibliothèques, en dresse le « catalogue raisonné » [1]. Ne voilà-t-il pas de quoi apaiser l'intempérance de son *werthérisme* ? Il s'enflamme, à vrai dire, pour « les bouquinistes et leurs trésors », il en parle avec une ardeur d'amoureux. Il prend feu pour des Estiennes et des Plantins. A un camarade qui s'est mis en quête, à Paris, « de boutique en boutique, de quais en quais, de galetas en galetas », il écrit que la lettre où il lira la découverte d'un Turnèbe, d'un Vascosan ou d'un Dolet, lui « vaudra dix ans de vie ».

Le bibliophile se double d'un naturaliste. Car le fureteur de livres se souvient du chasseur d'insectes. Il le prouvera bientôt par une publication qui fera quelque bruit [2]. Le même ami qu'il a lancé à la découverte d'éditions rares, il le prie de lui chercher « la collection complète des journaux de la Société philomatique », où collabore M. de Chantrans.

Les sciences exactes l'intéressent en même temps que les sciences naturelles : « J'apprends les mathématiques et mon arithmétique est déjà finie [3]. » Ainsi s'enquiert et se disperse sa curio-

1. La bibliothèque publique de Besançon possède le catalogue in-4° qu'il dressa des livres très nombreux de l'abbé Pellier, chanoine de la métropole de Besançon.

2. *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes et sur l'organe de l'ouïe dans ces mêmes animaux* (1798). (En collaboration avec F.-M.-J. Luczot.)

3. Lettre à Pertusier (20 nivôse an VII) publiée par le *Bulletin du Bibliophile*, 1860, p. 969.

sité. Son esprit jette en tous sens des palpes.

Manquait-il donc d'un attrait décidé, et ses visées d'avenir étaient-elles incertaines ? On le croirait quand on le voit ambitionner de servir de secrétaire au « chef d'escadron de la gendarmerie, près les départements de l'Ain et du Jura, en résidence à Bourg-en-Bresse. » Poste que, d'ailleurs, il obtint [1], mais, vraisemblablement, n'alla pas occuper. Il devait bientôt après se voir proposer un emploi dans l'expédition d'Égypte, et nous ne savons s'il le refusa ou si l'offre lui en fut retirée [2]. Est-il vrai que, vers ce même temps, il se « trouva colloqué » dans « l'expédition des Vosges », campagne d'ingénieurs, organisée par le Directoire aux abois, pour la recherche de mines d'argent? Il le raconte dans des pages très dramatiques et romanesques sur « les Émigrés en 1799 » [3]. Nous ne prenons guère au sérieux le vœu qu'il forma, dit-il, aux jours, mauvais pour lui, du Consulat, d'embrasser l'étroite observance des solitaires

1. Il l'annonçait dans une lettre du 22 germinal an VI, signée de Charles Weiss et de lui-même, à ses amis Regnault, Berthollet, Deis et Pertusier. (Publiée par le *Bull. des Bibliophiles* de 1860, p. 954.) Il se disait en même temps sur le point de se rendre à son nouveau poste. Les lettres suivantes, datées de Besançon, paraissent indiquer qu'il n'entra pas en fonction. Quelque chose explique ses démarches pour obtenir cet emploi; c'est que le chef d'escadron en question était son propre oncle.

2. *Correspondance inédite de Charles Nodier* (1796-1844 publiée par Estignard.

3. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. I[er].

de la Trappe. Mais cette pensée de la réclusion volontaire dans une cellule de moine devait, à certaines heures de désabusement, émouvoir sa vive imagination. En est-ce assez pour justifier la comparaison qu'on a faite de sa jeunesse avec les années d'apprentissage de Wilhelm Meister ?

Mais revenons en arrière et retrouvons-le à sa sortie de l'École centrale de Besançon. Il se dit, tout en bouquinant, que peut-être il acquiert des titres à « quelque petite place d'aide ou d'adjoint bibliothécaire ». Il ne se trompe pas, et cette ambition le met dans la voie au bout de laquelle il trouvera la définitive et sûre assiette de sa vie.

Il a dix-sept ans à peine quand il est nommé adjoint au bibliothécaire municipal de Besançon. Épris de livres, le voilà au milieu des livres, avec devoir professionnel de les ranger, de les cataloguer. Alors l'envie le prend d'en faire.

On conserve à la Bibliothèque publique de Besançon quelques très jeunes pages de Nodier [1], intitulées *Moi-même*, que M. Georges Gazier publiait, il y a trois ans, dans un journal franc-comtois [2], — non intégralement, et il faut l'en-

1. L'attribution en a été avec certitude établie par M. Georges Gazier, archiviste paléographe, bibliothécaire de la ville.

2. *La Dépêche républicaine de Franche-Comté*, 3 août 1904 — Depuis, M. Georges Gazier a édité en brochure cette communication au Congrès de l'Association Franc-Comtoise, sous ce

remercier. Car elle est, par instants, singulièrement vive, cette boutade, audacieux jet de gourme d'un échappé de collège qui a la mémoire toute fraîche de *Candide* et de *Faublas*. Ses lectures, en effet, se sont enhardies depuis le temps presque lointain de sa retraite à Novillars. Et n'a-t-il pas dit précisément que sa génération eut *Faublas* pour *Télémaque*? Il énumère des amours changeantes et point toujours délicates sur le choix de leur objet. Même ses souvenirs d'enfant se pervertissent. Son naïf sentiment de petit garçon pour la femme du représentant B... dégénère en une sensualité de Chérubin. La forme vaut mieux que le fond dans cet essai de sa jeune plume. Déjà, par endroits, il se sert de son instrument avec l'aisance d'un écrivain rompu au métier ; il se joue au jeu de la phrase agile, désinvolte, pirouettante. Un tel style convient au sautillement et à la gambade d'un « roman qui n'en est pas un ». Ce récit veut « servir de suite à toutes les platitudes littéraires du XVIII[e] siècle. » Pour sa démarche capricante, le décousu des impressions et des idées qui font sa trame, à tout moment trouée ou rompue, l'humour déconcertant qui, à l'improviste, le traverse, il procède de Sterne [1]. Ce ne sera pas toujours, tant

titre : *Un manuscrit autobiographique de Charles Nodier* (Besançon, typographie Dodivers).

1. Sterne était alors un de ses auteurs de prédilection. Au chapitre I de *Moi-même*, il écrit : « Avez-vous lu Montaigne,

s'en faut, la manière de Nodier, mais il retrouvera cette veine dans *la Fée-aux-Miettes* et *les Sept châteaux du roi de Bohême*, ailleurs encore...

Il a glissé quelque part, dans cette fantaisiste autobiographie, une allusion à ses « démêlés avec la police ». Il a dit : « La police a trouvé mauvais que je portasse des cheveux courts et un bonnet de maroquin. » Son cas était plus grave. Un soir, à la sortie d'une petite fête où ils avaient choqué des verres trop débordants, Nodier et d'autres jeunes gens avaient parodié, sur la place Granvelle, un club jacobin. Irrévérence coupable. L'autorité s'émut, la force publique se mit en mouvement. Les audacieux caricaturistes, arrêtés et enfermés, comparurent devant le tribunal criminel, qui, à la vérité, se montra indulgent à une espièglerie de gais compagnons qui venaient, comme dit Rabelais, de « trinquer autour du gras jambon ». Ils furent acquittés. Nodier avait plaidé lui-même sa cause.

Les amis complices de sa peccadille étaient, sans nul doute, ceux qu'il venait de s'attacher par un lien secret. Nous avons, en passant, dit son goût pour le mystère des pactes singuliers et des affiliations étroites. Un jour, il se félicitera des heures qu'il aura vécues dans les ventes

Charron, Rabelais et Sterne ? Si vous ne les avez pas lus, lisez-les. Si vous les avez lus, il faut les relire... »

des Carbonari. Les *Philadelphes* groupés par lui n'avaient rien de commun avec le carbonarisme ni aucune secte redoutable. Qu'une couleur de royalisme teintât leurs opinions, on l'a prétendu; c'est possible, et leur gaieté délictueuse du 22 thermidor an VII n'était, apparemment, point exempte de malice. Mais ils causaient littérature plus que politique ; — littérature et amour [1]. Tous amoureux ; poètes presque tous. Jusqu'au mathématicien Pertusier qui se délasse des chiffres à rimer des idylles, et que Nodier, autorité reconnue déjà en ce petit cercle, compare à Théocrite et à Longus. Weiss, le « froid Weiss », se hasarde au madrigal, tout en achevant ses *Mémoires de l'Académie*. Caseau, dit le léger, « met au net un opéra ». Quelques-uns ébauchent des romans, des comédies. Sans préjudice de ses autres essais, en prose et en vers, Nodier lui-même vient d'en achever une, qui, probablement, ne verra pas la rampe. Mais il s'occupe d'en faire jouer d'autres que les siennes. Il est entré en relations avec « le citoyen Dorvo », l'illustre auteur de *Je cherche mon père* [2], et il se fait, à l'occasion, son man-

1. Un savant chercheur, M. Léonce Pingaud, a fait de précieuses découvertes sur les Philadelphes. Il pense qu'ils ont politiquement peu agi. (Cité par G. Gaudrillier, dans un article sur le *Complot* de l'an XII, *Revue historique*, janvier-février 1902, p. 31.)

2. Dorvo eut une notoriété par ses romans et son théâtre. La pièce en vers que nous venons de nommer, et qui fut jouée

dataire zélé. Dorvo, en retour, veut bien se laisser lire les compositions de nos Francs-Comtois et en dire son sentiment. Bref, il y a, dans ce groupe de jeunes gens, une intéressante activité d'esprit. Est-il vrai, pourtant, comme l'écrit l'un d'eux, que les femmes les occupent moins que les livres ? Telle « contestation de beauté », tranchée, en rimes légères et osées, par leur chef, atteste la place qu'ils donnent aux choses de l'amour. Elles emplissent mainte page de leur correspondance, qui devient parfois une chronique scandaleuse. Celui même dont ils raillent le « flegme glacial » et le cerveau condensateur des « frimas de Chamouny », Charles Weiss, s'oublie à signer un écrit assez vif. Quant à Nodier, il parle de « vieilles chaînes » qu'il espère briser petit à petit », ou, changeant de métaphore, il se déclare décidé « à braver les étincelles mal éteintes d'une ardeur funeste ». C'est en l'an V qu'il signe cette sage résolution. Il a seize ans. En l'an VII, il adressera, d'une plume grave, ce conseil à Charles Pertusier : « Il faut mettre nos amours de 1794 au rang des vieux péchés. »

Les Philadelphes de Besançon s'écrivent à cœur ouvert. Quiconque reçoit le « ruban de l'ordre » est compté par tous pour un ami. Aussi les admissions se font-elles avec prudence. A

avec succès à Paris comme en province, contribua particulièrement à répandre son nom.

propos d'une candidature discutée vivement, Nodier s'écrie : « Grand Dieu ! que cette belle institution, qui nous porte à nous aimer mutuellement, ne nous force pas à nous haïr ! » Un postulant se voit ajourné parce que, trop peu intime avec la plupart, il ne saurait prétendre à « l'abandon de l'amitié », et qu'au surplus il est « trop léger pour le prendre sérieusement ». Un autre pèche par indiscrétion, et, malgré ses qualités de franchise et de générosité, on demande à réfléchir. Il ferait le neuvième. Le petit nombre des affiliés garantit leur intimité. Mais déjà la vie les disperse.

Charles de Pertusier, futur officier d'artillerie, va entrer à l'École polytechnique. Il reste sourd aux adjurations de Nodier, qui, pour le rappeler de Paris, se met en frais de style : « Reviens voir nos champs, laisse là ces murailles sanglantes, chargées des dépouilles de l'innocence et asservies à tant de tyrannies successives [1]. » Bientôt, d'ailleurs, avec même luxe de rhétorique juvénile, Nodier maudira sa cité natale. Il se plaindra de rester « enseveli dans les murailles obscures d'une ville ignorée, sans espoir et plein de désir »... Et il enviera son ami « placé au centre de toutes les sciences humaines, armé du compas de Newton et de la marotte de Momus, enfant chéri des muses et

1. Lettre datée de Besançon, 29 prairial an V. (*Bull. du Bibliophile*, 1860, p. 946.)

de la folie, heureux habitant de Cythère et du Parnasse [1] ». Aller, lui aussi, à Paris, c'est un rêve dont il fera, dans maintes lettres, l'ardente confidence. Déjà, en thermidor an VI, il a cru le réaliser. Six mois après, il recommande, comme d'un « intérêt majeur », à son ami le polytechnicien, une démarche d'où dépend son voyage [2]. Mais il va lui falloir attendre encore. Enfin, en l'an IX, il obtient de sa famille la permission longtemps sollicitée. On le confie au citoyen Pagnest, courrier de la malle de Besançon à Paris, dont la femme tient un hôtel rue de Grenelle-Saint-Honoré. Il y descend. Il a un congé de quelques mois ; congé de son père, congé de son chef, le bibliothécaire de l'École Centrale. C'est assez pour tenter la fortune. Ivre de ses ambitions et de ses vingt ans [3], il débarque en conquérant.

Ses vingt ans, il se flattera bientôt de ne les avoir eus, à Paris, que deux jours ; si vite, apparemment, l'air de la Seine vieillit un homme. Il

1. Lettre de ventôse 1797. (*Bull. du Bibliophile*, 1860, p. 956).
2. Lettre du 17 nivôse an VI. *Ibid.*, p. 963 et 964.
3. Il en avait seize, d'après Francis Wey, quand il vint pour la première fois à Paris. Il y aurait donc fait un voyage avant celui que sa fille raconte comme le premier. Nous n'avons rien lu qui l'indique. Sa correspondance avec ses amis ne semble nulle part le supposer ; bien au contraire, quand il parle de la capitale, son accent paraît exprimer le désir de l'inconnu. Nous nous entendons donc, sur ce point, au récit de Mme Mennessier-Nodier.

l'écrit à son père, qui en prend acte, mais avec un sourire. La correspondance d'Antoine Nodier avec son fils est curieuse. Nous ne possédons que ses réponses. Elles font regretter les lettres, malheureusement perdues, de Charles, mais intéressent par l'image qu'elles suggèrent de leur auteur, sans parler de ce qu'elles apportent de renseignements sur ces premiers temps de liberté fougueuse vécus par le jeune philadelphe. Une amusante figure se dessine en marge de ces grandes pages où s'aligne une écriture nette et régulière, de correction surveillée, qui sent son homme posé, haut cravaté, attentif à sa phrase et se regardant écrire. En lui, le magistrat et l'ex-oratorien régent de lettres se combinent. Joignez la contagion de l'emphase ambiante. Excellent homme, au demeurant, plein de sentiment vrai sous une pompe de langage qui est le ridicule de son temps, capable même, le cas échéant, de détendre sa solennité. Il craint sa femme, un peu acariâtre, nous le supposons, et qui tient ferme les cordons de la bourse. Pour payer les notes de M. Pagnest sans essuyer d'algarade, il combine des précautions comiques, et, c'est, entre son fils et lui, une entente conclue. « Son fils et son ami », il se plaît à le nommer de ces deux noms associés. Il l'aime et sait le lui dire. Son affection se fait indulgente, à l'occasion, et l'occasion ne manque pas.

D'abord, Charles néglige quelque peu « ce qui semblait être le principal objet de son voyage».

Il est venu chercher une situation, sa charge de bibliothécaire-adjoint, à 250 louis, ne pouvant lui suffire. Un mois et plus s'est écoulé depuis qu'il a mis pied à terre rue de Grenelle-Saint-Honoré. Il était à Paris, en effet, le 3 nivôse, lors de l'explosion de la machine infernale, — une lettre de son père [1] l'indique, — et voilà pluviôse entamé. Or, s'est-il informé des positions vacantes? A-t-il tenté les premières démarches d'approche ? Il ne paraît pas.

A vrai dire, il semble peu propre à la chasse aux emplois, le rêveur qui s'oublie des heures, accoudé à la balustrade d'un pont. En ce mois de nivôse où l'émotion toute vive de l'attentat multiplie les « suspects » et où l'on craint pour lui à Besançon, il passe la moitié d'une nuit au bord de la Seine, appuyé à un parapet. « Et je pensais à toi [2] », écrit-il à Charles Weiss. Il pensait, sans doute, aussi au roman qu'il porte en lui, qu'il « a tout entier dans le cœur » et que, la plume à la main, il ne fait « presque que copier [3] ». A quoi, rêves à part, dépense-t-il son temps ? Il court « les spectacles magnifiques », admire « les beautés de la grande ville », et il sait les décrire en des épîtres « fort curieuses », lues à Besançon, en famille. Son père loue le style de ce « journal », mais rappelle à

1. En date du 18 pluviôse an IX.

2. *Correspondance inédite de Charles Nodier*, publiée par A. Estignard. Lettre III.

3. *Ibid.*

l'intéressant promeneur que son séjour dans la capitale a un autre but que de satisfaire ses goûts « d'observateur et d'artiste ». S'il aperçoit un poste à sa convenance, qu'il fasse signe, et on se mettra pour lui en quête de recommandations. On le lui a déjà écrit. Comment a-t-il laissé cet « article » sans réponse [1] ? Qu'il ne s'attarde pas plus longtemps aux flâneries de touriste. Ce n'est pas qu'il doive grossir la foule des quémandeurs et des intrigants. Sa répugnance pour tels moyens de parvenir recevra des éloges : « A ta noble fierté, j'ai reconnu mon sang [2]... » Qu'il demeure fidèle aux principes de dignité et d'honneur qu'il a reçus. Mais, « sans sortir de l'indépendance d'un vrai républicain », on peut ne point négliger « l'occasion de se procurer quelque place un peu lucrative ». Qu'il agisse donc et fasse agir. Si attristé qu'on soit de son absence, on lui accorde de finir à Paris pluviôse à peine commencé. Mais qu'il en use sérieusement.

Pluviôse se passe. Ventôse arrive, s'écoule aux deux tiers. Le pensionnaire de l'hôtel de Hambourg a-t-il préparé cet « avancement » qui devait faire son premier souci ? Il semble que non. Ce n'est pas qu'il soit tout à fait demeuré inactif. Il a vu des libraires, des bouquinistes

1. Lettre d'Antoine Nodier (2 pluviôse an IX). C'est la première de celles que nous possédons. Elle porte au crayon le n° 3. Deux autres la précédaient, qui sont perdues.

2. Lettre du 12 ventôse an IX.

et des livres : des libraires qu'il qualifie de « corsaires », d'« Arabes » et de « Juifs » ; des bouquinistes point trop chers et des livres qu'il s'est payés — quand il a pu [1]. Il a visité encore d'autres gens puisqu'il a décliné l'offre, que nous avons dite, d'un emploi en Égypte, n'ayant pas, écrit-il, « formé le projet d'assassiner ses parents [2] ». Enfin, il a trouvé le moyen d'approcher les « colosses de la littérature », et, s'il garde peu d'illusions sur les résultats pratiques de sa « campagne littéraire », dont il n'a retiré jusque-là qu' « inquiétude et détresse », il promet à son ami Charles Weiss de lui apporter un reflet des astres qu'il a contemplés, de lui arriver « semblable à cette pierre dont parle Pétrarque », qui « conserve pendant la nuit l'éclat des feux du soleil [3] ».

A sa famille aussi il parle de retour, ne fût-ce que pour lui faire prendre patience. Une fois, il a presque arrêté une date. Pagnest a dû le ramener. Qu'est-ce qui l'a retenu ? Peut-être l' « affaire » que son père touche d'une allusion crédule, — à moins que ce ne soit seulement le plaisir de s'attarder encore. Il a confié à Weiss son envie de fixer son avenir à Paris, tout au moins hors de la Franche-Comté. Il abomine Besançon, où il se croit « un nom de mauvaise recommandation ». Et il ressort bien

1. *Correspondance inédite de Charles Nodier*, lettre IV,
2. *Ibid.*
3. *Correspondance inédite*, lettre VII.

de certaines lettres de son père qu'il y comptait des ennemis notoires [1]. Il écrit : « Si j'avais du succès ici, n'est-ce pas là qu'on l'empoisonnerait ? » Cette affaire, pourtant, dont il a parlé, qu'est-ce ? Son père se flatte qu'il s'agit d'un livre qui lui assurera le souvenir et l'appui de personnes influentes. Et le brave homme s'avoue curieux de savoir « en quel genre » son fils s'est « exercé ». Il attend de lui quelque chose de sain et d'élevé : « Les merveilles que tu as eues sous les yeux ont dû exalter ton imagination et échauffer ton enthousiasme pour le grand et le beau, et je suis persuadé d'avance que ce n'est pas une fade bergerie ou quelque petit roman obscène qui a découlé de ta plume. Je serais bien fâché que tu eusses sacrifié quelques moments destinés au repos à entasser des descriptions rebattues ou à imaginer des scènes ordurières avec des femmes de chambre, croyant imiter Gessner ou l'auteur du *Chevalier de Faublas*. J'espère que ta production sera digne d'un homme de goût, et que ce ne sera pas l'histoire des premières étourderies d'un petit maître manqué [2]. »

L'ouvrage parut bientôt. Il ne rappelait ni Louvet de Coudray, ni Gessner, mais les « merveilles » de Paris ne l'avaient point inspiré. Ce n'était pas non plus le roman que Charles écrivait,

1. Lettre du 18 pluviôse an IX.
2. Lettre du 8 ventôse an IX.

disait-il, page à page, sous la dictée impérieuse de son cœur. Il s'intitulait : *Petite bibliographie des insectes*. Lamark en avait encouragé la publication, comme d'un ouvrage bien fait et vraiment classique [1]. Il fut joyeusement accueilli, et avec orgueil, à Besançon. Qu'en penserait M. de Chantrans ? Sans doute il « présenterait sans retard à la société d'agriculture » cette première œuvre de son élève. Sans doute aussi, ce « petit monument » servirait à rappeler le jeune entomologiste « au souvenir des professeurs et des hommes de lettres avec lesquels il avait entretenu quelque liaison. » C'est ce que se promettait le vieux magistrat. Il se réjouissait, au surplus, de voir l'utile emploi fait par son fils d'un temps « dérobé à la curiosité et au plaisir ». Mais assez de séparation. De nouveau, Charles s'est dit sur le point de monter en voiture avec Pagnest, et il en a pris, cette fois, l'engagement d'honneur. Son père lui rappelle cette parole donnée. Le 29 ventôse, tous les siens iront au-devant de lui. Il les trouvera à Château-Farine, chez « le bon M. Pellier », vieux garçon ami des livres, qui le charge d'acheter « quelques nouveautés en littérature ». Il rapportera en même temps des graines de choux-fleurs pour sa mère. Il tient de Candide qu'il faut cultiver son jardin.

Elle est joyeuse de ton, et tendre, la lettre

1. *Correspondance inédite*, lettre IV.

qui escompte le revoir tout proche. Cette fois, Nodier ne trompa point l'attente de sa famille. Nous savons peu de chose sur l'emploi de son temps à Besançon. Il reprit, sans doute, comme son père l'y conviait, sa place à la bibliothèque de l'École centrale. Pour peu, il l'eût trouvée occupée. Une « petite trame » s'était ourdie en son absence. En prolongeant au delà de la limite son congé, il avait mécontenté le bibliothécaire et le conseil d'administration, et quelqu'un avait voulu exploiter son tort [1]. Pour déjouer cette intrigue, deux philadelphes, Weiss et Goy, s'étaient offerts à le suppléer. L'envoi de la *Petite bibliographie* avait d'ailleurs, avec beaucoup d'à-propos, apaisé son chef, qui ne manqua point, apparemment, de lui faire bon accueil. Il avait quitté Paris, non sans esprit de retour. Il semble bien que son père ne l'ignorait pas. Lorsque, dans sa dernière lettre de rappel, il l'avait pressé de « faire son paquet » et de « s'emballer », il avait, habilement, laissé ouverture à l'espoir d'un nouveau voyage : « Tes protecteurs sont disposés à agir en ta faveur quand ils verront jour à pouvoir t'être utile, il ne te reste plus qu'à les inviter à se souvenir de toi... Tu as eu le temps de voir tout ce qui pouvait satisfaire ton goût pour les sciences et les arts, tu as observé tous les moyens par lesquels on s'essaie dans la grande ville à se frayer un

1. Son père l'en avait averti (lettre du 12 ventôse an IX).

chemin à la célébrité et à la fortune ; tu méditeras sur tes observations et tu choisiras, dans le calme de notre petite ville, les voies les plus honnêtes et les plus sûres pour te faire un sort indépendant du caprice et de la méchanceté des hommes [1]. »

Ce « calme de la petite ville », le jeune homme ne s'en accommodera pas longtemps, et ses « méditations » y seront brèves. Moins d'un an après sa rentrée dans sa famille, une seconde correspondance entre son père et lui nous avertira de sa nouvelle fugue. Il aura cependant trouvé, dans ce court séjour à Besançon, le temps d'imprimer un livre, qui représente, il est vrai, peu de labeur : mince recueil de quelques extraits de Shakespeare [2], mais dont la préface mérite un souvenir, comme le premier coup de clairon de la diane romantique.

Ce petit volume se dédiait à une femme : « *A elle.* » Nous n'avons pu découvrir le nom de cette « inconnue », sans doute fort en vue à Besançon : « Si j'osais la nommer, tout le monde approuverait mon hommage. » Elle n'avait été, paraît-il, entrevue qu' « un instant » de celui qui lui offrait cette gerbe de « pensées ». Il lui avait pourtant « voué un culte », et il « l'adorait dans le silence ». Son cœur se prenait facilement, et lui-même cueillait, si nous l'en

1. Lettre du 20 ventôse an IX.

2. Le volume s'intitule : *Pensées de Shakespeare extraites de ses ouvrages* (Besançon, de l'imprimerie de Métoyer, 1801).

croyons, facilement les cœurs. Il les récoltait en se promenant, comme, de sa freloche de soie, les mouches dorées.

La plaquette imprimée, il repartit pour Paris. Il allait y faire, cette fois, ses vrais débuts littéraires. Non pourtant aussitôt descendu de voiture, comme son impatience, peut-être, se l'était promis. Le roman dont il avait confié à Charles Weiss la pensée et le titre, *Stella*, était prêt dès longtemps. Il semble même qu'il le fût avant la fin de sa première « campagne », et nous conjecturons qu'il l'avait laissé, en partant, à un éditeur. Mais la publication en fut retardée par « quelques circonstances » qu'il n'a point précisées[1]. D'autres projets, d'ailleurs, l'occupaient : une physiognomonie qui devait paraître sous le pseudonyme de Sévère Odin ; un vaudeville, une « satire sur les romans », qui bientôt se transforma et s'élargit, et qui eût été abandonnée, si un besoin d'argent n'eût pressé l'auteur d'en faire marchandise, de quoi il s'accuse et s'humilie[2] ; — enfin une autre satire, non littéraire, dont nous reparlerons et qui fera plus de bruit. Bref, *Stella* dut attendre. Elle eut même le temps de se voir débaptisée, pour devenir *les Proscrits*.

Le besoin d'argent n'était pas, dans la vie de

1. *Correspondance inédite*, lettre VII.
2. *Ibid.*, lettre X.

Nodier à Paris, un accident. Il y avait mené, lors de son premier séjour, une existence étroite. Combien de fois son père lui avait-il conseillé l'économie, avec un regret touchant de ne pouvoir le mettre « en état de figurer avec plus d'agrément dans les brillantes compagnies où il était admis[1] ». Sur une somme de cent francs à lui versée — du moins elle devait l'être, mais ne le fut point — par une débitrice de sa famille, il lui était recommandé de payer sa nourriture d'un mois et le loyer de sa chambre, et de s'acquitter encore pour les deux tiers du mois suivant, celui de son retour[2]. La question pécuniaire tiendra plus de place encore dans la correspondance de l'an X que dans celle de l'an IX. Les Nodier se privent pour l'entretien de ce fils, mais n'y peuvent subvenir assez régulièrement au gré de M^me^ Pagnest, qui parfois fait grise mine à son pensionnaire. On s'efforce de l'adoucir par des prévenances. A Besançon, le mari de l'hôtelière est reçu à dîner, et, sans doute, ce voiturier se sent flatté de manger à la table d'un juge. Mais il faut prendre avec sa femme des « arrangements », et c'est pour le pauvre magistrat un gros souci. Souscrire des lettres de change lui répugne. Il signera des billets à terme, pourvu que les échéances en soient assez espacées[3]. Il l'écrit à Charles en

1. Lettre du 8 ventôse an IX.
2. *Ibid.*
3. Lettre du 18 floréal an X.

même temps qu'à la « citoyenne ». Il redit à son fils la « modicité de sa fortune ». Quelques jours après, ce sera presque un bilan de misère qu'il lui adressera pour lui persuader l'épargne : « Songe donc, mon seul ami, que tout mon revenu n'est que de cent francs par mois, et que je ne suis pas même encore payé de mon dernier trimestre de l'an IX, tant il est vrai que c'est un pauvre état que d'être juge de première instance, et que, dans ce siècle, comme au temps de Salomon, le serviteur inutile fut le mieux récompensé[1] » . Il a droit à un avancement qui serait une manière de réparation, puisque, de président, il est devenu, au Consulat, simple assesseur ; mais, incapable de s'abaisser à certains moyens, il n'est pas de ceux qui gagnent la faveur des puissants. Il énumère des collègues qui viennent de le dépasser. Et ne lui a-t-il pas fallu, pour éviter de se faire un ennemi, contresigner la demande d'un compétiteur ? Il en parle sans amertume, « déjà tout consolé d'être oublié et ignoré », mais il supporte malaisément la pensée que son fils souffre sans lui en faire toujours l'aveu, et il l'invite doucement à ne lui rien cacher : « J'apprends par des personnes qui s'intéressent véritablement à toi que tu n'es pas heureux. Tu n'as pas dissimulé à ta sœur que le défaut d'un costume décent t'obligeait à rester en chambre, et je sais, d'ailleurs, que tu

1. Lettre du 29 floréal an X.

avais fait quelques dettes qui te causaient de l'embarras. Ne crains pas, mon ami, que je te fasse des reproches J'ai toujours appréhendé de te faire de la peine ; je n'en éprouve pas d'autre en ce moment que de n'avoir pas eu ta confiance [1]. »

Charles en confessait plus long à son ami Weiss qu'à sa sœur Élise. Un moment, il se trouva dans une situation délicate. Pour faire face à d'urgentes difficultés, il avait vendu à Paris ses livres de Besançon ; il attendait de jour en jour pour les livrer à un acheteur qui les avait payés d'avance, et son relieur, qui les détenait, ne se décidait pas à les mettre en voiture. Il supplia Weiss d'en presser à toute force l'expédition et de le tirer de ce mauvais pas, où son honneur risquait d'être compromis [2].

Quand parurent *les Proscrits*, sa détresse était grande, puisqu'il ne put en offrir un exemplaire au meilleur de ses amis : « Nous nous rappellerons peut-être un jour en riant que j'ai été si pauvre que tu étais obligé d'acheter mes ouvrages. » Son roman, bien qu'il eût « un débit très satisfaisant », ne le sortit pas de misère, mais lui valut un premier petit rayon de gloire. Un jour, en traversant une galerie du Palais-Royal, il s'aperçut qu'on le désignait : « Voilà l'auteur des *Proscrits* [3]. » Des éloges lui vinrent. Il

1. Lettre du 20 pluviôse an X.
2. *Corresp inédite*, lettre VIII.
3. *Ibid*, lettre XI.

aspira ces « bouffées d'encens ». Il avait calomnié les « caillettes » et les « merveilleux » de Besançon, quand il avait cru leur « oisiveté » incapable de s'intéresser à ses rêves. Il se vendit, certain jour, vingt-quatre exemplaires des *Proscrits*, en un quart d'heure, chez Deis, le libraire. Nodier le sut par son père, qui le lui annonçait avec orgueil, mais ne faisait tout de même pas grand fond sur le « produit ».

Il y avait de l'*Atala* dans *les Proscrits* ; il y avait aussi du *Werther*, — du *Werther* échauffé et forcené. Pour composer une telle œuvre, Nodier vécut, de son propre aveu, dans un état de « convulsion ».

L'ambiance intellectuelle où il s'était placé ne contribuait pas peu à l'y entretenir. Sa correspondance de cette époque décrit des réunions de « gens extraordinaires », où il était assidu :

Hier, j'allai au monastère de Sainte-Marie près de Passy [1] ; c'est le lieu de retraite des méditateurs ; il

1. *Corresp. inéd.*, lettre XI. Plus loin (lettre XIII), il rectifie. C'est sur la route de Passy, au-dessous de Chaillot, que les méditateurs se réunissaient. Les renseignements précis que fournit la savante *Histoire du XVI^e arrondissement de Paris*, par M. H. Doniol, nous permettent de situer avec certitude le lieu de ces conciliabules poétiquement extravagants. Le monastère dont parle Nodier est le couvent de la Visitation Sainte-Marie, dont le palais du Trocadéro occupe l'emplacement et dont les jardins descendaient jusqu'à la Seine. Il avait été fermé et ses religieuses dispersées un peu avant le 14 juillet 1790. Employé à divers usages pour « le service de la nation », il ne fut entiè-

faisait un temps superbe. Le soleil à son midi brillait au-dessus des tours et au milieu des ruines. Je descendais par un chemin romanesque, entre de vieux bâtiments démolis, et le bruit de mes pas retentissait dans les cavités de la montagne. Je t'ai nommé comme Charlotte nomme Klopstock au moment de l'orage ; alors j'étais heureux. Mais si tu avais été près de moi, ma joie m'aurait suffoqué. Je les ai trouvés tous. Nous étions vêtus de tuniques blanches et nos cheveux flottaient sur nos épaules. Nous nous sommes reposés sur l'herbe ; nous avons parlé du désert, de l'amitié, de toi ; nous avons regardé Paris et nous avons pleuré.

Les philadelphes négligeaient ces prestiges de décor et de costume. Mais les deux associations paraissaient pouvoir sympathiser. Du moins, Nodier en jugeait-il ainsi, puisqu'il se flattait, en attendant mieux, de leur être « un point de contact ». Et Weiss, de son côté, ambitionnait de se voir présenté aux « nouveaux amis » de son ami. C'est ce que nous indiquent les premiers mots de ces lignes : « Après avoir lu ta lettre, je suis allé parmi eux, et je me suis persuadé que je t'y conduisais selon tout ton désir ; c'était chez Peniez. Il était dix heures du soir et nous n'étions que cinq : Peniez, Maurice Quaï, Alexandre Hue, Grault et moi. Il y avait Jenny ; mais elle avait sommeil et elle

rement démoli que sous Napoléon Ier, pour donner place à la construction projetée d'un palais pour le roi de Rome. Tout près du couvent de Sainte-Marie, était la barrière de Sainte-Marie.

s'est couchée. Nous nous sommes assis en rond sur des tapis, et nous avons fumé des tabacs d'Orient dans des pipes de bambou ; ensuite nous avons mangé des oranges et des figues sèches, et nous avons lu l'*Ecclésiaste* et l'*Apocalypse*. Je ne sais pas si tu as nouvellement relu ces sublimes créations de la plus belle poésie qui ait jamais été sous le soleil ; mais j'ai été atterré, et j'étais tenté de m'écrier : les hommes n'ont point écrit cela. Maurice s'est levé... et il a parlé une langue si éloquente et si magnifique que je croyais encore lire la Bible[1]... »

Maurice Quaï sera nommé ailleurs dans cette correspondance. Peut-on, en une fois, tout dire sur un être de supériorité si « terrassante » qu'à peine on ose l'aimer. N'allons pas toutefois penser que les « autres vaillent moins ». Ils se valent tous, au « Port-Royal des méditateurs ». Ils sont « tous admirables comme cela[2] ». Aussi pratiquent-ils, sans doute, l'admiration mutuelle. Ils sont néanmoins capables d'irrévérence. Que vient faire chez eux Lebrun-Pindare ? Mal lui en prend, et son « orgueil irascible » est mis à dure épreuve : « Le méchant s'est fâché l'autre jour, parce que, en cueillant des herbes pour la Cène, nous lui avions fouetté les mains avec des orties. » Mais aussi n'est-il pas « médita-

1. *Correspondance inédite*, lettre XII.
2. *Ibid.*, lettre XIII.

teur ». On le devinerait à ce jugement porté sur lui : « C'est un enthousiaste qui a voulu attacher les ailes de Pindare à l'oie du Capitole [1]. »

Nodier ne réservait pas pour le cénacle de Sainte-Marie l'excentricité de sa mise. Il s'est peint lui-même entrant dans une maison de jeu, la barbe longue, les cheveux pendants sur les épaules, le col nu. « Quelqu'un a cru me reconnaître, et a dit à mi-voix : c'est un observateur de l'homme [2]. » Il ne racontait pas sans honte cette visite à un tripot, et il se reprochait d'y avoir hasardé quelques pièces d'argent que l'honneur lui eût prescrit de mieux employer. Cette défaillance était une rechute. Il avait, l'année précédente, rompu avec un certain compagnon « amoureux de la bouillotte » ; ce dont il s'était vu féliciter par son père [3].

Le bon magistrat se faisait plus d'une illusion sur la conduite de Charles. Des attestations, peut-être complaisantes, le trompaient. C'était le citoyen Perrier qui louait la « sagesse », la « retenue » de son jeune compatriote [4] ; c'était le citoyen Balleydier et aussi « le brave Deschamps », qui rendaient de lui pareil témoignage. Deschamps, ni Perrier, ni Balleydier n'avaient, nous le supposons, reçu ses confessions. Il s'ouvrait mieux à Weiss. Ce dépositaire de ses secrets savait que la contemplation des

1. *Corresp. inéd.*, lettre XII.
2. *Ibid.*, lettre XII.
3. Lettre du 12 pluviôse, an IX.
4. Lettre du 12 ventôse, an IX.

« monuments sublimes » et les joies de l'amitié ne lui avaient pas suffi et qu'il avait cherché d'autres délices[1]. Bientôt il s'y était jeté avec ardeur, et, sa frénésie romantique aidant, ç'avait été un paroxysme de fièvre.

Régime épuisant. La lassitude ni le dégoût n'avaient tardé. Presque en même temps qu'il écrivait : « Je vole de plaisir en plaisir », il parlait de sa « force éteinte » de ses « organes brisés ». « Je suis très âgé, disait-il, dans dix ans, je serais un cadavre. » Ou bien, il se sentait « brûlé » et le besoin le prenait d'un « rafraîchissement ». Il rêvait de fuir aux champs, dans la solitude, avec son ami Weiss. Ils se cacheraient tous deux à Giromagny ; ils marcheraient sous les sapins, sur les bruyères ; ils iraient, herborisant, chassant les insectes, cueillant, sur les feuilles de bouleaux, « ce beau capricorne rouge à écusson noir », baptisé par Nodier *peltifer*, ou « cet autre, moins élégant, mais dont les antennes s'étendent à trois pouces derrière lui ». Que d'harmonies profondes leur feraient savoureuse cette retraite, « poètes, naturalistes, amis[2]... »

Il voulait fuir à Giromagny, chez sa nourrice, non à Besançon. C'était pourtant à Besançon qu'on le rappelait, en dépit de ses répugnances

1. *Correspondance inédite*, lettre IV.
2. *Ibid.*, lettre XIII.

pour sa ville natale[1]. A mesure que le temps s'écoulait, sa famille devenait plus pressante.

Son père, nous l'avons vu, attendait peu de ses livres, du moins peu de résultat pécuniaire, et il s'efforçait de l'arracher à une littérature qui ne nourrirait jamais son homme :

> Je ne puis cesser de te répéter que c'est un pauvre état que celui d'auteur, dans un temps où tout le monde veut l'être... Cesse donc, mon ami, de te tourmenter l'esprit à composer de bons petits ouvrages qui n'auront qu'une vogue passagère et qui ne te produiront qu'un très léger profit, tandis que tu peux t'assurer, par un meilleur emploi de tes talents, une existence avantageuse et honorable dans la société.

Ce « meilleur emploi » de ses aptitudes, c'était le métier de juriste. Charles en avait d'abord déclaré son dégoût, puis s'était dit résigné à en essayer : « Je compte sûrement sur la promesse que tu m'as faite d'entrer dans mes vues[2]. » Si Weiss lui eût communiqué ce qu'il recevait de Paris, le pauvre président eût mesuré combien son jeune « méditateur » était loin de la vie positive et pratique où il se flattait de le faire s'asseoir. Certaine lettre, qui trahissait une « imagination exaltée », lui avait toutefois témoigné combien vive persistait chez ce poète son aversion pour Besançon, et, habilement, il promettait

1. Lettre du 5 germinal, an X.
2. Lettre des 18 et 29 floréal, an X.

satisfaction à son « nouveau goût pour la vie solitaire ». D'avance, il lui accordait liberté de partager le « paisible asile » de son ami Auguenot[1]. Ses arrangements pris avec son libraire, il « perfectionnerait dans la retraite » les ouvrages qu'il avait commencés[2].

Car il en avait plusieurs en tête. Déjà il avait plus qu'ébauché[3] le récit qui allait suivre les *Proscrits*; de même sentiment, avec une infusion de la *Nouvelle Héloïse*. Cela s'appelait le *Peintre de Saltzbourg* et se concluait par des *Méditations du cloître* d'un accent singulièrement exalté. Tels étaient les écrits dont il allait emporter de Paris l'idée plus ou moins réalisée.

La dernière lettre que nous possédions d'Antoine Nodier à son fils porte la date du 29 floréal an X. Il y est question d'arrangements à conclure avec l'hôtel et de voiture à prendre. Elle se termine par des instances pour que le retour attendu ne soit pas différé. Nous avons tout lieu de croire que le jeune Bisontin se mit en route comme il l'avait fait espérer et qu'il rentra en Franche-Comté au commencement de prairial. Après quelques jours accordés à sa famille, il se laissa, nous l'imaginons, appeler par le printemps dans l'« asile » champêtre qui lui

1. Lettre du 13 germinal, an X.

2. Lettre du 29 floréal, an X.

3. Dans la lettre, déjà citée, du 13 germinal, son père parle d'un roman qu'il suppose « enfin imprimé », et qui ne peut être que *le Peintre de Saltzbourg*.

était offert, à moins qu'il n'ait accepté de préférence une hospitalité affectueuse à Giromagny. Et il acheva ses opuscules qui, tous trois, parurent en la même année 1803.

Son père, qui avait espéré l'entendre enfin chanter :

Plus de voyage qui me tente [1]...

fut vite détrompé. La publication de ses petits livres servit-elle de prétexte à sa rentrée à Paris ?

Nous l'y retrouvons dans l'hiver de l'an XII. Mais ce n'est pas, pour le coup, une lettre de Besançon qui nous avertit de sa présence dans la capitale. Nous l'apprenons par sa comparution devant le préfet de police. Car il vient d'être arrêté ; il est sous les verrous pour un libelle dont il s'est avoué l'auteur. Il pourra, un jour, raconter, pour les avoir traversées, « les prisons de Paris sous le Consulat [2] ».

Fameuse est cette affaire de la *Napoléone* par la narration colorée qu'en a faite le « conspirateur » lui-même, et plus encore par les contradictions qu'il a rencontrées. Sans nous porter garant de tous les détails de son récit, amplifié et mouvementé à plaisir, nous y montrerons une vérité foncière qu'on y a méconnue.

1. Lettre du 18 floréal, an X.
2. C'est le titre d'un chapitre de ses *Souvenirs*.

La *Napoléone* est un court pamphlet en vers qui pouvait mériter la mort à son auteur. La gloire du vainqueur de Marengo n'y est pas contestée ; mais l'homme de Brumaire s'y voit comparé à Sylla, même à Caligula. Le dictateur est averti du châtiment réservé à son « ambitieux délire ». Qu'il ne pense pas mettre sa tête

A l'abri de la foudre
En la cachant sous des lauriers.

Le « poignard de Brutus » hante-t-il parfois son sommeil ? Qu'il ne se promette pas un règne facile. Le poète le lui signifie :

Avant que tes égaux deviennent tes esclaves,
Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
Monte à l'échafaud de Sydney.

L'amant de Stella rêve aussi « la gloire de Barneveldt et de Sydney ». J.-B.-A. Soulié a noté, sur son exemplaire des *Proscrits*, que, sachant par cœur des pages de ce livre, il reconnut à ces mots Charles Nodier pour le poète de la *Napoléone*, lorsque, en 1804, il en lut une copie furtive. Bien avant 1804, l'ardent libelle avait circulé, en manuscrit, sous le manteau. Il fut écrit en 1802, alors que

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,

et que le futur auteur de cet alexandrin naissait à Besançon. Écrite, non imprimée, seulement

montrée par l'auteur à un ami indiscret[1], la *Napoléone* se propagea vite, et tout aussitôt la police consulaire fut aux champs. Ducis, Lebrun, Ginguené, mis en cause, durent se disculper. L'année d'après, la pièce ayant trouvé un éditeur à Londres[2], une nouvelle enquête s'ensuivit, incidentée d'arrestations, et qui allait, comme la première, se clore sans résultat, quand le rimeur séditieux se déclara lui-même. Il le fit dans une lettre qui s'adressait « au Premier Consul ou, en son lieu, à l'un des préfets du palais », et, selon le mot de Sainte-Beuve, sentait son Werther. Se vieillissant un peu pour la circonstance, le jeune homme se donnait vingt-cinq ans et se présentait comme « veuf de toutes ses affections ». Il lui restait, du moins, dans son « infortune » et son « désespoir », le « bonheur d'être coupable » et de pouvoir demander au maître « la prison, l'exil ou l'échafaud ». Et pour le dissuader d'avance du pardon, il ajoutait : « Sans attendre des hommes et de vous ni égards ni pitié, je vous apporte ma liberté. Demain l'usage en serait peut-être terrible. Quiconque a pu beaucoup aimer peut haïr avec excès, et mon temps est venu.» Il est permis, pour user d'un terme à la mode, de trouver le

1. C'est l'explication donnée par Nodier lui-même, lors de son interrogatoire par le préfet de police Dubois.

2. Elle parut au commencement de 1803 dans l'*Ambigu*, journal que dirigeait Peltier, ancien rédacteur aux *Actes des apôtres*.

« geste » emphatique, mais de cette emphase beaucoup n'eussent point osé courir le risque. Des gens étaient détenus pour un délit qui était le sien. Nodier crut devoir se livrer et se livra.

Sa lettre au Premier Consul se datait du 25 frimaire an XII. Elle ne fut pas envoyée aussitôt écrite ; du moins ne parvint-elle pas tout de suite, puisque le signataire, qui indiquait son domicile « hôtel de Berlin, rue des Frondeurs », ne reçut que le 30 frimaire la visite de l'inspecteur Veyrat et de ses agents.

Au cours de son interrogatoire par le préfet de police en personne[1], Nodier se déclara l'auteur des écrits que nous connaissons, y compris, bien entendu, la *Napoléone*, sans oublier la *Dissertation sur l'Organe de l'ouïe chez les insectes*, et il parla en outre d'une tragédie en cinq actes, en vers, — qu'est-elle devenue ? — qui allait être mise à la lecture et s'intitulait *Dina*. Après cette comparution, Nodier fut envoyé à Sainte-Pélagie, où il demeura trente-six jours.

Jules Janin a représenté les « vaincus de la Montagne » et les « vaincus de la Vendée » surpris de voir ce « petit jeune homme tout blond, au fin sourire, au timide regard », éclairer leur prison d'un rayon de printemps[2]. Ce « petit jeune

1. Des extraits de cet interrogatoire, conservé aux Archives nationales (F^7 6457), ont été publiés par M. Pierre de Vaissière dans un article qui a pour titre : *Charles Nodier, conspirateur* (*Correspondant* du 25 oct. 1896).

2. Dans une notice, en tête de *Franciscus Columna* (1844).

homme tout blond » mesurait 1m88, et le signalement de police qui nous en informe le dépeint « brun foncé » de cheveux, brun de sourcils et les yeux « gris brun ». De vrai, il était brun, mais Jules Janin a raison, sans doute, quand il lui met de la timidité dans les yeux. Même au temps de sa jeunesse militante et emportée, quelque chose d'indécis et de pensif dut alterner avec des vivacités soudaines dans l'expression de son visage au long ovale, comme dans son pas de flâneur haut sur ses jambes.

On a contesté sa détention à Sainte-Pélagie, et peu s'en faut qu'on n'ait, en propres termes, argué de mensonge ce chapitre de ses *Souvenirs*. Sainte-Beuve, omettant, pour ne point sembler dupe, la détention prétendue, s'est contenté de dire que, grâce à l'intervention du P. Oudet, bibliothécaire de Fouché et ami d'Antoine Nodier à l'Oratoire, « l'imprudent jeune homme » se vit « renvoyé à son père à Besançon[1] ». Mérimée, le jour qu'il prit à l'Académie la place du poète de la *Napoléone*, s'appropria cette version, en l'assaisonnant d'ironie[2]. Mérimée ni Sainte-Beuve n'étaient bien informés, et d'autres se sont trompés après eux. Il n'est pas vrai que tout se soit « borné à une réprimande » et que le jeune sa-

1. *Portraits littéraires*, t. I, p. 464. Sainte-Beuve se promettait d'ailleurs de revenir, mieux renseigné, sur ce « fol épisode » (p. 463, note 1).

2. Discours de réception à l'Académie française, 6 février 1845.

tirique, qui rêvait « la palme du martyre », n'ait « obtenu que l'humiliation d'une dédaigneuse clémence[1] ». Nous avons entre les mains un extrait des registres de cette prison[2], qui atteste que « Naudier (*sic*) Charles, homme de lettres, âgé de vingt-trois ans, né à Besançon (Doubs), demeurant à Paris, rue des Frondeurs, hôtel de Berlin », entra « dans ladite maison le 1er nivôse an XII, en vertu d'un ordre du conseiller d'État préfet de police Dubois... » et que, le « 6 pluviôse an XII de la République », il fut « transféré à la préfecture, ordre du conseiller d'État préfet ». Voilà donc vérifiée la soi-disant légende de l'incarcération de Nodier[3].

Faut-il croire maintenant tout ce qu'il raconte de son séjour « sous les plombs » ? Et devons-nous tenir pour article de foi qu'il échangea ce cachot pour la cellule de Mme Roland ? Il ignorait tout d'abord que l' « héroïne de la liberté » l'avait précédé à ce numéro 6 où il avait horreur de remplacer l'épicier Trumeau, empoisonneur

1. *Ibid*.

2. Sixième registre, folio 58. Cet extrait fut délivré, le 23 février 1845, à Mme Mennessier-Nodier. Elle le transcrivit dans son livre sur son père. — Il semble, notons-le, contredire le dossier de police conservé aux Archives nationales, lequel dossier ne parle que de l'envoi de Nodier à la Force.

3. Son père ne dut que, longtemps après son arrestation, « à l'intercession d'une femme pleine de bonté comme de grâces, Mme la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, la connaissance de la prison où il était détenu. » (Note de l'éditeur V. Delangle, en tête des *Poésies diverses* de Charles Nodier, parues en 1827.)

de sa fille. On connaît la page où il dit sa joie, quand, retourné sur son lit, « du côté de la muraille, pour y dévorer quelques pleurs de rage et de désespoir », il aperçut, à la hauteur de sa tête, tracés à la pointe d'un instrument aigu, ces caractères :

JEANNE PHLIPON
FEMME ROLAND

« Mme Roland ! m'écriai-je, Mme Roland ici ! J'étais à genoux, et ce lit, qui me révoltait tout à l'heure, je ne l'aurais pas donné pour le divan d'une belle princesse ni pour l'édredon d'une nymphe. »

De ce fait, même dépouillé de ses dramatiques détails, nulle pièce administrative ne saurait fournir la preuve. La négation, en tous cas, en est gratuite. Que Nodier ait ou non séjourné entre les mêmes « quatre murs » que Mme Roland, peu importe, d'ailleurs. Observons seulement que plus d'un témoignage a confirmé les « Prisons de Paris ». Mme Mennessier-Nodier les entendit raconter par un compagnon de chambrée de son père, le chef vendéen Renou, dit Bras-de-Fer. Elle en recueillit encore le récit de la bouche de Victor Couchery, l'un des premiers amis que Nodier rencontra à sa sortie de prison : « Ne m'approche pas, lui dit-il, j'ai la lèpre. — Je l'ai aussi », répondit l'émigré [1].

1. Couchery en était un et, comme tel, suspect. Il fut, au dire de Nodier, impliqué dans le procès de Moreau. On le trouve

On pense bien que l'incident de la *Napoléone* et ses suites émurent le paisible magistrat de Besançon. Il était, dirions-nous aujourd'hui, gouvernemental. Il se réjouissait de voir l'ordre politique renaître sous une main ferme. Au lendemain de l'attentat de nivôse, il avait maudit « les scélérats qui méditaient de plonger la République dans l'abîme des malheurs ». Il aurait voulu contempler le visage de Bonaparte. Il écrivait à son fils : « Tu m'as fait de la peine en m'apprenant qu'il n'y avait point de portrait ressemblant du Premier Consul; j'espérais que tu me ferais passer une gravure bien parlante du sauveur de la République pour en faire l'ornement de mon cabinet. » On imagine le coup que lui porta la retentissante affaire dont Charles était le héros. Mais l'alarme de l'amour paternel éclipsa en lui tout autre sentiment. Le ton de la tendresse inquiète domina sa correspondance avec le prisonnier, et il oublia de lui faire des reproches : « J'ai reçu hier, mon ami Charles, ta lettre du 21 ; tu n'as rien oublié pour me tranquilliser sur ton état et sur ton sort... J'embrasse avidement l'heureux espoir que tu me présentes... Que d'effet d'un délire

nommé dans des instructions de Fouché (22 germinal, an XII), relatives à la conjuration de *l'Alliance*, dont il sera parlé plus loin. Le ministre de la police écrivait aux préfets du Doubs et du Jura : « L'émigré Couchery est de Besançon, il doit y avoir conservé des relations. » (Arch. nationales, F⁷ 6457.)

momentané [1]... » Suit l'offre de « courir », de « voler » auprès de ce fils qui a souffert, » langui dans la misère », sans le dire.

L'intervention de Moncey, ni celle du P. Oudet, ni les souvenirs de l'Oratoire ne nuisirent, apparemment, à la cause du jeune détenu. Mais sa sœur fit peut-être, pour sa libération, plus qu'aucun intercédant, par la seule production d'une de ses lettres, déjà vieille. Elle était à peu près du temps où il composait la *Napoléone,* mais combien différente de ton ! Il avait pu, par une faveur du général Caffarelli, pénétrer dans les appartements du Premier Consul et assister, en bonne place, à une revue du Carrousel. Il en disait ses impressions, mais il parlait surtout de la personne de Bonaparte :

J'attendais son passage sur le grand escalier. Un jeune mamelouck, qu'il a ramené d'Égypte, ouvre la marche... Viennent ensuite quatre aides de camp, couverts de broderie d'or. Derrière eux s'avance modestement un homme en habit gris, la tête penchée vers la terre, marchant sans éclat et sans prétention. C'est Bonaparte. Aucun de ses portraits n'est ressemblant. Il est impossible de saisir le caractère de sa figure, mais sa physionomie terrasse, je n'ai pas encore pu m'en relever...

Quel homme que Bonaparte ! Comme on l'aime !... Comme on l'admire !...

Comment la même plume qui allait dénoncer,

1. Lettre du 27 nivôse.

dans le vainqueur de Marengo, un « tyran » et un « sycophante », avait-elle écrit ces lignes ? La seule comparaison de cette prose lyrique avec les strophes du pamphlet plaidait l'étourderie du délinquant, et la *Napoléone* pouvait compter pour une boutade. C'est ce qu'on pensa. Le 5 pluviôse an XII, le prisonnier de Sainte-Pélagie reçut son *exeat*. On a ri du ton lyrique dont il célébra son « retour à la lumière ». Trente-six jours de détention, à vingt-trois ans, sont une assez dure épreuve, et un libéré de cet âge peut bien éprouver, à ses premiers pas dans la rue, quelque « éblouissement ».

L'arrêté du grand juge qui lui avait ouvert la porte de sa prison lui enjoignait de quitter Paris au plus tôt et de se rendre à Besançon, pour y résider sous la surveillance du gouvernement. Autorisation lui était pourtant accordée de passer dix jours à Paris pour s'y procurer des ressources ou y arranger ses affaires [1].

D'après ses *Mémoires*, Nodier n'usa pas de

1. Tel est, du moins, le récit de Nodier (*Souvenirs, épisodes et portraits*, « les Prisons de Paris »). Les pièces de police taisent cette permission qui fut, sans doute, octroyée de vive voix, et que ne pouvaient faire pressentir les termes de l'ordre de libération. Le grand juge écrivait au préfet de police : « Vous lui délivrerez un passe-port pour se rendre sur-le-champ à Besançon, et vous veillerez à ce qu'il quitte Paris sans retard. » Et le préfet de police répondait au grand juge (7 pluviôse) : « .. Le citoyen Nodier a déclaré loger rue des Frondeurs, hôtel de Berlin, où je le fais observer, pour être assuré de son départ. »

cette faculté. Redoutant un piège de la police, qu'il soupçonnait de ne l'avoir relâché que pour guetter ses allées et venues et découvrir ses amis, il se résolut à sortir sans délai de la capitale et, le lendemain matin, au petit jour, franchit la barrière de l'Est. Là, nous redressons, preuves en main, son récit. Il ne mit pas cet empressement à quitter Paris, puisque, le 16 pluviôse, son père s'inquiétait de le voir s'y attarder. Il avait allégué des démarches pour obtenir son exemption de la surveillance. Était-il vraisemblable qu'on lui eût accordé du temps pour réclamer contre la condition même de son élargissement ? N'y avait-il pas là un artifice imaginé par lui pour « déguiser de fâcheuses vérités », maladie ou autre chose ? C'est ce que sa famille se demandait avec anxiété.

Les restrictions, qu'il supportait impatiemment, à sa liberté recouvrée, avaient-elles, du reste, quoi que ce fût d'avilissant ? Son père s'efforçait de lui persuader que non : « La surveillance des magistrats a-t-elle rien d'humiliant pour les citoyens ? Tous, en général, n'y sont-ils pas assujettis ? Et tant d'hommes de marque en surveillance à Besançon, qui te sont parfaitement connus, se croient-ils entachés d'être plus spécialement sous l'inspection des officiers de police ? » Il n'avait donc qu'à revenir, sans perdre son temps à de vaines instances. Il trouverait enfin dans son pays l'emploi de ses « heureuses dispositions ». Il con-

querrait « un nom parmi les hommes de loi », dont la « vocation est d'être secourable aux pauvres et aux malheureux ». Combien préparé serait-il à cette fonction ! Qui, mieux que lui, pourrait dire :

Non ignara mali, miseris succurere disco ?

Son père finit par un mot de compliment pour l'annonce de sa *Prophétie contre Albion*. Cette imprécation rimée contre la moderne Carthage allait paraître, avec d'autres morceaux de vers et de prose, en un petit volume intitulé : *Essais d'un jeune barde*. Et l'on peut supposer dans ses négociations avec son éditeur la cause qui le retint à Paris, car ce recueil vit le jour en l'an XII. Quoi qu'il en soit, tout en applaudissant d'avance à sa *Prophétie contre Albion*, son père le voulait, avant tout, « prophète dans son pays [1] ».

Il y rentra enfin, mais en y apportant un renom de révolté et de conspirateur qu'il eut à cœur de justifier. Il avait noué à Sainte-Pélagie des amitiés fort diverses ; plein d'admiration pour les chouans, trouvant dans les émigrés des alliés naturels, et, par la grâce des camaraderies de préau, revenant de son aversion pour les jacobins.

Jacobinisme et Vendée lui semblèrent « se

1. Lettre du 16 pluviôse.

partager tout ce qu'il y avait alors, en France, d'élévation morale ». C'était une « élite morale » qu'il avait rencontrée dans les prisons d'État ; de quoi, disait-il, constituer «un patriciat national [1] ». Or, cette « élite » n'habitait pas toute les cachots. Il en retrouva des représentants à Besançon, au café Marullier, où il joua beaucoup au billard et, tout en faisant des carambolages, tint des propos hardis avec Léclanché, le républicain, avec Pyrault, le royaliste, et Buguet, son ami, avec d'Hotelans, l'émigré ; si bien que la police ouvrit l'oreille.

Nous n'avons garde de nous étendre sur la « conspiration de l'Alliance », ainsi dite à cause de la fusion qu'elle essayait entre les partis extrêmes contre Napoléon. Il s'agissait d'enlever le tyran, comme un simple voyageur, quand il traverserait les montagnes boisées du Jura, pour aller à Milan ceindre la couronne d'Italie. Conspiration, ce mot amplifie une petite trame sans conséquence. N'en jugeons point par *l'Histoire des sociétés secrètes dans l'armée*. Le colonel Oudet, la « philadelphie » et les « philadelpes » y sont quelque peu grandis, et nous convenons que Nodier les « assortit » au « cadre de la lanterne magique » dont les projections l'illusionnaient quelquefois. On a trop

1. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. Ier, p. 227, 228 ; t. II, p. 96, 97.

affecté néanmoins de prendre ce livre pour une œuvre d'imagination. Un savant chercheur lui rendait naguère ce témoignage qu' « il n'est pas tout entier un roman [1]. » De fait, l'autorité s'inquiéta de ce qui se machinait à Besançon. Les préfets du Doubs et du Jura, émus d'une dénonciation anonyme reçue à Poligny, adressèrent à Paris lettres sur lettres. Fouché lui-même, sur leurs rapports, prit d'abord la chose au sérieux. A vrai dire, bientôt après, il fit répondre : « Terminer cette affaire... Ce sont des fables [2]... » Déjà, pourtant, des mesures avaient été prises. Quelques mandats d'arrêt, lancés et exécutés tout près de lui, donnèrent l'alarme à Nodier.

Un soir, donc, il escalada les murs de la ville et prit du champ. Ce que fut, durant des mois, son existence, il l'a écrit en des pages charmantes de pittoresque, de fraîcheur poétique, de fantaisie et d'esprit. Longtemps après, il en parlait avec délices, et il savait gré au destin de lui avoir fait cette jeunesse traquée.

Il se croyait, nous le soupçonnons, pourchassé plus qu'il ne l'était, car la police impériale ne se mit pas, semble-t-il, bien ardemment à ses trousses. Mais il était homme à s'exagérer

1. M. G. Caudrillier (*Revue historique* de janvier-février 1902) dans un article qui ouvre la troisième partie d'une étude sur *le Complot de l'an XII*.

2. Note, jointe au dernier rapport sur cette affaire (Archives nationales, F⁷ 4657).

son péril pour le plaisir de cultiver ses émotions. Le sort des irréguliers, l'inquiétude de leur vie à l'aventure avait de quoi plaire au romantisme du futur auteur de *Jean Sbogar*, et il devait aimer à se sentir hors la loi.

Il allongeait allègrement ses jambes d'échassier, sautant haies et ruisseaux, se traînant à quatre pattes au creux des sillons ou s'enfonçant dans les hauts foins. Il courait, quêtant des gîtes de hasard, rompant le pain de l'hospitalité paysanne, à moins qu'un curé de village ne l'accueillît à sa table. On a dit avec malice qu'« il croyait fuir les gendarmes et poursuivait les papillons [1] ». Il arrivait, sans doute, qu'il se reposait de ses marches haletantes par des flâneries de preneur d'insectes. Maintes fois, le proscrit se laissa distraire par le naturaliste, comme sur ces pentes de Courlans où il admira, autour d'un bouquet d'ancolies, des *cérambiques* à la robe de pourpre, et où « la magnifique *lamie de Kœllher* » le fit s'exclamer de joie. Combien d'heures oublia-t-il Bonaparte et ses sbires, dans cette vallée, « la plus gracieuse du Jura », où il faisait si bon se coucher parmi les renoncules à la coupe d'or, les leucanthèmes aux rayons d'argent et les salicaires aux grappes violettes...

On l'imagine se relevant avec sa cueillette de fleurs et de bestioles, dont il paiera son souper au presbytère prochain, s'il a pu convertir son

1. Mérimée, Discours de réception à l'Académie française.

hôte à l'entomologie ou à la botanique. Ou bien il s'acquittera envers lui par une leçon de grammaire, à moins qu'il ne préfère lui lire tout simplement des vers crayonnés en route et fleurant l'herbe fraîche.

Il advint pourtant que l'un de ses logis de rencontre fut visité par la police. Ses papiers, saisis, furent remis au préfet du Doubs. C'étaient des observations de naturaliste, des esquisses de poète ou de romancier, des notes de linguiste. Le préfet, homme d'esprit, écrivain à ses heures, et bienveillant, reconnut aussitôt qu'un conspirateur ainsi occupé ne devait pas inquiéter bien fort le pouvoir ni en être inquiété. Il l'avertit qu'il n'avait plus à se cacher et lui fournit même les moyens de revenir à Besançon.

Combien de temps y demeura-t-il? En décembre 1807, — nous ignorons depuis quand, — il était sans permission à Dôle [1]. Il se présenta au sous-préfet et lui fit avec franchise la confession de sa rupture de ban. Par bonheur, il avait affaire encore à un galant homme, lettré, qui se prit pour lui d'intérêt, lui donna du travail dans ses bureaux et l'engagea à solliciter la levée de sa surveillance, à moins qu'au pis aller elle ne fût transférée à Dôle. Et, l'aidant de son appui en même temps que de ses conseils, le baron

1. Nous le savons par une lettre de lui, adressée de cette ville au ministre de la police, pour demander la levée de sa surveillance ou la régularisation de sa résidence à Dôle (Arch. nationales, F⁷ 6457).

de Roujoux obtenait un sursis de M. de Bry, qui avait réclamé le fugitif et déjà lui avait enjoint de rentrer à Besançon dans les vingt-quatre heures. Il écrivait même en sa faveur au ministre de la police, auprès de qui le préfet du Doubs, plein de bon vouloir toujours, intervenait de son côté. En attendant le résultat de ses démarches, il faisait de son « surveillé » son hôte, et Nodier avait son couvert mis à la sous-préfecture.

Dans sa supplique à Fouché, Nodier invoquait les besoins de ses études, dont le fruit était déjà un *Dictionnaire des onomatopées* sur le point de paraître et, avant même sa publication, « favorablement accueilli du gouvernement ». Témoin le choix qui en avait été fait pour les bibliothèques des lycées. Cet ouvrage allait être, d'ailleurs, suivi d'un autre, « beaucoup plus important », sur les langues ; travail pour lequel Dôle lui offrait, assurait-il, plus de ressources que Besançon. Ces projets de philologue avaient occupé sa pensée au cours de son vagabondage à travers monts et forêts. Maintes pages d'un livre dont il ne disait mot au ministre avaient, sans doute, été de même ébauchées par lui en camp volant. Ce livre s'appelait les *Tristes* [1]. Il se composait de morceaux divers, d'un caractère tout poétique. On allait y reconnaître le premier accent de Nodier. Le linguiste, en quête d'« idio-

1. Publication de 1806.

mes primitifs » et d' « antiquités bibliologiques », qui implore de l'autorité quelques égards pour ses recherches érudites, semble loin du tumulte d'imagination dont témoignent de tels écrits. Aussi Nodier touche-t-il alors au terme de ses aventures.

Ce n'est pas qu'il cesse tout de suite d'occuper la police. Nous la verrons, maintes fois, encore, s'enquérir de lui. Jamais plus, cependant, ne recommenceront ses équipées. Ses ardeurs militantes de conspirateur se sont éteintes à Dôle. Il y guérit aussi de son inquiétude sentimentale.

Il y avait à Dôle, en 1808, une famille de magistrature qui n'ignorait pas la sienne. Entre le juge Claude Charve et le juge Antoine Nodier[1], le souvenir subsistait d'anciennes relations cordiales. Muni d'une recommandation, Charles se présenta chez l'ami de son père. Il y fit, paraît-il, une entrée assez gauche, et sa maladresse timide fut soulignée d'un sourire par la femme très fine qui devait l'accepter pour gendre. Ce fut, en effet, dans cette maison que son cœur se fixa.

1. Tous deux devaient bientôt devenir de simples avocats. C'est le seul titre qu'ils prennent dans l'acte de mariage de leurs enfants (du 31 août 1808). Une lettre du préfet Jean de Bry (7 avril 1808) au ministre de la police (Arch. nationales, F7 6497) fait allusion à la révocation qui vient de les frapper l'un et l'autre. Atteint le 27 mars 1808, Antoine Nodier mourut de chagrin la même année.

Il y brûla d'abord de trois passions, et même de quatre, en comptant bien. Mme Charve avait trois filles, dont il aima les deux aînées à première vue, non toutefois sans s'éprendre quelque peu de leur mère. Puis son sentiment s'éveilla pour la plus jeune, Désirée, qui devint sa femme.

Il l'épousa le 30 avril 1808, mais peu s'en fallut que la cérémonie ne fût retardée. La veille, une pièce manquait, que le marié devait produire et qu'il dut aller chercher à Besançon. Il partit à pied, courut toute la nuit, et revint le lendemain matin, à jeun. Harassé et affamé, il mange, laisse aller à la promenade famille et invités, se jette sur le premier lit venu et s'endort. On rentre, on le cherche de chambre en chambre, on s'inquiète. Il ronflait sur le matelas de Charles Weiss qui, l'ayant enfin trouvé, l'amena vite à sa fiancée [1]. Ce trait s'ajuste bien au personnage. Il nous plaît de le voir ainsi, la veille de ses noces, et le matin même, oublieux comme La Fontaine, qu'il aima si fort et dont, jusque parfois dans ses folles échappées, il eut la nonchalance distraite. Mais il fut meilleur mari. Avec sa sûre tendresse, Mme Nodier lui donna le bonheur qui apaise et assagit.

1. L'anecdote est racontée dans une note inédite d'Armand Marquiset, qui dit la tenir de Charles Weiss (Bibliothèque municipale de Besançon, ms. 1086).

II

Elle partagea d'abord avec lui une existence difficile et ne manqua point au devoir de lui prêter un appui vaillant. Elle n'apportait nulle fortune à son mari, qui était, lui, seulement riche de dettes. Force fut donc au jeune ménage de chercher tout de suite des moyens de vivre. Nodier s'en mit en quête, bien que peu enclin aux sollicitations ni aux demandes. A tous égards, le mariage l'avait transformé. Charles Weiss lui en rendait témoignage : « Il est bien changé ; il ne fréquente plus les cafés, et il ne voit à Dôle que les personnes qui y jouissent d'une considération méritée, soit par leurs places, soit par leurs talents. [1] ». Weiss le félicitait en même temps d'avoir su entrer dans les bonnes grâces de Jean de Bry. Après avoir intercédé auprès du ministre de la police pour la régularisation de sa résidence dans la ville où nous venons de le voir prendre femme, le préfet du Doubs s'était, en effet, mis en peine de fournir à son protégé un gagne-pain. Grâce à cette bienveillante influence, Nodier put, avec dispense d'examen et de toute formalité prescrite par les lois récentes, ouvrir, à Dôle même, un cours de littérature [2]. Étienne,

1. Lettre à Charles Pertusier, 7 janvier 1809. (Publiée dans le *Bulletin du Bibliophile*, année 1860, p. 972.)

2. Il le professa dans l'ancien couvent des Cordeliers. Un de

futur académicien, qui plus tard devait le faire entrer au *Journal des Débats*, le proposait, vers la même époque, pour une place d'inspecteur de l'instruction publique. Cette recommandation fut-elle appuyée par celle d'Emmanuel Jobez? Nodier sollicita une démarche de ce poète, qui était l'ami de Fontanes, et qu'il comptait parmi ses « anciens camarades d'études » [1]. Il arrêtait

ses auditeurs, Léopold Dusillet, a laissé des notes qui sont conservées à la Bibliothèque municipale de Dôle (mss. n° 272). Le jeune maître eut un autre élève, non moins diligent, un soldat, qui, au retour des grandes guerres, se fit écolier. Il s'appelait Louis Rossigneux. Son petit-fils, M. G. Bourdon, a bien voulu nous prêter son cahier. Nous aurons occasion d'en faire des extraits.

1. Emmanuel Jobez, né à Morez (Jura), en 1775, fit des vers et de la politique. Il reste de lui une épître à Palissot, dont il fut l'ami, et un poème, laissé par lui manuscrit, *Les Éléments*, dont un chant, *le Feu*, a été imprimé, en 1808, par l'Académie de Besançon, dans son *Recueil*. Il représentait le département du Jura au Corps Législatif, quand Charles Nodier recourut à lui. Nous devons à Mlle Marguerite Duchesne-Fournet, arrière-petite-fille d'Emmanuel Jobez et fille du distingué sénateur du Calvados, la gracieuse communication de la lettre écrite à cette occasion par le professeur de Dôle, désireux d'une situation meilleure. Il exposait ses titres à l'un des emplois d'inspecteurs nouvellement créés. Après une allusion à son *Dictionnaire des onomatopées*, « rangé au nombre des classiques » par la commission d'instruction publique, il annonçait d'autres écrits sur le point d'être livrés à l'impression ; entre autres, une *Théorie des langues primitives*. Puis il allait au-devant des objections qui pouvaient se tirer de son passé politique, et il terminait par le rappel de ses vieilles relations avec celui dont il demandait la bienveillance : « Vous êtes un des amis, un des compagnons de ma jeunesse. Je suis votre frère en littérature, un peu mal partagé, à la vérité, mais c'est une raison pour vous inspirer plus d'intérêt... »

cependant, peu après, le dessein de chercher fortune à la Louisiane. Tout en poursuivant son cours sur l'art oratoire et l'art poétique [1], il avait accueilli le rêve d'une expédition en Amérique. Une grande maison de commerce lui offrait un emploi à la Nouvelle-Orléans, et l'Institut lui accordait un sauf-conduit de naturaliste. C'était, en effet, œuvre de naturaliste qu'il comptait faire là-bas, bien plutôt que labeur de scribe dans un bureau de négoce [2].

Il se promettait de s'acquitter « en recherches » et « en découvertes » envers son ami Luczot, l'entomologiste, qui allait le soutenir de quelques avances, et qui préparait un *Spécies* [3]. Enfin, il écrirait le nom de Charles Weiss sur les sables du Meschacebé, le crierait dans la hutte d'un Chippevais [4]...; ce n'était pas le moindre objet de son voyage. Ajoutons que, sans doute, il se flattait de rapporter dans sa valise de nouveaux *Natchez*. La maladie traversa-t-elle ce projet ? Sa correspondance parle d'un mal « irrémédiable » qui, en deux accès, devait « finir de lui ». Mais il ne s'agissait que d'un rhumatisme.

1. Il avait ainsi divisé son enseignement de littérature.

2. Il faisait fond sur des ressources — du reste, hypothétiques — pour se passer de l'emploi qui lui était proposé.

3. Ils avaient publié en collaboration, nous l'avons vu, une *Dissertation sur l'organe de l'ouïe et l'usage des antennes dans les insectes.*

4. Lettre à Charles Weiss (*Correspondance inédite*, lettre XXI, p. 39 et 40).

Il avait en chantier un « Commentaire de La Fontaine » qu'il venait d'achever, et il songeait à « en faire autant pour *Télémaque* », lorsqu'une proposition lui arriva, qui réintégra le roman dans sa vie.

Un Anglais, millionnaire et baronnet, féru d'érudition philologique et pris d'un goût particulier pour nos classiques français, cherchait « un secrétaire intelligent, un peu grammairien, un peu bibliographe » et, si ce collaborateur à son gré « était, par hasard, un homme de lettres malheureux », il s'engageait à « le traiter de la manière la plus libérale ». Bibliographe et grammairien, Nodier l'était à souhait.

Boissonade, son critique, devenu son ami [1], le désigna au chevalier Croft. Et voilà qu'au seul nom de l'auteur des *Proscrits*, ce grand liseur, qui connaissait les premières productions du jeune romantique, prit la plume pour lui écrire une lettre où, sans « rien déterminer, » il « offrait tout ». Un nouveau courrier précisa les conditions, qui étaient superbes : une mensualité de quatre cents francs, outre le vivre et le couvert, avec appartement indépendant,

1. Il s'agit de Boissonade l'helléniste, né en 1774, qui, après s'être tourné du côté de la diplomatie et de l'administration, s'orienta vers la littérature et la critique érudite. Il étudia les philologues allemands, sans préjudice d'un goût déclaré pour les écrivains anglais, qu'il contribua fort à faire connaître en France. Ce fut, probablement, l'occasion de ses relations avec le chevalier Croft. Il avait signalé, non sans quelques réserves, les *Tristes*, dans le *Journal des Débats* du 19 juillet 1806.

un ou deux domestiques, un cheval et une voiture... Et cela, non à titre précaire, puisque sir Herbert Croft, « deux fois marié, deux fois père et deux fois privé de femme et d'enfants », parlait de partager, sa vie durant, avec le jeune ménage, « sa maison et toute son existence [1] ».

Il voulut mieux, quelque temps après, et songea, paraît-il, à une adoption en règle. Nodier était à Quintigny [2], petit hameau du Jura, séjour d'été de ses beaux-parents, quand lui parvinrent les ouvertures du généreux Anglais. Sa joie fut vive. Une fée, comme celle dont il devait raconter un jour les prodiges, n'aurait pu ménager meilleure surprise à un écrivain besoigneux, son filleul.

C'était trop beau. Tel fut le sentiment de Jean de Bry, qui ne le perdait pas de vue et lui continuait sa sollicitude. De si brillantes promesses lui parurent louches et éveillèrent sa défiance à ce point qu'il écrivit à Fouché en personne, pour demander une enquête sur le baronnet suspect [3]. Suspect, il pouvait l'être en sa seule qualité de sujet britannique, alors que

1. *Correspondance inédite*, lettre XXV, p. 46 et 47.

2. Il n'y était pas venu seulement pour des mois de vacances. Une lettre de lui à Weiss témoigne qu'il avait entendu s'y fixer, au moins provisoirement : « Dans la ferme intention où je suis de payer strictement mes dettes, je n'aurais jamais quitté Quintigny ou je ne l'aurais quitté que pour la Nouvelle-Orléans. » (*Correspondance inédite*, lettre XXV, p. 47.) — Avait-il donc renoncé à son professorat de Dôle ?

3. Sa lettre est aux Archives nationales, F⁷ 8077.

son pays était en guerre contre le nôtre. Avant même que le préfet du Doubs le signalât au grand chef de la police impériale, la Sûreté s'était occupée de lui. Sir Herbert Croft, qui résidait alors à Lille, s'était vu quelque peu inquiété par une dénonciation, reconnue d'ailleurs fausse. Fouché s'informa. Il reçut de bons renseignements. Par sa conduite, ses discours et ses écrits, cet Anglais s'était acquis la réputation d' « un homme sage, instruit ». On le savait, du reste, « plein d'admiration pour la personne de S. M. l'empereur et roi [1] ».

Disons que l'enquête avait trouvé déjà installé le secrétaire du philologue. Plus d'un mois avant celle du préfet de Besançon, le duc d'Otrante avait reçu de Nodier lui-même une lettre sollicitant l'autorisation d'une halte à Paris, étape de son voyage à Amiens [2]. La suppli-

1. *Archives nationales*, F⁷8077, Police générale 1ᵉʳ arrondissement nº 442, lettre du préfet de la Somme au Conseiller d'État, chargé du 1ᵉʳ arrondissement de la police générale, (Amiens, le 10 octobre 1809).

2. Archives nationales, F⁷ 6457. — « Lons-le-Saulnier, 18 août 1809, Monseigneur, Six ans de travaux utiles dont j'ai osé vous offrir les prémices ; six ans de conduite sans reproche et de pénible expiation; le suffrage des chefs de l'instruction publique, le témoignage flatteur de tous les magistrats sous la surveillance desquels j'avais été placé, m'obtinrent de la bonté de Votre Excellence l'oubli d'une erreur d'un moment. Votre Excellence daigna m'affranchir de l'exil qui pesait sur moi, mais elle crut devoir excepter Paris des lieux où il m'était permis de vivre, et, quoique Paris fût le seul lieu où un homme de lettres qui s'est voué à de grandes et importantes

que était pressante, non sans quelque emphase. Appel y était fait au « bon époux » et au « bon père » dans le « grand magistrat » et le « grand homme ». En même temps qu'il l'avait jetée à la poste, Nodier s'était mis en route. Une note de police prouve qu'il traversa la capitale sans encombre[1]. On peut supposer que ce fut gaîment.

Chez sir Herbert Croft, il ne tarda pas à déchanter. Le chevalier habitait avec une lady vénérable, lady Hamilton, qui avait entrepris

recherches, puisse désirer de se fixer, je n'ai point réclamé de Votre Excellence un traitement plus favorable. Je lui devais trop déjà pour oser lui demander davantage. Aujourd'hui, une place très avantageuse et très inattendue vient faire luire dans ma profonde misère quelque vague espérance d'aisance et de bonheur. Le temps presse, l'avenir favorable qui me flatte peut m'échapper encore, chaque minute entraîne une probabilité ou détruit une chance, et pour aller saisir ce qui m'en reste, il faut traverser Paris, où je puis trouver la captivité, et où, par conséquent, ma femme peut trouver la mort. Car c'est la même chose dans de certaines hypothèses et entre de certaines âmes, Votre Excellence, qui n'est pas moins un bon père et un bon époux qu'un grand magistrat et un grand homme, ne sera pas étranger à ces sentiments Monseigneur, il faut que je passe vingt-quatre heures à Paris ou que je renonce à tout. Sous un autre ministère, j'aurais hésité, sous celui de Votre Excellence, je pars, et je vais recevoir dans vos bureaux de nouveaux ordres et un nouveau bienfait... »

1. Archives nationales, F⁷ 6457. — Avis est donné le 22 septembre, par le préfet de police au conseiller d'État chargé du 2ᵉ arrondissement que « cet individu » est arrivé à Paris le 28 août et en est parti le 2 septembre. — Observons que son passage devance la réponse du ministre à sa demande. En marge du rapport dont elle fut l'objet, nous lisons, en effet. « Autorisé par décision de Son Excellence, 7 septembre. »

d'écrire en français un roman, et c'était un couple « d'excellentes créatures », mais bizarres. Nodier a vivement dessiné ces deux figures. Il a fait du baronnet un personnage de roman. Le sir Robert Grove d'*Amélie*, c'est sir Herbert, non caricaturé, mais peint avec une sympathie qui ne s'aveugle pas sur les ridicules et, doucement, les souligne. A ce portrait étudié, médité à distance de l'original, si gracieuse et fine qu'en soit la touche, nous préférons, pour sa meilleure garantie de vérité, le crayon dont s'illustre une lettre à Weiss : « As-tu jamais cherché à te faire une idée distincte de Sterne ? Eh bien ! tu connais presque le chevalier... Sexagénaire, vif et très bien portant, simple, ouvert, loyal, comme M. Friport ; un esprit aigu, pénétrant, toujours occupé, toujours plein de découvertes et de projets ; des connaissances illimitées ; une mémoire effrayante ; une activité infatigable ; une application continuelle, exagérée, incroyable, qui s'attache aux détails les plus fugitifs, qui saisit les aperçus les plus minutieux ; un tact unique des délicatesses du langage, instinct malheureux qui ne laisse rien échapper, qui voit partout des fautes et qui les prouve ; au total, un homme rare,... que personne ne pourrait refuser comme professeur et que tout le monde voudrait pour ami. » Et voici sa compagne : « Lady Mary Hamilton, petite-fille de l'homme de lettres de ce nom, nièce de lord Hope, parente du duc de Cumberland, allié à la maison royale, auteur

de douze volumes sur l'éducation, publiés en Angleterre, et pillés en France ; plus que septuagénaire, mais propre, fraîche, et presque jolie ;... l'âme la plus noble, la plus élevée, la plus généreuse, et en même temps la plus simple, la plus modeste, la plus naturelle ; un esprit riche, cultivé, ingénieux, fécond, et peut-être trop fécond ; mais qui impatiente en quelque sorte, à force de se défier de lui-même... » Ajoutez lady Bell Hamilton, fille de lady Mary, femme du général et poète de Jouy, « excellente femme, écrit Nodier, et digne de sa mère... Voilà notre maison [1]. »

Le tableau est charmant. Un trait y fait une retouche fâcheuse. Au chevalier Croft et à lady Mary il manque une chose « qui n'est pas si commune qu'on le dit : un peu de bon sens ». Il leur faudrait aussi un peu d'ordre. La conséquence, c'est que tout va chez eux à vau-l'eau. Intendants et domestiques sont maîtres ; domestiques « très coquins » et intendants de même qualité. Des biens « immenses » qu'ils possèdent en Angleterre et à la Jamaïque, les revenus leur arrivent rarement, et écornés d'un quart par les banquiers anglais, d'un autre quart par les banquiers français. « L'office dilapide la moitié restante. » N'empêche que milady et le baronnet roulent carrosse, et que Nodier lui-même ne passe dans les rues d'Amiens qu'en

1. *Correspondance inédite*, lettre XXIX, pp. 56, 57.

voiture ; mais il prévoit le jour où il devra repartir à pied. Il ne touche de ses appointements que de rares louis, de temps à autre. A peine arrive-t-il à se vêtir et à remonter l' « équipage » de sa femme, « presque aussi délabré » que le sien. Faute d'argent pour acheter une montre, il en porte une d'emprunt. Il s'était promis de payer ses créanciers de Besançon, mais il ne peut satisfaire aux réclamations les plus pressantes, et il ne sait comment « ennoblir l'âme de fer de ses vampires ».

Ce n'est pas que, de temps à autre, il ne se reprenne à espérer une situation meilleure, et même la fortune. Sir Robert, qui a parlé de lui laisser, avec ses biens, son titre, est, paraît-il, « en sollicitations auprès du gouvernement ou en instance auprès de la justice », pour le faire légalement son fils. D'autres projets occupent, au reste, le « révérend ». — Car ce baronnet est d'Église, comme Sterne. — N'ambitionne-t-il pas d'installer à la campagne, non loin de Paris, une imprimerie « magnifique », d'où sortiront ses éditions savantes de nos classiques ? Déjà il a jeté son dévolu sur le château de la Source, près d'Orléans, qu'habitèrent longtemps milord Bolingbroke et la marquise de Villette, et dont se lisent « de pompeuses descriptions dans la correspondance de Voltaire ». Nodier, qui en écrit avec enthousiasme [1] à Charles Weiss, pense à

1. Il doit être en nom dans l'acquisition du château.

cet ami, en même temps qu'à Tercy, son futur beau-frère, pour collaborer à la « grande entreprise » ; car il n'y pourra suffire avec le chevalier : « Nous aurons besoin de gens de lettres fort éclairés pour nous seconder. » Donc, son avenir s'éclaire d'une belle lumière. Pourtant, dans la lettre même où il en dit sa joie, un peu de scepticisme perce. Il est trop « familier avec les tours de sa destinée », qui le « ballotte... entre le Pérou et l'hôpital ». Il connaît, au surplus, la versatilité du vieillard de qui dépend la suite de son « merveilleux roman ». Bientôt il présume que l'idée de l'imprimerie à fonder « pourra bien n'être pas menée à bout ». Un évêché est offert au chevalier Croft, et c'est de quoi le tenter ; à moins toutefois — Nodier l'espère — que son goût pour notre littérature ne le dissuade d'échanger « la docte férule de Dumarsais et de Beauzée contre le siège de Thomas Becquet. »

En attendant, on travaillait ferme à Amiens, rue Gloriette : « Nous commentons *Télémaque* et nous traduisons l'excellent ouvrage de Johnson et du chevalier, qui est intitulé en anglais : *The lives of the eminent poets english...* » On faisait bien d'autres choses. Nodier avait donné, quelque temps auparavant, le détail de son labeur, qui avait dû continuer tel. Commenter le *Télémaque,* voici en quoi cela consistait pour le secrétaire du maniaque érudit qui mérita d'être surnommé « l'Épicure de la syntaxe et le Leibnitz

du rudiment », inventeur qu'il était de « l'atome », de « la monade » grammaticale [1] :

« Copier le premier livre du *Télémaque* avec les variantes de quarante-sept éditions et une centaine de pages de notes, — faire imprimer, — corriger les épreuves sept fois. » Tel est le premier article, et non le plus lourd ni le plus fastidieux du compte détaillé, que Nodier aligne de sa besogne :

« Copier deux fois un ouvrage politique du chevalier sur le ministère anglais, une sous dictée, une pour la mise au net, — le faire imprimer à 108 pages in-8°, petit texte, — corriger les épreuves sept fois.

« Traduire sous dictée le premier volume des vies des poètes de Johnson, environ 400 pages, — mettre au net.

« Écrire deux fois, une sous dictée, une pour la mise au net, l'Horace éclairci par la ponctuation, environ 300 pages, — faire imprimer, — corriger les épreuves, seize fois les premières, sept fois les autres.

« Écrire sous dictée un poème du chevalier, environ 1500 vers anglais, et traduire interlinéairement, — mettre au net. »

Voilà pour sa collaboration avec le chevalier. Il est aussi à la tâche pour lady Hamilton :

« Copier ou faire un roman de milady, dont

1. C'est Nodier lui-même qui l'a ainsi appelé, dans ses *Mélanges de littérature et de critique.*

on tire la dernière feuille... — deux volumes in-12, — lire tous les soirs et discuter l'ouvrage du jour, ou de la nuit, — corriger les épreuves trois fois [1].

« Copier ou faire une suite du roman de milady, au second volume duquel je viens d'arriver, lire comme du précédent, etc... »

Copier ou faire... et cette besogne commence dès l'aurore. Si bien que le malheureux « ne sait presque plus ce que c'est que le sommeil ». Songez que milady se fait apporter de la lumière auprès de son lit à quatre heures du matin et qu'elle « ne se lèverait pas si elle n'avait broché dix pages in-folio ».

Du moins, le Révérend ne s'impose-t-il que la journée de huit heures, mais il emploie bien son temps. Si rapide est son travail de composition que son secrétaire ne peut, même à force d'abréviations, le suivre d'une plume assez prompte, instrument que, dans cette maison, nul n'a le droit de lâcher une minute : « L'écritoire ne nous quitte pas, même à table... » Fut-il jamais au monde « bureau d'esprit d'une pareille activité » ? Nodier se le demande. Il

1. Ce roman de Milady s'intitulait : *La Famille du duc de Popoli*. Il parut en volume in-12, chez Renouard, en 1810. Il fut annoncé et loué par le *Journal de Paris*, du 30 août. Le bibliophile Jacob en a extrait des pages où se reconnaît très évidemment la marque de Nodier. (Voir *Le Bibliophile français* des 1er février et 1er mars 1870.) *La famille du duc de Popoli* eut une suite : *Auguste et Jules de Popoli*, qui parut chez Renouard, en 1812.

subit, en tout cas, un régime de forçat, et sa fortune est « encore en expectative. *Sunt verba et voces.* » Ce n'est pas assez, pour le dédommager, de se voir élu académicien de province[1].

Il reculerait quand même devant le parti à prendre, si une volonté étrangère ne décidait pour lui. Sa belle-sœur Fanny, la future Mme de Tercy, venue sur l'invitation de lady Hamilton, s'indigne de voir à quelle besogne il se dépense, et, avec la résolution de caractère qui lui manque à lui, elle emporte la détermination nécessaire. Il demandera au chevalier son congé. Pour prétexte de son départ, il prendra sa paternité prochaine. Ainsi est-il fait. On échange des baisers ; des larmes coulent. Lady Hamilton ne se console qu'à l'espoir d'être marraine. Elle veut l'être d'un garçon; elle le sera d'une fille, mais qui deviendra célèbre. Combien de poètes rediront le nom de cette enfant, celui même de la vieille milady : Marie...

Marie naquit le 26 avril 1811, à Quintigny. C'est là qu'était venu se réinstaller le jeune ménage. J'imagine que, sans préjudice de ses sollicitudes paternelles, Nodier partit bientôt en expédition entomologique. Il s'était souvent

1. La Société d'émulation d'Amiens l'avait nommé. On l'avait porté candidat à celle d'Abbeville. *O altitudo...* s'écriait-il. (*Correspondance inédite*, lettre XXVII. Sur tout ce séjour chez Sir Herbert, nous l'avons consultée, lettres XXVI-XXXI.)

agi d'insectes dans ses lettres d'Amiens. Le souci de compléter sa collection, déjà riche, l'avait, maintes fois, distrait de ses copies et de ses corrections d'épreuves. Un jour, la vision d'une saulaie fréquentée par certaine lepture très rare l'avait obsédé, et il avait donné à Charles Weiss une commission charmante : « Il faudrait te munir d'une petite boîte de liège ou dont le fond fût d'un bois tendre, garnir ta manche de huit ou dix épingles, tant fortes que moyennes, et par une belle après-dînée, quand le soleil *poudroie* et qu'on ne sent pas le moindre vent, diriger gaiement ta route vers les prés de Vaux, en rêvant de la belle nature et un peu de moi. Vingt pas plus loin que l'église de Bregille, il y a un petit pont ruineux, sous lequel croupit une eau rare et marneuse, et à côté duquel s'élève une côte rapide, plantée de jeunes saules ou d'oseraie ; c'est là qu'il faut d'abord gravir, puis, interrogeant chaque rameau d'un œil attentif et patient, découvrir, s'il se peut, l'insecte précieux et peu connu, mais assez fréquent en cet endroit dont je t'envoie la figure, à peu près dans sa grandeur naturelle. Je ne peux me rappeler précisément de quelle couleur est la tête de cette lepture, mais son corselet, ses pattes et tout le dessous du corps sont d'un beau blond abricot. Ses étuis sont d'un gris clair, comme ardoisé ; enfin le corselet est chargé de deux points ronds, très lucides, et qui suffisent à caractériser cette espèce. — Ce n'est pas tout,

car tu en serais quitte à trop bon marché. I
faut de là pousser à la route et, parvenant enfi
à la prairie, la laisser à la droite pour parcou
rir un joli bois de saules dont elle est bordée...
Suivait le signalement d'un capricorne. Weis
avait-il bien rempli le mandat? Avait-il su cap
turer? Avait-il su piquer « entre les deux pr
mières paires de jambes », sans rien endomma
ger, selon les indications copieuses qui lui étaien
données? Désormais Nodier redevenait chasseu
de longicornes autrement que par procuration

Le poète n'y devait rien perdre. Nous savon
quel enchantement fut pour lui cette vie de cou
ses par les bois et les prés, à « épier les insectes »
à « observer leurs travaux, leurs mœurs et leur
amours ». Il a décrit la « nacré polie », la « char
geante opale », les « réseaux d'argent » et le
« disques dorés » de leurs « brillants habits »
Mais il ne fit pas que des vers à Quintigny
Un de ses livres, au titre le plus prosaïque, e
est daté : *Questions de Littérature légale*. C
volume de critique ingénieuse et hasardée s
dédiait à Charles Weiss. Est-il vrai qu'il fût
comme l'a écrit Sainte-Beuve, l'aboutissemen
du courant philologique où sir Herbert avait jet
son collaborateur ? Le baronnet laissa paraît
que le succès de cette « brochure populaire »
— il la nommait ainsi — lui causait du dépi

1. *Retirez-vous de mon soleil*, pièce composée pendant
séjour à Quintigny.

2. Le livre, d'abord très mince, a ensuite grossi.

et souleva même, sur des comparaisons de textes, une question de priorité. Nodier se défendit avec une courtoisie armée d'une pointe fine [1].

A Quintigny, les veillées d'hiver étaient longues. Nodier les passait quelquefois, au coin d'une cheminée paysanne, à écouter le patriarche du village, narrateur naïf et pittoresque des « dernières nouvelles du sabbat ». Là peut-être naquit sa vocation de conteur féerique. Il a dit le charme de ces soirées et le souvenir cher que lui laissa, toute sa vie, le pauvre hameau du Jura.

Il a chanté :

O riant Quintigny, vallon rempli de grâces,
Temple de mes amours, trône de mon printemps,
Asile que l'espoir promit à mes vieux ans,
Tes sentiers peu frayés ont-ils gardé ma trace ?
Le hasard a-t-il respecté
Ce bocage si frais que mes mains ont planté,
Mon tapis de pervenche, et la sombre avenue
Où je plaignais Werther, que j'aurais imité ?
. . . . . .

La curiosité m'a pris de connaître ce coin de montagne où Nodier « coula » quelques mois de sa vie « entre les romans et les papillons ». Ce n'était pas, quand j'allai à Quintigny, la saison

1. Voir, sur cet incident, Sainte-Beuve *Portraits littéraires*, t. I, p. 468). — Nodier oublia tout à la mort du chevalier. Le ton ému de l'article qu'il lui consacre en témoigne.

des pervenches. Des silènes s'attardaient à fleu
rir dans les fossés, les prés se tachaient d
colchiques, et, par les chemins comtois au
jolies courbes, qui semblent imiter les caprice
du Doubs, des vendangeurs menaient leurs voi
tures. Dévalant, grimpant, zigzaguant, la mienn
descendit enfin une venelle bordée de sureaux
d'ormes et de noisetiers, et, après des circuit
dans un fond de prairies, j'aperçus Quintigny
travers une saulaie : quelques maisons espacée
dans une irrégularité pittoresque, à droite et
gauche du chemin. S'y souvenait-on du poèt
qui célébra ce paysage, « temple de ses amours »
Je pus craindre que non. Personne, d'abord
ne sut qui je voulais dire, et j'allais, découragé
clore mon enquête, lorsqu'un vieillard, u
vigneron qui poussait du pied une futaille, m'in
diqua de la main où je trouverais avec qui par
ler. A peine son aspect la distingue-t-il de
autres demeures campagnardes, cette maison o
l'on connaît le nom de Nodier. Mais l'intérieu
a un air de bourgeoisie dans l'encadrement d'un
alcôve, dans une rosace de plafond, dans le
moulures Louis XV d'une pièce que jonche d
la paille de maïs. Je traverse une chambre o
une armoire entr'ouverte laisse voir des liasse
de papiers saupoudrés de poussière, — arch
ves dont le possesseur n'ignore pas le prix. J'en
tre enfin dans une « resserre » où s'accroche u
tableau, précieux témoin du temps même qu
nous racontons. Sur cette toile, fort endomma

ée et, par endroits, crevée, une famille se roupe : deux hommes, deux femmes, dont l'une, oute jeune, rayonnante dans un décolletage Empire, et couronnée de roses. Aux genoux de 'autre s'appuie une fillette, le corsage ouvert ussi à la mode du temps, et la taille courte, les manches haut coupées avec des bouillonnés à 'épaule. J'ai devant moi la famille Charve. La eune fille auréolée de fleurs, c'est Fanny. A côté l'elle, ce beau jeune homme, au mâle et brun isage, est, sans doute, son fiancé, Tercy, dont Charles Nodier avait voulu préparer l'avenir en 'associant à l'entreprise de librairie savante êvée par le baronnet.

Or, ce fut lui, Tercy, qui procura, pour un emps au moins, une situation à son beau-frère. 'romu, en Illyrie, secrétaire général de l'Inten- ance, il obtint pour lui la place de bibliothé- aire à Laybach.

Un beau matin, à l'improviste, arrivait à uintigny un parchemin daté de Gorice, 20 sep- embre 1812, qui portait la signature du géné- l Bertrand, gouverneur des provinces illy- ennes. Ce parchemin fut le bienvenu. Car, si eureux qu'il pût se dire, — heureux « à deux ou ois louis près qui lui faisaient faute de temps temps », — Nodier se débattait péniblement milieu d'embarras croissants. L'essentiel du nheur, il le possédait, sans doute, par celle nt il écrivait : « cette magicienne, qui a éri toutes les plaies de mon cœur... » Il était

« riche d'une femme sans défauts... le plus précieux et peut-être l'unique bien de la vie. » Mais des nécessités pressantes l'assaillaient. En rentrant au pays, il avait retrouvé, non apaisés, ses « vampires ». Aussi quelque découragement se trahissait-il dans sa correspondance intime, fût-ce parfois sous le couvert du badinage : « Si j'étais à recommencer, j'étudierais de mon mieux l'arithmétique et la tenue des livres. Toutes les professions honnêtes sont bonnes, hors celles où l'on meurt de faim. » Plaisantait-il quand il se plaignait de n'être pas devenu « piéton » de son canton, — emploi qui lui aurait valu 90 francs de fixe, avec autant de casuel, — et de s'être vu préféré un ex-laquais ? Il oubliait ce déboire en rêvant d'une « certaine mine d'*Eldorado* que M. de Bry pouvait lui faire exploiter ». Cet Eldorado, c'était la direction, à deux ou trois mille francs par an, d'une petite feuille « littéraire » ou « savante ». Feuille non encore née, mais que le préfet du Doubs n'avait qu'à créer au chef-lieu, « pour donner un peu de lustre à son département ». Vivait-il encore de ce mirage, quand le pli officiel de Gorice lui apporta une réalité ?

Il partit, emmenant sa femme et sa fille, avec douze cents francs dans sa bourse, de quoi suffire, pensait-il, à son voyage, « à six francs près ». Il devait lui rester en poche un peu plus, mais pas assez pour lui permettre d'attendre, bien

à l'aise, ses premiers appointements. Il a fait de son voyage un récit pétillant de verve, où éclate un optimisme joyeux [1] : « J'ai vu Genève la belle... J'ai vu la triste Savoie... J'ai vu le mont Cenis... J'ai vu... J'ai vu... J'ai vu les rives de la Brenta, toutes chargées de palais qui menacent le ciel et de pauvres qui obsèdent les portières... J'ai vu Venise, c'est-à-dire des canaux immenses, de petite rues, des églises chrétiennes qu'on croirait bâties par les Turcs, des salles de spectacle d'une somptuosité éblouissante, cachées dans des carrefours obscurs ; de grands seigneurs qui mangent gravement la courge rôtie au coin d'une borne, une populace fièrement drapée dans ses haillons. On m'a traité d'altesse, et on m'a demandé six francs pour deux pigeons à la crapaudine... J'ai vu Bonegliano, Passariano, Campo-Formio... J'ai voulu parcourir ces champs augustes,... et ma curiosité m'a coûté une foulure au pied... J'ai vu enfin l'Illyrie, et à travers des neiges de deux pieds j'ai gagné les rigoureux sommets de la Carniole. A peine avais-je cessé de rencontrer l'heureux habitant de l'Adriatique, légèrement vêtu d'un frac de toile lilas, et la tête couverte de son grand chapeau où flottent des rubans de toute

1. Dans une lettre à Charles Weiss que nous regrettons de ne pouvoir transcrire d'un bout à l'autre. (*Correspondance inédite*, lettre LXVI.) C'est à sa correspondance avec cet ami que nous avons le plus souvent recouru pour les détails qui précèdent.

couleur, que j'ai aperçu l'Istrien frileux qui grelotte sous sa mante de poil de chèvre et son bonnet de laine à trois pièces. Ma course s'est bornée au rivage de la Lubiane, dans une ville moins grande que Dijon, mais agréable et riante. On m'avait préparé un des logements les plus propres du pays, c'est-à-dire deux chambres, deux grabats dont la mince couverture n'est séparée de la paille qui les compose que par une serviette pliée en deux... Eh bien, dis je, nous voilà à Sparte. Je te salue, heureux Laybach, dernier et touchant asile des mœurs antiques. Ici je serai heureux moyennant une bouteille d'encre, un plat de brouet et une cruche. » Quelques jours après, quand il dîna chez le comte de Chabrol, intendant général, en qui il trouva haute bienveillance et grandes manières, il « s'aperçut qu'il était encore à Paris ».

Son installation comme bibliothécaire de la ville eut lieu le 6 janvier 1813 [1]. Mais son office n'allait pas se réduire à tenir en ordre « la librairie » municipale de Laybach, moins impor-

1. Comme le prouve cet extrait de la « Registratur » du « Rathhaus », « Politica », Dossier LXXIII[e] : « Laybach, 6 janvier 1813. Monsieur le Maire, j'ai l'honneur de vous prévenir que le sieur Nodier, nommé par le S. E. le gouverneur général, bibliothécaire de Laybach, se présentera demain chez vous. Veuillez Monsieur le Maire, etc.. L'auditeur au Conseil d'État, intendant de la Carniole, W... » Suit le procès-verbal de l'installation, avec la signature de Charles Nodier. — Nous devons à l'obligeante amitié de M. Louis Madelin la communication de cette note, prise par lui à Laybach.

tante, et moins belle que celle de Besançon. Même son adresse, telle qu'il la donnait à ses amis de France, omettait cette fonction, pour ne désigner que le « directeur des journaux officiels d'Illyrie ». Directeur et seulement comptable à lui-même, avec un produit assuré, semblait-il, de vingt mille francs et treize mille francs de frais. Il put croire que c'était bien, cette fois, « le Pérou ». Nous avons lieu de penser que, tous chiffres établis, la situation lui apparut moindre. Comme bibliothécaire, il allait toucher dix-huit cents francs, mais, se prenant de pitié pour le pauvre diable d'Allemand, son prédécesseur, brusquement destitué, il lui céda la moitié de cette maigre paye [1]. C'était encore, d'ailleurs, un régime de précarité qui commençait pour lui. Nodier fut longtemps de ceux à qui un sort taquin ôte la chaise où ils croient s'asseoir.

Comme il arrivait à Laybach, l'abandon des provinces illyriennes était déjà, pour d'impérieuses raisons, secrètement décidé par Napoléon. Il s'agissait de prévenir des secousses violentes. Fouché, quelque temps disgracié, reçut mission de préparer, avec sa souple adresse, la prochaine retraite de la France. Parmi les mauvais hasards qui poursuivaient Nodier, c'en était un bon que ce choix imprévu. Fouché l'avait

1. Voir *Charles Nodier*, par Francis Wey (*Revue de Paris*, 4 février 1844).

protégé, sans le connaître que sur la recommandation de quelques vieux *carabins* de l'Oratoire[1]. Il le vit pour la première fois à Laybach. Un de ses collaborateurs et amis, Babey, — encore un ex-oratorien, — qui l'avait accompagné en Illyrie, appela, vraisemblablement, son attention sur l'obscur journaliste et bibliothécaire. Nodier fut mandé au palais, et y reçut un accueil de cordialité non banale.

Il a décrit la personne physique du duc d'Otrante; il l'a peint aussi au moral, se félicitant de n'avoir point à juger son passé de révolutionnaire. Sur sa politique de gouverneur, son « art des ménagements », le doigté précis de son jeu au « mécanisme des transitions », il s'est senti plus à l'aise. Il eut avec lui des entretiens fréquents, et reçut plus d'une fois la confidence de sa pensée, — en devinettes, il est vrai, ou en rébus. Il rapporte de ce grand opportuniste un propos qu'il qualifie de « mémorable » et qui est, tout au moins, caractéristique du personnage : « La cour impériale, venait de déposer sur son bureau le dossier d'un arrêt en suspens, qui attendait son aveu. C'était celui de ce fameux Jean Sbogar, dont les journaux de Paris ont si bien prouvé que j'avais volé le type à lord Byron, par anticipation, sans doute. — Quel est cet homme? me dit le gouverneur. — Un ban-

1. Il appelait ainsi, « dans l'argot janséniste de la congrégation », les amis qu'il y avait faits. (Ch. Nodier, *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, t. II, « Fouché »).

dit systématique, répondis-je, un homme à opinions exaltées, qui s'est acquis au fond de la Dalmatie une réputation d'énergie et d'éloquence, accréditée par des manières distinguées et une figure imposante. — A-t-il tué ? — Peut-être, mais à son corps défendant. Au reste, je n'en répondrais pas. Tout ce que je sais de lui, c'est que c'est un brigand fort intelligent et fort résolu, dont le nom revient souvent dans les conversations du peuple. — Assez, reprit le duc d'Otrante en jetant le dossier dans la corbeille des rebuts, il y a des circonstances où ce bandit peut rendre de plus grands services que la cour impériale [1].... » Cela, observe le narrateur, « c'était la moindre des énigmes du logogriphe, et il ne fallait pas être bien fin pour y lire distinctement le secret d'une dissolution prochaine dans le grand réseau de l'Empire [2]. »

Des « énigmes », Fouché en donna d'autres à deviner au directeur du *Télégraphe illyrien*. Après l'avoir « essayé » sur des choses insignifiantes, il avait découvert en lui, pour de plus importantes affaires, un bon entendeur, et il en usait. Il le mandait souvent la nuit, le recevait sans mot dire, puis se promenait dans son cabinet, devant lui, les mains derrière le dos, je-

1. On a reproché à Nodier trop de fantaisie dans ses « Souvenirs ». L'historien, si documenté et si sûr, de Fouché, M. Louis Madelin nous disait de ce mot sur Sbogar : « C'est du pur Fouché... »

2. *Souvenirs sur la Révolution et l'Empire*, t. II, « Fouché ».

tant de brèves paroles, des interjections d'impatience ou de colère, comme un homme qui se croit tout seul ». Après quoi, il s'apercevait seulement de sa présence pour le congédier. Trop avisé pour ne pas pénétrer l'intention de ce jeu, Nodier faisait de ces soliloques étranges la substance de son article du lendemain, sans s'émouvoir d'un éventuel désaveu, quel qu'en pût être l'accent d'irritation feinte [1].

Le dernier « logogriphe » que Fouché proposa au sens divinateur du bibliothécaire devenu son aide politique, ce fut au moment suprême de la retraite. Tandis que, demeuré « à l'arrière-garde », à Trieste, Nodier publiait encore son journal tétraglotte, [2] les autorités françaises, à la veille de quitter Gorice, avaient sur lui quinze lieues d'avance. Ainsi en l'air, comme on dit à la guerre, entre les Autrichiens entrés à Matéria

1. Nodier raconte avec détail une conversation du duc d'Otrante à propos de redevances féodales exigées des paysans par les seigneurs avec l'officieuse tolérance du gouvernement impérial, qui, de son côté pourtant, imposait à la province une lourde fiscalité. Après avoir provoqué par de brusques interrogations l'exposé d'une question que, du reste, il connaissait, Fouché avait laissé paraître l'intention de condamner les refus à main armée et les émeutes, mais en même temps de rassurer les villageois sur les exigences abusives et de faire espérer de la clémence à ceux d'entre eux qui s'étaient révoltés. Pour avoir écrit en ce sens dans le *Télégraphe illyrien*, Nodier s'entendit le lendemain ouvertement blâmer par le gouverneur. Mais il savait à quoi s'en tenir. — Nous avons sous les yeux le texte de son article, qui nous a été obligeamment communiqué par M. Madelin. Il porte la date du 12 août 1813.

2. Le *Télégrahe illyrien* s'imprimait en français, en italien, en allemand et en slave vindique.

et les Anglais qui avaient jeté l'ancre à portée de canon de la côte, il courait des risques. Or, un matin, à cinq heures, il fut éveillé par une estafette qui lui laissa une dépêche grosse de surprises. Outre la mise en interdit du *Télégraphe*, il y lut sa double destitution, et ces rigueurs se motivaient par une imputation triple : connivence avec l'étranger, conspiration contre le gouvernement de l'empereur, correspondance avec les agents intérieurs et extérieurs de l'ancienne maison de France. Nodier, cette fois, ne comprit pas. Il s'indigna, demanda sur-le-champ des chevaux, pour aller à Gorice protester contre un pareil acte d'accusation, et tandis qu'il lui fallait, pour partir, traverser des rues déjà pleines de troupes ennemies, il ne lui vint pas à l'esprit qu'il avait en poche le meilleur des sauf-conduits. Ce fut le premier mot de Fouché en le revoyant : « Vous aviez, ce me semble, une belle patente de contre-révolutionnaire... »

De Gorice, il fallait rentrer en France. Nodier et sa famille ne firent pas ce trajet sans encombre. A la descente du Simplon, la diligence qui les ramenait versa, et M^me^ Nodier, grièvement contusionnée, dut attendre cinq semaines dans une auberge de village avant de se remettre en route. Accident symbolique. La destinée allait encore secouer de quelque tangage et meurtrir de quelques chocs le couple vaillant.

Je ne sais combien de temps avant son expé-

dition d'Illyrie, Nodier s'était cru affranchi de toute « surveillance ». Il s'était trompé. En novembre 1812, deux mois après sa nomination à Laybach, la Sûreté singulièrement mal avisée, s'enquérait de sa résidence, et interrogeait sir Herbert Croft [1]. Le chevalier, qui savait la promotion et le prochain départ de son ancien secrétaire, apprit à la police qu'elle avait l'inconvenance de traiter en suspect un fonctionnaire de Sa Majesté.

D'Italie, Nodier se réfugia dans son asile de Quintigny. Il y resta peu. Le problème qu'il avait pensé résoudre, l'automne d'avant, lorsque lui était arrivé le parchemin d'Illyrie, le problème de vivre se posait de nouveau pour lui et les siens. Il avait, dans sa prime jeunesse, vainement cherché fortune à Paris. Ce fut tout de même vers Paris qu'il s'achemina.

Il partit en éclaireur, léger de bagage et d'argent, peu après rejoint par sa femme et sa fille. Ils louèrent, à l'angle de la rue Saint-Lazare et de la rue des Trois-Frères, un petit appartement où l'écrivain fit son cabinet de travail, aux dépens du salon, dans une embrasure de fenêtre, tandis que l'autre servait de boudoir à Mme Nodier [2]. Ils avaient pour voisin tout proche

1. Archives nationales F7 6457, Note pour la 1re Division. 23 novembre 1812.

2. *Charles Nodier* par Mme Mennessier-Nodier, p. 171.

Jouy le chansonnier. Un autre rimeur de couplets, Desaugiers, devint l'un des habitués de leur maison. Il y rencontrait le grave Ballanche, Millevoye, le duc de Caylus, Foy, qui était alors le colonel Foy, Aimé Martin, George Duval, les anciens chefs vendéens Renou et Sapinaud... N'omettons pas Étienne qui bientôt[1] introduisit Nodier aux *Débats*. Cette entrée au journal des Bertin dut combler de joie le transplanté de Quintigny, qui n'était pas encore acclimaté à Paris, et peut-être désespérait d'y pouvoir subsister. Son contentement se lit dans ces lignes: « Je suis... au *Journal des Débats*... traité comme premier rédacteur. On reçoit de moi sept articles chaque mois et un huitième chaque trimestre. Ces articles sont payés cent francs. Il y a indépendamment de cela quelques gratifications, et au total il est impossible de gagner de l'argent à moins de frais[2]. » Cette collaboration lucrative lui laissait le temps de réviser d'anciens travaux qu'il se proposait de mettre au point et de publier: son *Commentaire de La Fontaine*, une *Théorie de l'alphabet* et une *Histoire de la littérature slave*, rapportée, apparemment, de Laybach. Il s'ennuyait, malgré tout, et trouvait son existence « insupportable »[3]. Visiblement sa Franche-Comté lui tenait au cœur. Lui qui, naguère, voyait dans la capitale « le seul lieu où un homme de lettres...

1. Vers la fin de l'année 1813.
2. *Correspondance inédite*, lettre LXVIII, p. 145.
3. *Ibid.*, lettre LXIX, p. 147.

voué à de grandes et importantes recherches, pût désirer de se fixer »[1], il regrettait « son village » et ses « sabots » et il en venait à écrire[2] : « Il y a une sorte de littérature fine et forte qui n'appartient plus qu'à la province, où vivent la véritable instruction et les véritables talents[3]. » Les événements, qui ne le laissaient guère s'engourdir ni sommeiller, lui apportèrent une diversion assez vive.

Le retour de l'île d'Elbe réveilla le Nodier de la *Napoléone*. Un article d'anti-impérialisme véhément, paru dans les *Débats*[4], presque en même temps que la déclaration mémorable de Benjamin Constant, affirma sa fidélité à la monarchie restaurée, et il ne devait pas, comme l'ami de Mme Récamier, chanter, le lendemain, la palinodie. Ce lui fut l'occasion de revoir Fouché, qui lui demanda ce qu'il voulait. Hardiment spirituel, il répondit: « Cinq cents francs pour aller à Gand... » Puis, sans s'inquiéter du péril, il commença contre le débarqué du golfe Juan une guerre d'épigrammes. Il est de lui le bulletin qui circula au Champ de Mai : « Puisqu'on veut absolument pour la France

1. Voir sa lettre inédite citée plus haut du 18 août 1809, à Fouché.

2. *Correspondance inédite*, lettre LXVIII, p. 145.

3. *Ibid.*, lettre LXVII, p. 152.

4. Nous n'en savons pas au juste la date. Il se peut que ce soit celui du 14 mars. Il y est question de « l'intrépide Macdonald » qui s'est « précipité des montagnes de la Franche-Comté » à la rencontre de « l'usurpateur ».

un souverain qui monte à cheval, je vote pour Franconi. »

Ses imprudences alarmaient fort sa femme. Le duc de Caylus, qu'une érudite et délicate bibliophilie avait fait l'un des intimes de Nodier, s'inquiétait aussi. Pour l'éloigner de la capitale, où ses audaces risquaient de lui attirer quelque méchante affaire, il ne trouva rien de mieux que de lui offrir un séjour au château de Buis, inhabité depuis la mort de la duchesse. Là le fougueux antibonapartiste, invité à la promenade par des bois tout proches, redevint chercheur d'insectes et laissa passer les Cent-Jours [1]

Son attachement à la Restauration pouvait se dire désintéressé. Le gouvernement du roi l'avait, en effet, privé d'une « pension littéraire » que le dernier ministère de Napoléon lui avait accordée et à laquelle manquait seulement le *visa* impérial [2]. Paris était encore chaud et

1. Mme Mennessier-Nodier a raconté avec d'amusants détails ce séjour à Buis. (*Charles Nodier*, p. 183-204.)

2. Nodier, dans une lettre à Weiss, s'en plaint comme d'une iniquité. Il se dit « frustré » et « *lui seul* frustré », des allocations dépourvues, comme la sienne, du *visa* de Napoléon ayant, sans doute, été maintenues. (*Correspondance inédite*, lettre LXVIII, p. 145.) — Il avait pourtant reçu, le 25 septembre 1814, la « décoration du Lis », pour « son attachement inviolable à l'auguste maison de Bourbon », et, sur le diplôme, étaient formellement reconnus « les bons et loyaux services » par lui rendus « à la cause du Trône et de l'Autel », comme « l'un des principaux insurrecteurs du Jura ». Ce diplôme, délivré au nom du roi, par le lieutenant général des armées du

vibrant d'émotion politique, à son retour de Buis. D'ardents royalistes fréquentèrent son salon ; mais ses travaux littéraires eurent le meilleur de son temps. Son *Commentaire de La Fontaine*, accepté par l'éditeur Tymery, allait enfin voir le jour, et il tirait de ses notes d'Illyrie *Jean Sbogar*. Ce n'est pas qu'un dégoût du métier d'écrire ne le prît, par instants. Du moins, quelques boutades, échappées à sa plume épis-

roi, général en chef de l'armée du Centre dans le pays de la Vendée, porte la signature de chouans connus ; celles, entre autres, de Sapinaud et de Renou. — Ajoutons que Louis XVIII acquitta envers Nodier sa dette en lui conférant des lettres de noblesse et en le pensionnant sur sa cassette. Nodier avait colligé en une sorte de cahier ses parchemins. En quelques lignes, écrites six mois avant sa mort, il avertissait sa famille que son titre d'anoblissement et d'autres brevets y manquaient : « *Fama, fames, fumus*... J'ai réuni dans ce *fasciculus*, pour servir d'éclaircissement à ma vie, si mes enfants en ont besoin quelque jour, tous les papiers qui constatent ma position sociale et littéraire, depuis que j'en ai une. Je n'en ai pas même excepté le ridicule brevet de l'ordre du Lys, parce que le mien n'est pas tout à fait sans valeur : il est écrit en entier de la main du brave général Dupérat, et signé de tout ce qui restait des illustres chefs de la Vendée, mes bons et loyaux amis. Je n'ai pu retrouver jusqu'à ce jour (20 juillet 1843) : 1° La lettre par laquelle M. de la Châtre, gentilhomme du roi, m'annonçait que Sa Majesté m'avait accordé des lettres de noblesse, sur la demande de soixante et onze gentilhommes de Franche-Comté ; mais cette nouvelle fut envoyée de la chambre du roi à tous les journaux de Paris, et on l'y trouverait au besoin dans le courant des derniers mois de 1815 ou des premiers mois de l'année suivante. Elle doit avoir été notifiée aussi à la Chancellerie, où je n'ai pas même pensé à relever ce titre, quoique profondément touché de la démarche à laquelle je le devais ; 2° Mon brevet d'académicien de Valenciennes ; 3° Mon

tolière, le donneraient à croire : « Mon nom imprimé me fait l'effet qu'il devrait faire à tout le monde : il m'ennuie. J'ai besoin de travailler ; mais je n'en ai pas le goût [1]. »

Peut-être, alors qu'il écrivait ces lignes, des préoccupations paternelles assombrissaient-elles sa pensée. Vers ce temps, il perdit un fils, âgé de deux ans à peine. Le chagrin ébranla sa santé, il lui fallut aller se remettre à Saint-Germain, où il composa *Thérèse Aubert*. Il sortait de maladie, quand sa bonté, un peu naïve, lui attira une épreuve d'autre sorte.

Un comte de ***, qu'il avait connu en Illyrie et qui, au surplus, était franc-comtois, avait, à la faveur de leurs souvenirs communs, pénétré dans son amitié. Très obéré, mais, disait-il, pour un temps très court, et assuré, à brève échéance,

brevet d'académicien de Mons ; 4° Mon brevet d'académicien de Tournay.

Il doit m'en manquer d'autres encore, quoique je n'aye jamais sollicité nulle part ce genre d'illustration. Si ces pièces se retrouvent, il sera facile de les intercaler à leur date. J'ai joint à ce fatras quelques-uns des innombrables journaux où j'ai été nommé avantageusement, non pour quelques éloges très exagérés qui y sont donnés *à mon mérite*, et sur lesquels mes enfants ne doivent pas se faire illusion, mais pour les témoignages qui y sont rendus à mon caractère, dont il leur sera plus permis de s'enorgueillir. J'y ajoute enfin quelques lettres anonymes qui m'ont beaucoup plus flatté que toutes les louanges banales de la presse, et que je compte au nombre des encouragements les plus doux que j'aie reçus de ma vie. »

1. Lettre à Rabou, citée par Mme Mennessier-Nodier. (*Charles Nodier*, p. 206.)

de ressources bien supérieures à ses besoins, il obtint de son trop confiant compatriote une signature grosse de conséquences. Là fut, pour le ménage, déjà fort à la gêne, une cause de terribles embarras. Nodier avait souhaité, quelque temps auparavant, d'être « assez riche pour avoir toute la vie des sabots qui ne dussent rien à personne [1] ». Il put, en la circonstance, redire son horreur pour les gens de banque. Obligé de recourir à eux pour sortir de peine, il essuya des refus. Par bonheur, le puissant Laffitte le tira de son mauvais pas, en assumant sa dette et en lui accordant les plus larges commodités pour le remboursement[2]. Cette malencontreuse affaire n'en pesa pas moins d'un poids très lourd, et de longues années, sur son budget. Elle compta parmi ces « désastres » qui attristaient encore sa correspondance des années après [3].

Son goût des hasards vint compliquer derechef sa situation. Il était de ces inconstants dont parle M. Maurice Barrès, qui, à peine dressée leur tente sur un rivage, dessinent sur le sable « les épu-

1. *Correspondance inédite*, lettre LXVIII, p. 145.

2. Nodier acquitta sa dette jusqu'au dernier centime. M^me^ Mennessier-Nodier a cru devoir y insister et en fournir la preuve les relations de son père avec le grand financier ayant été méchamment incriminées. (V. *Charles Nodier*, p. 218-224)

3. *Correspondance inédite*, lettre LXXVI, datée du 23 juillet 1822, p. 158. — Notons que sa quittance, signée des liquidateurs de la maison Laffitte, est du 21 août 1835.

res d'un vaisseau de fuite ». Ce fut *Jean Sbogar* qui l'entraîna dans une aventure. L'éditeur de ce roman, le libraire Henri Nicolle, avait un frère, aumônier du roi, qui dirigeait à Odessa le lycée Richelieu. Par l'intermédiaire du libraire, des relations s'établirent entre l'abbé et l'écrivain, et une chaire d'économie politique se trouvant libre à l'établissement fondé, en Bessarabie, sous le vocable du ministre français, Nodier se la vit offrir. L'objet du cours ne lui était pas aussi étranger qu'on aurait pu le croire. Une liste des questions touchées par lui, à cette époque, dans le *Journal des Débats*, étonnerait par sa variété. Il y écrivait sur la colonisation ou l'avenir des bateaux à vapeur, avec même aisance que sur Joseph de Maistre et son « principe générateur des constitutions politiques » ou sur Montlosier, à moins que ce ne fût sur Marmontel. Avec son esprit souple et assimilateur, il pouvait espérer se mettre vite en mesure d'enseigner la théorie de la richesse ou de la production, comme, dix années auparavant, les belles-lettres.

Les conditions s'annonçaient modestes : trois mille roubles par an. Mais le futur professeur devait diriger une imprimerie, avec un traitement de trois mille francs, et rédiger en chef un *Journal littéraire, politique et commercial,* dont les bénéfices nets lui reviendraient pour moitié. Ce journal, à vrai dire, n'existait pas encore, et l'imprimerie elle-même était à naître. Cette vague perspective opéra néanmoins sur Nodier

comme un mirage. Il quitta les *Débats*, vendit ses meubles[1], donna ses chères boîtes d'insectes à Aimé Martin et alla dans le Jura, attendre la lettre qui devait décider sa mise en route. Il ne partit pas. Est-il exact qu'un veto du czar détruisit ses espérances? Nodier l'indique dans la préface d'une édition de *Jean Sbogar* : « Je ne dirai pas quelles circonstances me décidèrent à publier en 1818, le roman de *Jean Sbogar*, ébauché en 1812, aux lieux qui l'ont inspiré. Il me suffira de noter en passant que j'entrais alors dans une carrière très sérieuse où je n'ai fait qu'un pas, et que cette considération me défendait d'attacher mon nom au frontispice. La politique de Jean Sbogar eût été, en effet, une mauvaise recommandation pour l'homme qui allait professer les sciences politiques dans la Petite-Tartarie et personne ne s'étonnera que l'auteur, reconnu, malgré ses précautions, y ait été mis à l'index comme son livre. »

Le gouvernement de Louis XVIII venait pourtant de lui octroyer une faveur qui aurait pu

1. Confia-t-il ses livres à Guilbert de Pixérécourt, encore un ami qu'il devait à la bibliophilie, — à moins que ce ne fût au mélodrame, où déjà peut-être il songeait à tenter sa voie? Dans une lettre du 15 décembre 1817, Pixérécourt lui rappelait une proposition obligeante : « Je vous offrais de mettre votre petite bibliothèque en pension chez moi jusqu'à nouvel ordre. J'en aurais eu bien soin, un état double et votre nom sur chaque volume vous mettaient à l'abri de toute erreur, quels que fussent les événements. Cela me semblait préférable aux hasards d'un voyage ou aux mains profanes. Vous me répondrez là-dessus. »

lui servir, en Russie, de laisser-passer. Il avait en portefeuille une lettre du ministre de l'intérieur, bon certificat, en même temps que lettre de crédit [1].

D'une consultation demandée par Nodier, le 24 septembre 1818, à deux avocats [2], il semble ressortir que l'échec du projet eut une autre cause que la volonté contraire d'Alexandre Ier. A la dernière heure, l'abbé Nicolle avait avoué ne point savoir quand il pourrait installer l'imprimerie et le journal dont son futur collaborateur escomptait, en vertu même du contrat, les bénéfices [3]. Peut-être, à la vérité, le directeur du lycée Richelieu se trouvait-il dans cette incertitude par suite d'une opposition venue de haut. Bref, Lons-le-Saunier fut le terme de ce

1. Bon certificat, puisque Lainé assurait Charles Nodier de « l'intérêt » du roi pour ses « projets ». Le ministre ajoutait : « Sa Majesté, pour vous donner une marque du prix qu'elle attache à votre entreprise et pour seconder vos efforts, me charge de tenir à votre disposition, une somme de quatre mille francs, qui vous sera payée, moitié à Paris, pour votre départ, et moitié à votre arrivée à Odessa ». Toute liberté, d'ailleurs, était laissée au voyageur pour ses travaux. Il avait annoncé le dessein de « faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, sur la géographie et l'histoire naturelle... » Il lui était dit qu'il restait « maître de la direction à donner à ses études et de l'emploi à faire de ses fonds. » (Lettre de Lainé, ministre secrétaire d'État et de l'Intérieur, à Charles Nodier, 12 novembre 1817.)

2. Il leur avait posé la question de savoir s'il était en droit de réclamer des dommages-intérêts à l'abbé Nicolle.

3. C'est ce que donne également à supposer une lettre du libraire Henri Nicolle à Charles Nodier (13 août 1818).

que Nodier appela sa « campagne de Russie ».

Il lui fallut revenir à Paris et, péniblement, y refaire « le nid qu'on avait abandonné au vent des chimères [1] ». Tandis que sa femme cherchait où loger et que, provisoirement, il campait rue du Bouloi, l'idée lui vint de son *Smarra*. Les récits de cauchemars d'un vieux soldat, concierge de l'hôtel, qui ne dormait que dans un fauteuil, lui suggérèrent cette « histoire des féeries du sommeil [2] ».

Il s'établit rue de Choiseul n° 1, dans un appartement très humble, mais qui ne tarda pas à voir une élite littéraire, artistique et mondaine se serrer dans son étroit salon. Là le charmeur qui devait, toute sa vie, retenir leur amitié et presque leur culte, reçut les premières visites du baron Taylor et d'Alphonse de Cailleux, l'un aide de camp du général d'Orsay, l'autre aide de camp du général de Lauriston. Quelquefois, avec l'officier d'ordonnance de son père, paraissait un haut et frêle jeune homme, curieux de belles reliures, qui devait bientôt s'éprendre de toutes les sortes d'élégance et incarner un exemplaire fameux de dandysme, le comte Alfred d'Orsay. Rue de Choiseul venaient aussi

1. *Charles Nodier* par Mme Menessier-Nodier, p. 237.

2. C'est la définition qu'en a donnée Jules Janin. *Smarra* est le nom dalmate du cauchemar. C'est Nodier qui nous l'apprend dans son étude *De quelques phénomènes du sommeil*, où il développe, incidemment, une sorte d'apologie du cauchemar.

le comte de Pastoret, qui fut le parrain du petit Amédée, mort à peine âgé de quelques mois; le peintre Jean-Baptiste Isabey et son fils Eugène, qui fut de cette fugue en Normandie par où Nodier, Taylor et Cailleux inaugurèrent la série de leurs *Voyages pittoresques dans l'ancienne France* [1]. Vaste entreprise, qui devait coûter des millions, et qui fut commencée avec cinq cents francs. Au retour de cette première excursion, ou très peu avant, pensons-nous, fut joué, non sans succès, à la Porte-Saint-Martin, *le Vampire*, mélodrame où Nodier s'essaya, avec deux collaborateurs [2]. On repartit bientôt; cette fois, pour traverser la Manche. Le jeune Isabey fut encore de l'expédition. Nodier en rapporta sa *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*.

La mort de son fils Amédée lui avait rendu odieuse la rue de Choiseul. Il la quitta pour la rue de Provence, où l'attira, sans doute, le voisinage d'Auguste Jal, bibliothécaire et historiographe de la marine. De ce nouveau délogement, datent pour lui d'illustres amitiés, celles de Lamartine [3], Victor Hugo... C'est alors aussi qu'il composa *Trilby*.

1. Nodier en écrivit la préface.

2. Carmouche et de Jouffroy (V. le Catalogue général... de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, Paris, 1863, in-8°, p. 58).

3. On lit, dans les *Recueillements poétiques* une pièce, datée du 30 décembre 1823 : « A M. Charles Nodier, de la part de l'auteur, son admirateur et son ami. »

Taylor avait été appelé, en 1822, à l'armée d'Espagne. Il en revint à la fin de 1823, tout juste pour apprendre la mort de l'abbé Crozier, bibliothécaire du comte d'Artois à l'Arsenal. Il s'entendit avec Alphonse de Cailleux pour solliciter, au profit de Nodier, et à son insu, l'emploi devenu vacant. Le comte d'Artois, « Monsieur », disposait de la Bibliothèque de l'Arsenal, en grande partie composée de celle qu'il avait acquise — sans d'ailleurs, en achever le paiement [1] — de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy, et que la Révolution avait confisquée. Il écarta plusieurs demandes pour préférer le conteur de *Trilby*, en se rappelant surtout peut-être qu'il était le poète de *la Napoléone*.

Son amour des livres, déclaré dès sa première jeunesse, eût été à Nodier un titre, à défaut d'autres. Nous l'avons vu, à peine sorti de collège, classer, pour son plaisir, les volumes de l'abbé Pellier, en attendant qu'il devînt bibliothécaire de sa ville natale. Bibliophile, bibliographe, bibliomane, il n'eût pas refusé le dernier de ces noms. Il a su analyser, comme la sienne propre, la psychologie du bibliophile [2].

1. C'est du moins ce qui semble probable. (Voir la *Bibliothèque de l'Arsenal* par Henry Martin (Paris, 1900), chap. IX, p. 342 et 343.)

2. Au tome II des *Français*, publication illustrée, qu'édita Adolphe Delahaye. — Ajoutons qu'il défendit, en un spirituel « plaidoyer », la noblesse de la profession de bibliothécaire. Un barreau de province avait rayé du *tableau*, comme touchant

Du bibliomane il a dessiné une caricature où la sympathie perce. En racontant comment mourut le « bon Théodore », « entre un Deseuil et un Padeloup, les deux mains amoureusement pressés sur un Thouvenin », ne pensait-il pas à lui-même ? Lui aussi gonflait de bouquins les basques de son habit, et volontiers il eût commandé à son tailleur « des poches in-quarto ». Donc le choix de Monsieur ne s'égarait point. La nomination fut signée le 3 avril 1824. Le 14, Nodier fêta son installation.

On a maintes fois décrit son appartement, aujourd'hui envahi par la Bibliothèque, et dont, sans un obligeant secours [1], nous eussions avec peine restitué la topographie. Il avait vue, d'un côté, sur la déserte rue de Sully ; de l'autre, sur l'île de Louviers, où, derrière un rideau de peupliers, s'étendait un maussade chantier de bois. Dans les beaux jours, il est vrai, ce voisinage procurait un agrément. Les berges de l'île

des *gages*, un avocat qui avait accepté les fonctions de bibliothécaire. Nodier railla vivement cette conception de la « dignité » de l'Ordre : « Pauvres gens, qui ne savent même pas... qu'Aristote fut *gagiste* et bibliothécaire de Philippe ; qu'Alcuin, le fondateur de leurs écoles, fut *gagiste* et bibliothécaire de Charlemagne.... » Il se demanda « s'il y a, toute proportion gardée, autant d'avocats dignes d'être bibliothécaires que de bibliothécaires capables d'être avocats ». Il avait, sur le point de droit, invoqué « l'autorité de Dupin, qui lui donna tout à fait raison ». (*Bulletin du Bibliophile*, février 1836, « De la dignité des avocats et de l'indignité des bibliothécaires ».)

1. Celui de M. Henry Martin, le savant administrateur de l'Arsenal.

se paraient d'une végétation qui égayait ce coin du vieux Paris industriel. D'un balcon, disparu aujourd'hui, Nodier prit plaisir souvent, les soirs d'été, à entendre coasser les grenouilles comme en pleine campagne et, tout en regardant le soleil se coucher derrière Notre-Dame, à oublier la capitale. Sur ce balcon, ouvrait un salon qui séparait deux chambres à coucher. L'une devint celle de Mme Nodier. L'écrivain entassa dans l'autre des livres, et dressa, près de son lit, son bureau. Ces trois pièces, fort modestes, opposaient pourtant le luxe de leur parquet au carrelage de la salle à manger, où, d'ailleurs, cette rusticité se rachetait par une hauteur de plafond, des corniches et des panneaux qui avaient assez grand air. Marie Mennessier-Nodier raconte que le premier sentiment de sa mère, en franchissant « les larges portes à gonds dorés » de l'hôtel où vivait le souvenir de la maréchale de Luxembourg, fut un regret pour l'humble gîte qu'elle quittait. Le logement qui devenait le sien, dans un « pavillon presque royal », n'avait, on le voit, rien que de très simple, si peuplé qu'il pût être d'ombres princières. Mais Nodier y trouva ce qui lui avait toujours manqué : la sécurité du lendemain. Désormais les forts cahots allaient lui être épargnés ; il s'asseyait dans un canonicat. C'est vers ce temps que Paulin Guérin[1] le peignit, grave, l'œil tran

1. Élève de Vincent et de Gérard, il a laissé des tableaux d'histoire et des portraits.

quille, avivé d'une lueur douce, le front large et beau sous des cheveux noirs encore, abondants, quelque peu désordonnés. Les joues creuses, à peine couvertes de favoris courts, accusent le relief des pommettes ; le nez, osseux et fort, accentue de sa courbe une physionomie qu'affine une lèvre glabre et mince. Le visage s'achève en un ovale aigu. Maigre visage, qui cependant ne trahit point la fatigue aperçue, quelques années plus tard, et notée par les portraitistes [1].

Nodier entrait dans sesquarante-cinq ans. Un temps commençait pour lui de travail serein et fécond. Entendons-le d'abord au sens de pécuniairement productif. Son docteur Néophobus, en qui il s'est peint lui-même, pouvait, paraît-il, « estimer à près d'un demi-centime tout acte de sa volonté qui aboutirait à porter une plume chargée d'encre, de l'écritoire au papier.» C'est là une indication vague. Nodier est plus précis, lorsque, reprochant à un correspondant oublieux de l'obliger à une vaine dépense de prose, il lui écrit plaisamment: « Dans le tarif de la librairie, mes lignes sont à vingt sous [2] ». Prenons-le aussi, et surtout, au sens

1. Par Gustave Planche, entre autres. (Voir ses *Portraits littéraires*, 1836, t. I, pp. 142, 143.)

2. Lettre publiée par Ferd. G... t (Ferdinand Grimont) dans le *Bulletin de Bibliophile* (1850, p. 574 et 575). Elle porte la date du 13 décembre 1828. Elle est adressée à Mira fils, administrateur des Variétés. Exactement, elle porte. « ... mes lignes sont *encore* à vingt sous ». Ce qui indique que, depuis quelque temps déjà, la *copie* de Nodier valait ce prix-là. Cinq

d'abondance créatrice. L'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, *Hélène Gillet*, *Mademoiselle de Marsan*, *La Fée aux Miettes*, *Trésor des Fèves et Fleur de Pois*, *le Génie Bonhomme*, *la Combe de l'homme mort*, *l'Histoire du chien de Brisquet*, *la Neuvaine de la Chandeleur*... les plus célèbres de ses nouvelles et de ses contes, *Trilby* à part, furent écrits à l'Arsenal. Ce n'est pas tout. Parvenu à ce *dimidium vitæ* d'où l'on regarde le chemin parcouru, il recueillait le souvenir, de ce qu'il appelait lui-même « une jeunesse un peu violente » [1], et cela remplissait plusieurs volumes. Ne parlons pas de sa collaboration à des journaux ou périodiques [2].

Entre temps, et souvent, il faisait de la philologie. Son *Examen critique des dictionnaires de la langue française* est de 1828. Son édition, corrigée et très grossie, du *Dictionnaire universel* de P.-C.-V. Boiste est de 1834. De cette même époque, presque de la même année, datent ses travaux sur le *Dictionnaire de l'Académie française*. Parfois tenté par les chemins de traverse,

ou six ans après, cependant, il écrivait à Charles Weiss, qui lui faisait grief d'un silence prolongé : « Que veux-tu... je n'écrie plus qu'à cinquante centimes la ligne... » Son tarif avait-il donc baissé ?

1. Dans une lettre, déjà citée, à Emmanuel Jobez.

2. Il avait quitté en 1820, le *Journal des Débats* pour *la Quotidienne*. Nous le rencontrons plus tard, en 1831, au *Temps*, où l'attirera Loève-Veimars. — On sait qu'il dirigeait le *Bulletin des Bibliophiles*, fondé par lui, avec Techener, en 1834.

il délaissait la grande route du vocabulaire académique pour le macaronisme et l'argot. Ou bien, s'égayant franchement, il improvisait les légendes d'un *Musée de la caricature*, il commentait d'un texte humoristique, en compagnie de Balzac, P. Bernard, J. Janin, G. Sand, des *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, par Grandville. Ou encore il redevenait à travers la capitale, l'explorateur de l'ancienne France, et il offrait aux amateurs d'archéologie sa *Promenade dans les rues de Paris* [1]. Et le goût des voyages le reprenant, il montait en voiture avec Taylor. Il parcourait avec lui, à petites journées, le Languedoc et, sous prétexte qu' « il n'y a plus de Pyrénées », poussait une pointe en Catalogne. Fugue non exempte de risque, dans un temps où les factions fermentaient en Espagne et où le désarroi politique nuisait à la sûreté des routes. Il en rapporta *Inès de Las Sierras*. Une autre fois, ce fut avec Victor Hugo qu'il se mit en route pour le mont Blanc [2].

Auparavant, en compagnie du poète encore, d'Alaux dit le Romain, et d'Alphonse de Cailleux, il avait été à Reims, assister, en qualité d'historiographe, au sacre de Charles X [3].

1. C'est le sous-titre du livre. Son titre est : *Paris historique*. Nodier eut pour collaborateurs Auguste Régnier et Champin.

2. Ce voyage est raconté avec une gaîté spirituelle par Mme Mennessier-Nodier, dans la biographie de son père (pp. 266 et suiv.).

3. Il avait mission d'écrire le discours préliminaire à la rela-

Avec l'âge, le goût du repos le retint de plus en plus à la maison. Il ne quitta guère l'Arsenal, dans les douze dernières années de sa vie, que pour aller, au nom de l'Académie française, inaugurer la statue de Cuvier, à Montbéliard, puis, à Rouen, celle de Corneille, et ensuite pour visiter la Belgique, où il se vit reçu avec ovations, harangues de bourgmestres et fanfares, comme un souverain.

De douces habitudes le faisaient délicieusement casanier et routinier. Sa fille a décrit « sa paisible évolution quotidienne, invariable dans ses heures et dans son but ». De l'Arsenal, il prenait d'abord le quai du Louvre, où l'attiraient les vieux livres. On imagine sa marche inégale et distraite, coupée de haltes devant les boîtes des parapets. Parfois, sans doute, les vitrines des grainetiers et des marchands de fleurs sollicitaient le botaniste d'antan, et, à musarder devant des oignons de jacinthes germés dans des carafes, il se donnait l'illusion d'herboriser. Arrivé à la Colonnade, il entrait, à droite, chez Crozet, le bouquiniste, ou bien il poussait jusque chez Techener. Il y rencontrait des habitués : le marquis de Ganay, le comte de Montaran, le marquis de Château-Giron, le marquis de Chalabre, Bérard, Guilbert de Pixérécourt... Petite élite qui le reconnaissait pour chef. D'un

tion des fêtes. — Nous avons publié, dans le *Correspondant* du 10 février 1904, des lettres qu'il adressa de Reims à sa femme.

arrêt du bibliophile Jacob elle en appelait au sien.

Il variait son itinéraire pour rentrer chez lui. Un jour, comme il revenait tout en lisant, il perdit tout à coup sa page. Une foule vociférante le coudoyait. Il se trouvait, à l'improviste, mêlé au convoi du général Lamarque. Arrivé à la place de l'Arsenal, il put rouvrir son livre, et, une fois descendue la rue de l'Orme, il ne lui restait plus que vingt pas à faire pour arriver à sa porte, quand il s'entendit apostropher d'un ton menaçant. Il releva les yeux. Des fusils le menaçaient. Narquoisement flegmatique, il parlementa, sans négliger de marquer l'endroit de sa lecture interrompue. On le laissa passer. Cette journée ne fut pas la seule où l'écho des discordes civiles troubla les environs de l'Arsenal. En juillet 1830, la précieuse bibliothèque avait même couru de sérieux périls et n'avait été sauvée de tout dommage que par le sang-froid spirituel de Nodier, dont rien, au reste, n'arrêta le labeur tranquille.

Il ne devint jamais riche, et jamais ne l'ambitionna. Il ne s'y sentait nulle aptitude. Tout le premier, il avouait : « Je n'ai pas d'ordre. » Pour acheter le trousseau de sa fille, il dut vendre sa bibliothèque. Marie Nodier, qui semblait promise à un poète ou un romancier, épousa M. Jules Mennessier, fonctionnaire des Finances, un Lorrain, d'une race de militaires et d'artistes. — On compte un Mennessier dans

la pléiade des peintres de Metz et trois Mennessier parmi les officiers qui tombèrent, en 1859, à Solférino et à Magenta[1]. — Si nous pouvions transcrire ici la correspondance que nous possédons, on verrait combien prompte et complète fut la fusion des deux familles.

Le 26 décembre 1833, l'Académie avait invité Charles Nodier à s'asseoir dans le fauteuil de Laya. Son érudition, si pleine d'agrément, le désigna pour la commission du dictionnaire. Il y sut prouver, dit sa fille, que le verbe « sourire » est français.

Il n'avait guère dépassé la soixantaine, et son esprit gardait toute sa vivacité alerte[2], quand sa santé s'ébranla. Il pressentit sa fin. Quand Balzac vint lui demander, pour nous ne savons quel siège vacant, sa voix à l'Académie, il répondit : « Je fais bien mieux que de vous donner ma voix, mon ami, je vous laisse ma place. » Nous connaissons par quelques récits le détail de ses derniers moments. Tous les témoins de sa mort insistent sur ce qu'elle eut de chrétien. Il sut y mettre, ainsi qu'en toute chose durant sa vie, une bonhomie douce, qui s'embellit d'une touchante humilité. Comme il demandait

1. Le capitaine Stanislas Mennessier, tué à Magenta, le colonel Louis Mennessier, blessé à la même bataille, mort huit jours après, le commandant Alphonse Mennessier, tué à Solférino. Quelques lettres de ce dernier ont été publiées dans *le Carnet de la Sabretache* (1903-1904) et tirées à part.

2. Ses agiles *Stances à Musset*, de juin 1843, en témoignent assez.

les secours religieux, et qu'on lui proposait de choisir entre les maîtres les plus fameux de la chaire : « Et pourquoi donc tout cela! dit-il. Qu'on aille prier M. l'abbé Levé [1] de venir. C'est un digne homme, que j'aime, et c'est un bon prêtre. Pour le moment, je n'ai pas besoin d'autre chose. »

L'annonce de sa maladie n'avait pas ému que le monde littéraire. De hauts personnages assiégèrent sa porte. Chaque jour, Louis-Philippe et la duchesse d'Orléans faisaient prendre de ses nouvelles. Il sourit à cette sollicitude royale et princière : « Croirait-on que je n'ai jamais été qu'un pauvre diable ? »

Il mourut le 27 janvier 1844.

L'un de ses derniers mots fut un conseil aux écrivains: « Lisez souvent Tacite et Fénelon... »

1. Le curé de sa paroisse.

CHAPITRE II

SES ENTOURS

Le Salon de l'Arsenal.

Charles Nodier avait souhaité d'être seulement « l'ami Gache d'un La Fontaine ou l'ami Bache d'un Rousseau ». Dans son « réduit » de la rue de Provence et même dans celui de la rue de Choiseul, il avait vu son ambition dépassée. Ce fut bien autre chose à l'Arsenal. Avec lui, dit Francis Wey, toute la littérature contemporaine y fit son entrée[1].

Elle y dîna souvent. Quelques-uns, du moins de ses représentants les plus notables s'assirent bien des fois, de compagnie avec des artistes, à la table du nouveau bibliothécaire. « Notre bonne petite table », disait-il. Point si petite puisque si hospitalière. Sans compter les survenants d'occasion, pour qui on mettait, au besoin, des rallonges, et qui s'appelaient Victor Hugo, Sainte-Beuve, David d'Angers,... ils étaient plusieurs qui avaient leurs couverts dressés d'avance : Taylor, Cailleux, Franc

1. *Charles Nodier* (*Revue de Paris*, février 1844).

Wey, Dauzatz, Dumas, Soulié... Augustin Soulié, le collègue de Nodier à l'Arsenal, insouciant, bon vivant et prodigue, était comme de la famille. Taylor, administrateur des Français, avait toujours des billets de théâtre plein ses poches. Il offrait aussi à Mme Nodier, au retour de ses fréquents voyages, des quadrupèdes exotiques, qu'elle offrait au Jardin des Plantes, ou des perdrix au plumage rare, qu'elle envoyait à la cuisine. Mais c'est Alphonse de Cailleux qu'il faut appeler le grand pourvoyeur des menus de l'Arsenal. Directeur des musées sous Louis-Philippe, et très bien en cour, il avait sa chambre au château d'Eu où il accompagnait souvent le roi, et, de la plantureuse Normandie, il expédiait, chaque huitaine, rue de Sully, quelque bourriche. Il appelait cela sa « rente du dimanche ». Ils avaient donc bien droit, Taylor et lui, à leurs couverts « de fondation ».

Nombreux étaient les dîneurs « de hasard», et il s'en présentait parfois de qualité imprévue. C'est ainsi qu'on dut, un soir, faire place au prince de Prusse[1]. Mais le salon de Nodier, à l'Arsenal, fut encore plus ouvert que sa salle à manger.

1. Nous tenons de M. G. Bourdon cette anecdote amusante: « Mme Charles Nodier avait invité, dans l'intimité, Mme Rossigneux, ma grand'mère, et sa fille Fanny. Nodier, ayant reçu la visite inopinée du prince de Prusse, crut devoir le retenir à dîner, parce que, ce soir-là,—c'était un dimanche,—il y avait des lectures de Lamartine, Hugo, Musset...Distrait par la conversation, il ne prévint sa femme que quelques instants avant de se met-

« Boutique romantique », dira, un jour, Musset, en d'espiègles stances. Libérale « boutique », où la nouvelle école n'avait pas seule accès. Des adversaires, écrivains ou artistes, dont partout ailleurs les rencontres étaient des chocs, y trouvaient un terrain neutre, où s'aborder de bonne grâce. Car, si les romantiques y étaient chez eux, ils y accueillaient courtoisement un disciple de Fontanes ou d'Ingres.

Alexandre Dumas a raconté avec entrain comment, après le dessert, il aidait Mmes Nodier aux préparatifs de la réception [1]. Les soirées alors commençaient tôt ; vers huit heures, on arrivait. A peine le maître du logis avait-il eu le temps de quitter la table, pour aller, soutenu d'un bras ami, chercher un fauteuil. Même assez loin de la vieillesse, une fatigue se trahissait dans sa longue et mince personne, et on lui devinait, comme à certaines plantes frêles, un besoin de s'appuyer [2]. Il s'asseyait et, tout en causant,

tre à table. Il n'y avait qu'un poulet pour plat de résistance. Mme Nodier explique la situation à ses deux invitées et à sa fille, en les priant d'être discrètes.

« On se met à table, on cause : le poulet paraît. Nodier le découpe lentement, présente une aile à ma grand-mère, — qui refuse ; à sa femme, — qui refuse ; aux deux jeunes filles, — qui refusent... Il s'adresse au prince : « Ma foi, Monseigneur, je ne vous offre pas de ce poulet... il doit être empoisonné : ni ces dames, ni ma femme, ni ma fille n'en veulent... »

« On rit, on consentit à se laisser servir, et il y en eut pour tout le monde. »

1. Dans *Mes Mémoires*.
2. Alexandre Dumas, *ibid*.

savourait le bien-être de la digestion. Il causait littérature, bien entendu, à moins que ce ne fût philologie ou bibliographie, ou bibliomanie... Un mot, pourtant, lui rappelait le botaniste et l'entomologiste qu'il avait été jadis, dans la vallée de Novillars, au pas de ses explorations avec M. Girod de Chantrans, et après, au temps de sa vie traquée, dans les montagnes du Jura, quand les gendarmes lui laissaient du répit. On pouvait, d'ailleurs, l'interroger sur la physiologie, la sociologie, la pédagogie, le droit constitutionnel, le budget et les bateaux à vapeur [1].

« Quand il ne sait pas, il invente », disait son ami Dumas, qui le définissait « un sac à paradoxes ». Le sac s'ouvrait à l'improviste, et c'était un jaillissement soudain. Sainte-Beuve a comparé l'interlocuteur de Nodier à un promeneur dans les bois : « Vous mettez le pied sur je ne sais quoi d'indiscernable et de remuant dans les broussailles. Cela part en sursaut, quadrupède, oiseau ou reptile, avec un bruit dans la feuillée [2]... »

Il ne causait pas seulement; il disait des con-

1. Il touchait à tout dans ses articles des *Débats* (années 1815, 1816...) — Gustave Planche disait : « Il peut causer de plain-pied avec M. Latreille ou M. Guillaume de Humboldt, ce que ni vous ni moi ne pourrions faire. Il sait les étymologies, les racines et les origines des langues, la paléographie, comme Heyn, Heinsius, ou M. Hase. Il sait l'histoire des Estienne, des Alde et des Manuce... » *Portraits littéraires* (1836), t. I, pp. 143 et 144.

2. Cité par Victor Pavis, dans *les Revenants*, p. 25.

tes. Alors, il se levait, s'appuyait à la cheminée, redressait un peu sa taille fléchissante, et, l'éveil de son œil bleu avivant sa pâle figure, il détaillait, d'une diction fine et lente, assaisonnée d'accent comtois, l'aventure de « Trésor des Fèves » ou la « fin tragique du chien de Brisquet ». De temps à autre, un mot d'archaïsme savoureux décelait le familier de nos Gaulois.

On écoutait, on suivait le geste de sa main longue, emmanchée à un bras maigre. Car Nodier était « aussi amusant à regarder qu'à entendre ». Enfin il s'arrêtait, il allait se rasseoir, et, avec un abandon de paresse délicieuse, les jambes croisées, — de grandes jambes qui « semblaient ne pas oser se développer », le pantalon rejoignant à peine les pieds [1], — il passait la parole à un autre : « Assez de prose... Des vers, des vers [2]... »

* * *

Il ne manquait pas de gens à relever cette invite :

Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson...

rimera, quelque vingt ans plus tard, Musset, évoquant la gaieté de ces dimanches.

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*
2. *Mémoires* d'Alexandre Dumas.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme...

Grands et petits, on les a souvent dénombrés. La plupart ont laissé de leur intimité plus ou moins étroite avec les habitants de la maison des témoignages autographes. Ce sont des lettres ou bien des vers tracés de leur main sur des albums.

La mode était alors aux albums. En voici un que posséda Mme Nodier. Il contient de la poésie et de la prose, — beaucoup de prose du baron Taylor, qui raconte une histoire de revenant et un voyage en Portugal. — Mais c'est surtout un livre d'images. Des aquarelles, des sépias, parmi lesquelles deux ou trois crayons l'illustrent presque tout entier. Des sépias encore et des aquarelles, avec, çà et là, quelques pièces de vers, en garnissent un autre, qui fut celui de Marie Nodier. En voilà un troisième enfin, qui lui appartint aussi, le plus précieux, couvert par Thouvenin d'une reliure « à la cathédrale », exemplaire achevé du style romantique dans le vêtement du livre. Des signatures qui se lisent dans ce dernier, plusieurs « flamboient ».

J'emprunte le mot à une lettre oubliée dans la poche nacarat qui s'enfle sous un de ses

1. Cette lettre a été publiée par nous, dans le *Journal des Débats* du 28 décembre 1903.

plats. C'est un billet de Suzanne Brohan, à qui la faveur fut accordée de le feuilleter, et qui remercie avec grâce. Parmi les noms qu'elle a vus jeter des feux de diamant dans cet « écrin littéraire unique », elle en a distingué un plus modeste, et qui l'a ému : « Félix Arvers, mort si jeune... »

« Mort si jeune... » La comédienne lui mettait au front l'auréole d'un trépas à la fleur de l'âge. La vérité, moins poétique, est que Félix Arvers mourut à quarante-quatre ans.

Les *Heures perdues*, non plus que les *Deux Maîtresses*, interprétées par Suzanne Brohan, ni une douzaine d'autres pièces, y compris son *François Ier*, n'ont rien fait pour sa gloire. Il ne survit que par les quatorze vers qu'un soir il improvisa :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

Qui l'inspira ? Théodore de Banville souhaitait que l'on ne découvrît jamais le nom de l'ingrate ou de l'aveugle : « Comme elle n'a pas deviné l'amour chaste du poète, comme elle ne lui a donné ni une consolation ni un sourire, il faut aussi qu'elle ne marche jamais sur le tapis triomphal qu'il avait étendu devant ses pieds dédaigneux. » Ce « tapis triomphal », elles furent deux à se renvoyer l'honneur d'y marcher. Marie Nodier elle-même et Mme Victor Hugo, savaient que l'on soupçonnait en l'une d'elles

l'auteur du « mal sans espoir », et chacune se défendait en riant.

Victor Hugo!... c'est le nom le plus « fulgurant » qui se lise dans l'album de l'Arsenal.

Un archéologue, artiste et humoriste, gardien vigilant du vieux Paris, M. André Hallays, déplorait naguère que la percée de la rue de Rennes eût détruit une maison où naquit, en 1823, certaine « grande amitié ». — 1823, la date de *Han d'Islande*. Sur ce roman, assez maltraité de la presse littéraire, et qui s'attardait quelque peu en librairie, Nodier avait écrit un article de louange, point tout à fait sans nuance, mais où se déclarait une bienveillance non douteuse. Hugo alla remercier le critique; ils se plurent et se lièrent. Il s'ensuivit mieux qu'une camaraderie ou un compagnonnage de métier : le cœur se mit de la partie. Peut-être le hasard qui avait jeté « dans Besançon, vieille ville espagnole », l'enfant

...comme la graine au gré de l'air qui vole,

fortifia-t-il, entre lui et le Franc-Comtois Nodier, le sentiment né d'une rencontre. Ce qu'il était, ce sentiment, aux premiers mois de 1825, nous en avons un témoignage dans la ballade *A Trilby*[1], où celui qui venait d'acclimater chez

1. Elle fut écrite dans l'album de Mme Nodier. Elle a été insérée, après quelques retouches, au livre des *Ballades*, où elle porte la date d'avril 1825.

nous le lutin écossais put lire, en vers éclatants, son éloge de poète, avec un rappel flatteur de son odyssée de proscrit. Mme Mennessier-Nodier qualifie « amitié de granit » celle qui, dès lors, unissait les deux écrivains. Cette métaphore, si énergique soit-elle, ne dépasse pas en vigueur une image de Victor Hugo lui-même affirmant sa foi en l'immortalité que lui promettait l'estime de son aîné :

Oui, mon Charles, avouons hautement notre amitié, cette *amitié de frères* qui m'unit à vous comme elle unissait Thomas Corneille au grand Pierre, cette amitié qui n'a pour vous que des charges et moi que des avantages. Prenez-moi sous votre égide, et il me semblera que je suis invulnérable, comme vous.

Que votre article est beau et en même temps qu'il est bon ! Je veux aller vous en remercier, vous embrasser mille fois. Vous ne savez pas, mon illustre ami, quel orgueil et quelle joie on éprouve à se voir ainsi loué par le génie. Pour connaître cette émotion, il faudrait, ce qui ne se peut, que vous fissiez un article sur vous-même.

Quant à moi, quelle que soit la chance de l'avenir, je suis tranquille maintenant. Mon nom est scellé sous le vôtre. Enchâssé dans votre article, il ressemble à ces insectes d'un jour qui se conservent immortels dans les perles dorées de l'ambre. Que puis-je craindre ? Ne suis-je pas attaché au pilier de votre gloire par le *nœud de fer* [1] ?

VICTOR

1. Cette forte image est un jeu de mots sur le nom de Nodier — *nodo hierro*. — L'étymologie est de lui-même. Nous

Cette lettre, qui porte seulement « ce samedi 10 », nous semble, par la marque très effacée du timbre, se dater de 1826. Nous conjecturons qu'elle fut écrite au lendemain de l'article publié par Nodier sur les *Odes et Ballades*. Il avait de quoi toucher le poète, plus fait cependant que trois années auparavant aux gâteries de la critique. Le ton s'y sentait d'une sympathie chaude qui allait se manifester aux jours les plus militants de la vie d'Hugo.

Elle devait paraître surtout dans l'ardeur de l'écrivain, déjà vieillissant, à épouser certaines rancunes du jeune homme qu'il voyait, à ses côtés, croître en génie. C'est ainsi que la comique « approbation » de Raminagrobis, imprimée en tête de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, vise d'une pointe l'« inquisition de l'esprit » maudite par Victor Hugo dans la préface d'*Hernani*. On sait qu'il avait alors tout vif dans le cœur le ressentiment du veto prononcé contre *Marion Delorme*. Inutile de rappeler la fortune agitée de cette pièce, qui dut attendre, pour être jouée, que la censure comptât seulement comme « puissance tombée ». *Hernani* fut entendu par le comité du Théâtre-Français huit semaines après la mise à l'index de sa sœur aînée. C'est à la table de Charles Nodier que l'auteur, sous le coup de

verrons un de ses amis érudits correspondre avec lui à ce sujet.

fouet de cet interdit, avait annoncé sa prompte revanche. Dînant à l'Arsenal avec le baron Taylor, qui partait le lendemain : « Quand serez-vous de retour ? lui avait-il demandé. — A la fin du mois. — Cela nous donne un peu plus de trois semaines... Eh bien, convoquez le comité pour le 1er octobre, je lirai quelque chose [1]. »

Ce « quelque chose » fut *Hernani*.

La primeur en était due aux habitués du grand salon romantique : Hugo la leur offrit chez lui [2].

Personne ne prit plus à cœur que Nodier le succès du nouveau drame. Nul doute que son entourage ne fournît, pour la représentation qui s'annonçait comme une bataille, des applaudisseurs intrépides, sinon des « gilets rouges ».

Est-ce pendant l'orageux mois de février 1830 que Victor Hugo trouva le loisir d'adresser à la fille de son ami les strophes célèbres :

> Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
> Verse la pluie à flots sur son écorce nue...

Il est permis de le supposer, puisqu'elles portent au bas « Février 18... » et précèdent dans l'album de Marie Nodier, comme dans les *Feuilles d'Automne*, où elles ont paru, des pièces datées de novembre ou de mai 1830 [3]. Et quand

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

2. *Charles Nodier*, par Mme Mennessier-Nodier, p. 315.

3. Il est vrai que, dans les *Feuilles d'Automne* et dans l'album, on en trouve auparavant plusieurs datées de 1831.

le poète, après avoir parlé du reverdissement de son âme, bois dur et noueux, soudain fleuri, ajoute :

C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire,
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps,

on peut deviner dans cette allusion à de récentes souffrances un souvenir des tristesses que lui avaient causées, à la veille d'*Hernani*, de haineuses attaques. Nous verrons plus loin combien profondément elles l'avaient atteint.

Ces vers, tracés de sa main dans le précieux cahier de Mme Mennessier-Nodier, ne sont pas les seuls rimés par lui en son honneur. Toujours il garda pour elle un sentiment de quasi-paternité tendre : « Elle était enfant quand j'étais jeune [1]. » Il aimait à retrouver en elle son père disparu. Il le lui écrivait, un jour, à elle-même : « Il vous a laissé son âme... Vous avez son style, vous avez sa causerie ; vous avez son charme, plus le vôtre...[2] » Il terminait en se « mettant à ses pieds », avec un *Ave Maria*. Il la nommait, une autre fois : « Notre-Dame de l'Arsenal ». C'était en badinant au sujet de la cathédrale de Metz, pour laquelle Mme Mennessier-Nodier l'avait prié de solliciter au

1. Lettre à M. Emmanuel Mennessier-Nodier (2 juin 1862), publiée par nous dans le *Journal des Débats* du 22 novembre 1901

2. Lettre à Mme Marie Mennessier-Nodier (20 juillet 1867). parue dans le *Journal des Débats* du 28 décembre 1903.

ministère quelques subsides [1], et qu'il plaçait, comme l'Arsenal, sous le vocable de Notre-Dame, bien que ce fût l'église Saint-Étienne : « Je suis un peu comme Mlle Dédé [2], pour laquelle toutes les cathédrales sont des Notre-Dames. Voir le nom de Marie partout, c'est une idée comme une autre, et permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas faite pour ôter cette idée-là à ceux qui l'ont [3]. »

Nous avons sous les yeux de simples billets qui témoignent combien il resta fidèle à la famille de celui qu'il continuait d'appeler « mon frère », suivant d'une affection attentive ses enfants et petits-enfants. Quelques jours après le discours malveillant que Mérimée lut à l'Académie en s'asseyant à la place de Nodier, Victor Hugo saisit une occasion de venger son ami. Il en fut remercié par Alphonse de Cailleux, et lui répondit ces lignes : « J'ai pris ce que j'avais dans le cœur, et je l'ai dit. Vous avez été heureux de l'entendre comme j'ai été heureux de le dire. Cher ami, c'est qu'il y a entre nous une fraternité secrète. Nous nous aimons dans Nodier [4]. »

Lamartine raconte la joie qu'il eut, un matin, à voir, de sa fenêtre, « une caravane de voya-

1. C'est, du moins, ce que la lettre permet de conjecturer. Mme Mennessier-Nodier habitait alors Metz, ville natale de son mari.

2. On appelait ainsi Mlle Berthe Mennessier-Nodier.

3. Lettre de juillet 1839.

4. Lettre du 1er mars 1845.

geurs, hommes, femmes et enfants, les uns à pied, les autres sur des *mules au pied réfléchi*», dévaler « par les rudes sentiers, à travers les châtaigniers », puis, « gayer le ruisseau, traverser les prés et gravir le mamelon » où s'élevait sa « masure ». C'étaient les Hugo et les Nodier, en route pour la Suisse, aux frais de l'éditeur Urbain Canel. De Mâcon, ils faisaient passer leur itinéraire par Saint-Point. Marie Nodier a écrit de cette visite un agréable récit. Elle a dit l'accueil de Mme de Lamartine, l'attrait de sa calme sensibilité, de sa cordialité britannique. Mais, a-t-elle observé, cette femme, qu'on tenait pour la plus enviable des femmes, « portait, avec une dignité attristée et comme assombrie par la vague inquiétude d'un avenir menaçant, le fardeau rayonnant de ses indicibles félicités [1] ». Bien des années après ces tristes prévisions, quand Mme de Lamartine et son mari furent sous le coup de malheurs présents, ils trouvèrent à l'Arsenal la sûreté d'une vieille affection.

En attendant, le poète y devait goûter l'ivresse de se sentir admiré par une élite où il comptait des égaux. Les rares survivants de ce cercle choisi conservent de lui une image de noblesse imposante. On eût dit qu'il soignait ses attitudes, qu'il surveillait sa « ligne » avec un souci de statuaire. David d'Angers remarquait son

1. *Charles Nodier*, par Mme Mennessier-Nodier.

art de s'asseoir et les « ondoiements » de son corps, qui avait « la souplesse du serpent ». Un soir, chez Victor Hugo, à la tombée de la nuit, il le contempla longuement, adossé à la fenêtre, « détaché en silhouette sur le ciel, qui lui servait de fond[1] », et il nota son air de « statue ». M. Charles Rossigneux se le rappelle à l'Arsenal, disant *le Lac*, debout, une main passée en écharpe entre les boutons de l'habit, et il garde dans l'oreille le son de cette voix qu'il entendit ailleurs, en des circonstances historiques, secrétaire du poète au gouvernement provisoire[2].

De sa longue et frêle écriture de femme, Lamartine a tracé pour Marie Nodier ces vers[3] :

Que pour toi, belle enfant, au printemps de ton âge,
Du livre du destin ce livre soit l'image :
L'amitié par mes mains à tes yeux va l'ouvrir ;
De ses aveux plus tard l'amour va le couvrir ;
Puissent-ils, de tes jours écartant tout nuage,
Confondre encore leurs pleurs à la dernière page !

Quand Marie, devenue Mme Menessier, eut son premier enfant, Lamartine fut prié d'en accepter le parrainage. Il s'excusa sur la nécessité où son « immense famille », ses nombreu-

1. Notes reproduites par M. Henry Jouin, dans son *David d'Angers*, t. I, p. 199.

2. M. Ch. Rossigneux l'architecte distingué, vice-président de la Société des Arts décoratifs, a bien voulu interroger pour nous ses souvenirs.

3. Publiés dans les *Annales romantiques* (1827).

ses relations de voisinage et aussi un peu sa célébrité, le mettaient, « à l'égard des filleuls », de « prendre une résolution générale » et de « les refuser tous ». « Cependant, ajoutait-il, je serais si heureux de vous être quelque chose et d'enregistrer notre mutuel attachement que, si cela pouvait être inconnu, comme non avenu,... je m'offrirais avec empressement et vrai plaisir. Voyez donc et écrivez-moi [1]... » Ainsi, entre l'Arsenal et Saint-Point, il y avait mieux qu'une amitié littéraire.

On s'associait, le cas échéant, pour de bonnes actions, comme l'atteste un billet de Mme de Lamartine à Mme Nodier, envoi d'une belle offrande pour une jeune femme dans la misère.

Le temps arriva où l'urgent devoir de charité fut de secourir le poète lui-même, qui écrivait l'aveu noble et poignant de sa détresse : « Puisque vous daignez penser à mes *œuvres* par lesquelles je tente de me sauver et surtout de sauver mon honneur, n'hésitez pas à souscrire et prenez les termes d'accord avec vos convenances,... Ce sera votre main tendue... » Une autre fois, ce sont des annonces du *Cours familier de littérature* [2] qu'il adresse à Mme Nodier : « Pour

1. Lettre du 30 septembre 1835.

2. Dans l'un des « entretiens » qui composent ce *Cours familier*, Lamartine traita cependant Charles Nodier de manière décevoir Marie, dont le sentiment filial était très exigeant. Elle en a écrit avec vivacité à Ulric Guttinguer : « ... Il est irriant de voir jusqu'où un orgueil sans bornes et une préoccupa-

Pont-Audemer quelques prospectus, si l'occa sion s'en trouve. » Des souscriptions viennent Lamartine dit sa gratitude : « Le cœur de No dier n'est point mort, il palpite en vous, et le mien vit et survit pour vous remercier et, j'ose le dire, pour vous aimer... »

Nous trouvons parmi ses lettres le plan de son discours sur la peine de mort. Peut-être fut-ce en témoignage de reconnaissance qu'il offrit à la veuve de son ami ce précieux autographe.

Un jour, chez Nodier, au fond du « salon obs cur », Lamartine avait aperçu « nonchalamment étendu..., le coude sur un coussin, la tête sup portée par sa main, sur un divan », un jeune homme à la chevelure flottante, aux yeux « rê

tion insensée de soi-même peuvent entraîner une belle nature comme celle de Lamartine, — et une bonne âme, notez bien. Je ne sais si, en parcourant ses « Entretiens », vous vous êtes un peu attaché à deux ou trois passages qui concernent mon père. C'est remarquable comme aplomb dans l'ignorance parfaite de l'homme et de l'écrivain, et à mon point de vue qui, je l'es père, est celui de quelques autres et surtout le vôtre, c'est d'une suprême inconvenance d'appréciation. Il parlerait en meilleurs termes d'Édouard d'Anglemont ou de Taxile Delord. Certes, je ne pousse pas l'admiration filiale jusqu'à l'aveuglement, et je crois laisser mon père parfaitement à sa place, en ne demandant pas pour lui autre chose que ce que l'opinion littéraire de ce temps-ci lui conserve d'estime et de sympathie, mais en justice, mon père était autre chose que le brave conteur de coin du feu, sans rime ni raison dans sa vie, et sans suite dans ses idées, qu'a quelquefois en passant heurté d'une plume distraite et trempée de haut son ami M. de Lamartine. » — Cette lettre a été publiée par M. Léon Séché dans *Alfred de Musset* (t. I pp. 142, 143).

veurs plutôt qu'éclatants », modestement silencieux dans le « tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poètes ». — Tel n'apparut pas toujours Musset à ceux qui firent son portrait [1].

Tel pourtant il se montrait d'ordinaire dans sa première jeunesse. Un de ses condisciples, qui le vit très souvent jusqu'à ses vingt-deux ans [2], disait n'avoir guère connu que ce Musset-là, réservé, timide, écoutant plutôt que parlant, comme il convient à un Éliacin. C'en était un, ce

1. Alexandre Dumas le vit tout autre, le soir de sa première lecture à l'Arsenal : « Vers la fin du 1830 ou le commencement de 1831, nous fûmes conviés à une soirée chez Nodier. Un jeune homme de vingt deux à vingt-trois ans devait y lire quelques fragments d'un livre de poésies qu'il venait de faire imprimer. Ce jeune homme portait un nom alors à peu près inconnu dans les lettres, et, pour la première fois, ce nom allait être livré à la publicité... Vers dix heures, un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières, qui n'était peut-être destinée qu'à cacher une timidité réelle. C'était Alfred de Musset... » Alexandre Dumas raconte ainsi, dans *les Morts vont vite* (t. II, pp. 85 et 86), la soirée où Musset lut *Don Paez*. M. Moritz Werner corrige avec raison, dans ce récit, une erreur de date. Au lieu de « vers la fin de 1830 ou le commencement de 1831 », nous mettons, avec lui, sans hésiter : « vers la fin de 1829 ou le commencement de 1830 ». En effet, le premier volume de Musset avait paru au commencement de janvier 1830, et, dans ce même mois, les gazettes l'avaient signalé. (*Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets* (Poésies nouvelles) von Dr Moritz Werner.)

2. Et dont Mme Arvède Barine rapporte les impressions dans son livre : *Alfred de Musset*.

jouvenceau dessiné par Achille Devéria, en costume de page : l'Éliacin du Cénacle.

Enfant par hasard adopté
Et gâté,

comme il devait chanter lui-même [1]. Victor Hugo, chez qui son camarade Paul Foucher l'avait introduit, Sainte-Beuve, Nodier avaient accueilli dans leur cercle ce collégien frais émoulu, poète non encore imprimé, qui, avant de conquérir par un succès le droit de s'émanciper, grattait d'une plume d'expéditionnaire quelques papiers, pour obéir à sa famille. Habitués, comme dit Mme Arvède Barine, « à avoir ce gamin dans les jambes », ils l'avaient admis à leurs débats littéraires, Peu à peu, il s'enhardit à jeter son mot, et ce ne fut pas toujours une profession d'assentiment aveugle aux doctrines du groupe. Disciple, mais indocile, et qui n'allait pas tarder à s'affranchir tout à fait avec irrévérence. On le traita de transfuge. S'il le fut du romantisme, il ne le fut jamais de l'Arsenal. Nodier approchait de sa fin, lorsque, en mai, juin, août 1843, s'échangea, entre lui, sa fille et le poète des *Nuits*, la correspondance en vers engagée par ces pimpantes strophes :

J'ai lu ta vive Odyssée [2]
Cadencée ;
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci !...

1. Réponse aux stances de Charles Nodier.
2. Cette « vive Odyssée » était le récit en vers spirituel

A quoi Musset répondit avec grâce :

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier :

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage ;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

Avant cette joute avec le père, il avait eu avec

ment dégingandés d'un voyage de Paul de Musset, avec l'éditeur Hetzel et son ami Obeuf, à Pontchartrain, et de leur couchée dans une auberge, où le frère du poète eut la chambre d'un roulier, où Hetzel dormit dans un poulailler, et Obeuf on ne sait où. Sur le point de partir pour l'Italie, Paul de Musset était allé à Versailles faire visite à Mme Aubernon, femme du préfet de Seine-et-Oise. Ne l'ayant pas trouvée, il avait été dîner à Meudon, chez Hetzel, qui recevait, ce jour-là, M. Obeuf, maire de Bellevue. Tous trois, au dessert, résolurent une expédition à Pontchartrain, et le cheval d'Obeuf fut attelé aussitôt. Le récit de cette nuit comique mit en verve Alfred :

Paul, un soir, par la gauche rive,
Arrive,
Croyant voir Mme Aubernon.
Mais non !

Où faut-il, en quittant Versailles,
Qu'on aille ?
Retrouver Hetzel à Meudon ?
Va donc !...

Ces vers ont été publiés par M. Lorin dans le *Bulletin de la société archéologique de Rambouillet* (1889).

la fille un joli commerce de vers, engagé voici à quel propos. Édouard Grenier, débutant de lettres, accueilli par Nodier avec bienveillance, venait quelquefois lui montrer ses essais poétiques. Or, au printemps de 1843, il lui soumit, entre autres pièces, un sonnet dédié à Musset. « Laissez-le-moi, lui dit Nodier, il peut nous rendre un vrai service. Depuis quelque temps. Musset nous néglige... votre sonnet pourra le ramener. Ma fille va le lui envoyer, et il faudra bien que l'ingrat revienne ou dise pourquoi il nous boude [1]. » Mme Mennessier mit, en effet, les vers à la poste, dans une lettre d'elle au poète oublieux.

Il sut gré au sonnettiste, mais dut faire passer par l'Arsenal ses remerciements, le jeune rimeur ayant écrit illisiblement son adresse :

Dimanche soir

On a dû vous remettre, madame, une lettre pour votre protégé. Je serais bien coupable de vous l'avoir portée si tard, si je n'avais à vous donner une excuse que vous agréerez, j'espère ; c'est que j'ai manqué mourir la semaine passée. J'ai été pris d'une fièvre nerveuse, fort sot mal que je ne souhaite à personne, et je ne fais que revenir à la *clarté du jour*..

J'ai écrit selon vos volontés le moins mal que j'ai pu, c'est-à-dire encore très mal.

Le ciel m'a refusé l'esprit de faire ou de recevoir un compliment. J'ai besoin d'être aimé pour moi-même

1. Édouard Grenier, *Souvenirs littéraires*, p. 76-80.

comme Almaviva, indépendamment de toutes les phrases, protocoles, etc... Ainsi vous me pardonnerez si ma lettre est bête. Je vous l'ai portée pour vous prier de vouloir bien la faire parvenir au jeune homme, en question, attendu que l'adresse qu'il a mise au bas de son sonnet est pour moi un mystère géographique.

J'aurais été bien heureux, madame, que cette petite correspondance eût été pour moi une occasion de vous revoir quelques instants dans ce respectable Arsenal où nous avons tant dansé à quinze ans. Hélas ! nous sommes tous devenus de grands personnages, et la *gloire*, qui ne danse pas, a tout séparé. Elle vous a du moins permis de rester ce que vous étiez, l'une des femmes les plus charmantes et les plus spirituelles de cet ennuyeux temps.

Veuillez agréer, madame, mes compliments respectueux et empressés,

ALFRED DE MUSSET.

Selon son désir, cette correspondance lui fut une occasion de revoir celle avec qui la valse prolongée

> ... rendait quelquefois matinal
> l'Arsenal.

Nous en avons la preuve dans ces vers :

> Je vous ai vue enfant maintenant que j'y pense,
> Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux...

Il vint, en effet, les écrire sur le cahier même de Marie Nodier [1]. On sait comment elle y sut

1. Les deux sonnets qui suivirent furent, sans doute, envoyés par la poste. Ils sont annexés d'un fil à l'album.

répondre, et quelle escrime vive et charmante ce fut, trois jours durant, entre elle et le poète piqué au jeu. Inutile de transcrire des morceaux trop connus. Observons seulement, dans le premier sonnet de Musset, une variante qui doit se souligner.

Au lieu de :

Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse...

que nous lisons dans le texte imprimé, l'album porte :

Vous aimiez *Paul Foucher*, les grands vers et la danse.

Musset badina plus d'une fois sur le beau-frère de Victor Hugo. Il circulait de lui des vers d'enfant terrible sur Mélanie Waldor et Paul Foucher valsant ensemble [1]. Il ne les a jamais publiés. Il n'a pas voulu immortaliser non plus la plaisanterie qui se lit de sa main dans l'album de l'Arsenal.

Parmi les « futurs grands hommes » qui s'essayaient aux vers dans la « boutique » romantique de Nodier, Musset nomme, tout de suite après Hugo, Vigny :

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

1. Édouard Grenier, *Souvenirs littéraires*, p. 85.

Sainte-Beuve, qui ne dit pas « boutique », mais « cénacle », y met en belle place le poète d'*Eloa*,

Chantre des saints amours, divin et chaste cygne.

Ainsi le qualifie « Joseph Delorme ». L'ayant un jour appelé « abeille », Sainte-Beuve se reprend, pour revenir à «cette image du cygne » qui était, dit-il, « son propre emblème ». Il l'exaltait plus encore, quand il l'installait dans ces « régions hautes [1] » qu'habitent les anges, — ange lui-même ou presque.

De Vigny, le frère des anges
Dont il a trahi les secrets...

C'est un moindre poète qui l'a dit. C'est Fontaney, que nous retrouverons lui-même parmi ces « fils de la lyre » qu'il groupait autour de M^me^ Nodier [2].

L'ange s'incarnait sous les traits d'un jeune officier qui, de Vincennes, sa garnison, venait à la *Muse française* et aux réunions de ses rédacteurs, chez l'aimable et fantaisiste chef que les romantiques avaient élu. Le brillant lieutenant aux mousquetaires rouges n'était plus que garde à pied après le licenciement de la Maison rouge du roi, et il y avait perdu le prestige d'un splendide uniforme. Mais il res-

1. Dans les *Consolations*, XXVI.
2. Pièce à M^me^ N., (*Annales romantiques*, 1830).

tait bien séduisant par le bleu profond de ses yeux méditatifs, la ligne pure de son profil, la finesse quasi-féminine de son teint, plus encore peut-être par une élégance innée de manières et de noblesse, par le « style » de toute sa personne. Il troubla des cœurs à l'Arsenal ; un, tout au moins, dont nous parlerons. Nous n'avons, d'ailleurs, de son passage dans l'intimité de Nodier, qu'une preuve écrite. Dans le même album illustré où Lamartine traça le sixain que nous avons cité, nous lisons, de la main de Vigny, les premières strophes du *Cor* [1].

* * *

Nous avons cité des étoiles de première grandeur. Quelques autres, qui aujourd'hui nous semblent, à côté, bien pâles, jetaient alors des clartés vives. Émile et Antony Deschamps brillaient en tête de la jeune école. L'aîné des deux frères surtout, Émile, bien que d'une originalité moins forte, se signalait à cette avant-garde. La *Muse française* fut sa chose. Du moins, la dirigea-t-il, en quelque sorte, indivisément avec Saint-Valry. Nul n'en personnifiait mieux l'esprit. Il en représentait, aux yeux de Sainte-

1. Signalons-y une variante. Dans ce manuscrit, le poète avait mis :

Que de fois, seul dans l'ombre, à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et *quelquefois* pleuré.

Il a corrigé cette répétition dans le texte définitif :

J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré.

Beuve, « le type le plus fidèle, dans sa gentillesse et sa flatterie innocente », tandis qu'Alexandre Soumet en était « le type grandiose et un peu solennel [1] ». Il avait de la vivacité, de la souplesse, de la grâce. Le poète des *Pensées d'Août* l'a comparé à « une vierge en fleur qui voulait être aimée ». Il y avait de la coquetterie féminine dans son talent. Témoin les strophes signées de lui dans l'élégant cahier de Marie Nodier. C'est spirituel, — d'un esprit quelque peu cherché, — avec de l'afféterie dans le ton :

Aujourd'huy que la vieille Europe,
Industrielle et philanthrope
S'organise par bataillons,
Que la Liberté, vierge mâle,
Farde avec du sang son teint pâle
Et se drape avec des haillons ;

On voit le chaste chœur des Muses
Fuir comme des biches confuses
Que pressent la meute et le cor ;
Elles tremblent comme les trônes,
Et... mais pour qui ces deux couronnes
Sur ces deux luths, vibrant encor ?

C'est pour une jeune mortelle
Presque Déesse. — Quelle est-elle ?
L'amour dirait : « J'ai deux mamans ! »
Faisons-lui des bouquets par mille.
Il est un peu plus difficile
De lui faire des compliments !

1. Sainte-Beuve, *Revue des Deux-Mondes*, 13 juin 1849.

Aux notes que Marie invente,
Rossinis, Rossignols qu'on vante,
Suspendent leurs concerts jaloux.
Sa danse aux sylphes eût fait honte.
Une colombe d'Amathonte
A le cœur et les yeux moins doux.

Si son âme longtemps muette
Tente un voyage de poëte,
Et vogue, esquif sans aviron,
Ses vers ont la suprême grâce
Que son père hérita d'Horace,
Avec le souffle de Byron.

Donc vouloir chanter ses louanges,
Autant vouloir flatter des anges,
La lyre humaine n'y peut rien.
Sur la terre, mal célébrée,
Contentez-vous d'être adorée,
Et pour cela vous l'êtes bien.

Ces discours vous fâchent peut-être.
Qu'y faire ? Le Roi n'est pas maître
Dans ce siècle des libertés :
Les Belles sont aussi des Reines,
Il faut bien que ces souveraines
Entendent quelques vérités !

Nous lisons au bas : *Septembre* 1831. Trente-six ans après, le poète, quasi octogénaire, eût rimé encore, pour la « jeune mortelle » devenue presque une vieille femme, cet hommage enthousiaste. Plus ardente peut-être que ses vers est une lettre qu'il lui adressait, le 24 août 1867,

en remerciement pour l'envoi de son portrait :

Chère grande Marie, quelle adorable réponse vous me faites ! Et encore votre image si fidèle, si inspirée... C'est vous, tout vous, femme jeune et non *antique*. Où allez-vous chercher ce mot aussi faux que poétique ? Oui, c'est vous-même.

Quel œil, flamme intarissable !
Quelle bouche, un jet puissant
De lyrisme impérissable !
Quel corps, type ineffaçable
De charme souple et décent !
Quelle grâce insaisissable !
Suis-je assez reconnaissant !

Oui, Marie, ange, nymphe et muse ! vous êtes ce que vous étiez quand nous vous avons aimée, et fêtée, et chantée à l'Arsenal...

On voit, à cette litanie, si la ferveur de l'admiration s'est refroidie. L'année précédente, c'étaient des vœux de fête en un sixain où la tendresse, précieusement, jouait à l'esprit :

Riche des mille dons du poëte rêvés,
N'allez pas croire, au moins, quand chacun vous encense,
Que vous soyez parfaite en tout point. — Vous avez
Quelque chose de très disgracieux : l'absence.
Je crie... et les échos rediront sur vos pas :
« Comme il est long *ici*, votre séjour *là-bas !* »

Je compare les écritures : celle de l'album et celle de ces lettres, envoyées de Versailles

à son amie par le poète retiré du monde[1]. D'année en année, avec l'âge, la vue s'obscurcissant, la main se trahit moins sûre, plus tâtonnante, le tracé se déforme, les caractères se dissocient; à peine, parfois, les mots demeurent-ils lisibles. Mais un sentiment toujours jeune se lit en ces lignes tremblées. « Chère Muse », « chère nymphe », « cher ange », ce sont, en prose comme en vers, les appellations prodiguées par le vieillard à celle qui lui apparaît toujours « presque déesse ».

Et, à certaines pages, elle nous touche singulièrement, cette correspondance, quand elle devient une nécrologie. Non seulement le papier s'endeuille, mais il se mouille de larmes. Ce sont des amis communs qui disparaissent ; c'est Émile Deschamps qui devient veuf; c'est Marie Nodier qui perd sa mère ou qui voit, tout près d'elle, des berceaux se vider : « Je n'ai plus guère des yeux que pour pleurer, — lui écrit son vieil ami. — Faut-il que ce soit pour pleurer vos larmes ? »

Entre temps, le retraité lui confie ses projets littéraires. A Versailles, dans sa solitude, il vient d' « arranger » un *Macbeth* qui a été joué avec succès ; il « arrange » un *Roméo*, et il avoue des visées académiques. Il se croit des chances. Mais « quel charme a perdu l'Acadé-

1. Émile Deschamps, fils d'un haut fonctionnaire de l'enregistrement, était lui-même attaché au ministère des finances. Il se retira, dans l'été de 1848, à Versailles.

mie ! On n'y peut plus être le collègue de Nodier ! » Nodier qui, un jour, lui avait « jeté sa voix, et avec quelle grâce d'amitié... [1] »

Il ne laisse guère passer l'occasion de nommer le père dans sa correspondance avec la fille. Il ne manque pas davantage de ressusciter « ce cher glorieux Arsenal », pour retrouver l' « enchantement des meilleurs jours d'autrefois ». Mais ne lui suffit-il pas de lire le moindre billet de celle qui jadis en fut l'ornement, pour entendre « résonner à son oreille comme les clochettes d'or d'il ne sait plus quel paradis [2] » ?...

A une époque déjà lointaine, elle avait eu la pensée d'assembler en un volume — qui parut, en effet, et s'intitula le *Perce-neige* — des vers non encore imprimés de poètes vivants. Battant le rappel de l'inédit, elle avait demandé de l'aide à ses amis, sans rencontrer chez tous du bon vouloir. Pour achever une œuvre estimée par elle « aussi facile que modeste », il lui fallut même un peu de courage. Elle essuya, en effet, des « refus inattendus », et dont quelques-uns lui furent sensibles. C'est ce que signifie cette épigraphe inscrite par elle à la première page du *Perce-neige* : « Les vieilles amitiés, si elles ne sont pas pour nous, demeurent contre nous, et c'est

1. Lettre d'Émile Deschamps à M^me^ Mennessier-Nodier (23 novembre 1848).
2. Même lettre.

amer. » Celle d'Émile Deschamps ne lui fit pa
défaut. Il munit l'éditeur, Urbain Canel [1], de « pas
seports » pour quelques rimeurs, ses intimes, e
« pressurant », comme il disait, son portefeuill
il en tira une pièce, la *Grande route*, qui figur
dans le recueil.

Évariste Boulay-Paty ne fut pas moins em
pressé à fournir son épi à la « gerbe » que Ma
rie Nodier voulait nouer d'un « brin de paille »
Il offrit un sonnet quelque peu funèbre :

Ainsi toutes s'en vont ! Déplorable famille !
La première aux yeux bleus, aux beaux longs cheveu
[d'or.

Guiraud, sollicité comme Deschamps, comme
Boulay, avait répondu par l'envoi d'un dizain
pieux :

Quelle est la mission de cet être sublime
Qui n'attend qu'un remords pour absoudre un forfait,
Pour sauver le pécheur se tient près de l'abyme,
Et des biens d'ici-bas n'a que le bien qu'il fait ?
A son bras désarmé, le faible se confie :
Le feu de sa parole épure et vivifie ;
Le crime le surprend, le malheur l'attendrit :
C'est un ange venu sur la terre où nous sommes,
C'est l'homme presque Dieu, consolant d'autres hommes.
C'est le prêtre de Jésus-Christ.

5 mars 1835.

1. Le volume parut cependant chez Heideloff et Campé.

Nous le lisons manuscrit; nous l'avons cherché vainement dans le volume. Est-ce par oubli qu'il n'y fut pas inséré ?

Alexandre Guiraud, l'auteur du *Petit Savoyard*, était venu à Paris, tout droit, de son Languedoc. Il avait rencontré à l'Arsenal un compatriote qui eut son heure de renommée, Jules de Rességuier, soldat et poète, comme Vigny ; comme lui, soldat démissionnaire, mais après avoir senti la poudre, et non par dégoût d'une existence monotone et vide. Ami de Victor Hugo, attiré vers le grand homme par une sympathie intellectuelle qui devint chaudement cordiale, Rességuier entretint avec lui une correspondance affectueuse longtemps avant de le connaître [1]. Peut-être le désir d'approcher ce demi-dieu, autant que l'ambition d'un haut emploi, l'engagea-t-il à venir se fixer à Paris. Dans l'automne de 1822, il quitta son château de Sauveterre et entra au Conseil d'État, ne délaissant pas, d'ailleurs, pour ses devoirs administratifs, la poésie : il compte parmi les fondateurs de la *Muse française*. Fut-ce dans ses bureaux qu'il vit Nodier ? Son intimité avec Hugo dut bientôt l'introduire à l'Arsenal, et l'on peut penser que le sel de ses reparties, qui lui valut d'être comparé à Rivarol, lui mérita d'emblée une belle place dans le groupe des plus fins causeurs. Sur sa bienvenue dans le salon romantique, les documents nous font dé-

1. V. Edmond Biré, *Victor Hugo avant 1830*.

faut. Nous ne possédons de lui qu'une lettre à Mme Mennessier, du 31 juillet 1836, quelques lignes de remerciement :

Madame,

J'arrive de la campagne, et vous savez la ravissante surprise qui m'attendait chez moi. Des vers admirables, des vers de vous, des vers dont je serais confus, si je pouvais en être autre chose que touché et ravi ! J'arrive d'une vallée délicieuse, toute remplie d'arbres, de fleurs, de rossignols, et je trouve dans votre poésie plus de parfum, d'éclat et d'harmonie que je n'en ai quitté. Oh ! madame, que vous portez bien le nom que vous portez ! Que vous êtes digne de votre père et digne de vous !

J'hésitais, dans ce siècle de prose, à publier un second livre de vers, je n'hésite plus ; je veux, au retour du voyage que je vais faire dans les Pyrénées, je veux absolument avoir une occasion de vous dire publiquement : merci. Or, vous serez la cause d'un nouveau méchant volume ; ce sera un grand tort. Tant mieux, tant mieux ! Pour être pardonnée, vous serez obligée de publier un livre divin ; cela vous sera bien facile..

Le volume annoncé s'appela *Prismes poétiques*. Il parut en 1838. La promesse y est tenue d'un merci public, non, à vrai dire, écrit en toutes lettres. La « Marie » nommée dans ces vers nouveaux n'est, d'ailleurs, pas la jeune femme à qui nous venons de voir le gentilhomme offrir ses hommages, mais la petite fille qu'il avait vue au temps presque lointain de sa présenta

tion chez Nodier. Aussi bien est-ce à Nodier lui-même que s'adresse la dédicace :

A. CH. NODIER

Au vieux savoir, Nodier, tu retrempes ton âme,
Aux reliques des arts dévotement tu crois.
Tu peux de nos vélins garder la chaste flamme :
A ce poste d'honneur le monde sait tes droits.

C'est Quelen protégeant l'autel de Notre-Dame,
C'est Berryer défendant le sceptre de ses rois,
C'est Bayard, autrefois, gardant notre oriflamme,
Ou saint Bernard gardant l'étendard de la croix.

Eh ! pourquoi, de nos jours, dans ce que tu composes,
Pourquoi dans tes écrits ce souffle pur des roses?
Pourquoi cette harmonie et ces fraîches couleurs?

C'est qu'une jeune fille au doux nom de Marie,
Qui chante comme toi, qui pour toi veille et prie,
Fait tomber sur ton front ses baisers et ses fleurs.

Victor Hugo écrivait, un jour, à Jules de Rességuier : « Je vous aime comme j'aime Soumet, comme Soumet vous aime[1]. » Une autre fois, il lui parlait de Guiraud[2], à qui il venait de faire tenir, sans y joindre un seul mot, de peur

1. Lettre du 25 février 1822, citée par M. Edmond Biré dans *Victor Hugo avant 1830*, p. 338.
2. Lettre du 6 septembre 1822, *citée*, ibid., p. 338 et 339.

de gâter « un si agréable envoi », la lettre qui annonçait la venue à Paris de l'ami lointain. Rességuier vit chez Nodier ces deux poètes, comme lui enfants du Midi, les deux Alexandre, comme on les appelait. On nommait l'un des deux « le grand ». M. Edmond Biré a dit, dans une jolie lettre[1], son regret de n'avoir pas vécu au beau temps de cette école romantique dont il s'est fait l'érudit historien : « ... J'aurais voulu venir à Paris,comme Turquéty, en 1829, — au lieu d'y arriver en 1855. J'aurais voulu, échappé de ma pension, être admis dans un coin du salon de l'Arsenal et contempler, autour du bon et cher Nodier Hugo, Sainte-Beuve, les deux Deschamps, les deux Alfred et le grand Alexandre... » — « Le grand Alexandre », c'était Soumet.

Qui connaît, aujourd'hui, Ernest Fouinet? Quelques spécialistes, des curieux de littérature. Il avait pourtant son brevet de poète en bonne forme, signé de Victor Hugo et de Sainte-Beuve[2]. Hugo était, à vrai dire, son débiteur. Les traductions de cet orientaliste lui avaient révélé des morceaux lyriques arabes, « beaux autrement que Job et Homère », mais « aussi beaux[3] ». Il avait rendu un hommage public au jeune écri-

1. Datée de Nantes, 12 octobre 1885.

2. Voir, sur Ernest Fouinet, les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*, de Charles Asselineau.

3. V. la *Note 11* des *Orientales*.

vain en qui l'érudition servait un « talent de poète ». Sainte-Beuve, dans ses *Consolations*, adresse à Fouinet une pièce de l'accent le plus intime, où il dit son regret de n'avoir point assez exploré les régions profondes du sentiment, d'ignorer « le sens caché de l'énigme divine », de demeurer fermé au « mystère immense »; bref, « d'avoir aimé trop peu ». Si l'on en jugeait seulement par le morceau qui reste de lui dans l'album de l'Arsenal, Fouinet serait loin d'apparaître comme le fervent de vie intérieure à qui Sainte-Beuve dédie ces vers, où l'existence recluse et silencieuse est louée comme propice à l'éclosion du cœur. Les strophes écrites par lui pour la fille de Nodier célèbrent, en effet, la griserie du bal :

J'avais pensé que la danse ravie,
Vive, rapide et qu'autrefois j'aimais,
Se refusait aux pas lourds de ma vie
Et pour jamais.

Mais non, la danse étourdit la tristesse,
Dans ses élans elle entraîne nos jours,
Et fait passer les soirs avec vitesse :
Dansons toujours...

Fut-il, comme tant d'autres, épris de Marie, « la Muse » ? Il a écrit, en tête d'un bref billet au père, cet hommage au charme de finesse et de vivacité souriante qui plaisait dans la fille :

Invisible Trilby, je t'ai vu ce matin.
Oui, j'ai vu ton esprit et ta grâce éternelle
Et ta bonté riante, et j'ai mis sous ton aile
Quelques feuillets lancés pour un vol incertain.

Oui, je t'ai vu, Trilby, mon bienveillant lutin,
Flambeau de poésie ou limpide étincelle !
— Mais ce n'était point moi, dis-tu. — C'était donc celle
Qui rend heureux et doux ton glorieux destin ?

Eh ! c'était toujours toi ; c'était toujours ton âme,
L'écho de tes accords, le reflet de ta flamme,
Ton chant qui se prolonge et ton plus beau rayon

Et ta seconde vue, et toute ta féerie,
Et, bienfaisant lutin, ton inspiration.
C'était Charles Trilby sous les traits de Marie.

La lettre est du 30 octobre 1842. L'âge ne pesait pas encore bien lourd aux épaules du poète : il avait quarante-trois ans. Il ajoutait cependant, sur le ton d'un vieillard : « Excusez ces éclairs de rimes qui ne passent plus que bien rarement dans ma tête, où le *raisonner tristement s'accrédite.* »

Parmi les romances publiées par Sainte-Beuve à la fin de son recueil de vers, il en est une :

Oh ! que son jeune cœur soit paisible et repose...

que madame Mennessier a « honorée » et « embellie » d'une « musique charmante ». C'est le

poète qui la remercie en ces termes. Ces stances, qui ne sont point datées en volume, furent écrites dans l'album de l'Arsenal au mois de juillet 1831, c'est-à-dire qu'elles sont à peu près contemporaines des *Pensées d'Août*[1]. Celui que J.-J. Weiss devait admirer si fort comme un maître en « sermon pédestre » était alors un sentimental plein de lyrisme. Ainsi pouvait se définir ce Joseph Delorme en qui lui-même avouait son image morale « assez fidèle », sorte d'Oberman ou de René, — un « René dans la vie bourgeoise », disait le jeune Désiré Nisard. L'heure vint où, seulement prosateur fin et juste, l'auteur des *Rayons jaunes* parut gêné de ce passé. Il se repentait — à moins que ce ne fût précaution ou coquetterie — d'avoir exhalé en rimes tant de plaintes larmoyantes. Il eût renié, s'il l'avait pu, un cœur trop saignant et qui avait trop complaisamment étalé ses blessures... Et ne le reniait-il pas, quand il priait la princesse Mathilde de répondre par un « merci tout court » à l'envoi de « vers si anciens » ? — qui « ne sont plus moi », écrivait-il.

A l'Arsenal, même alors qu'il rimait le *Suicide* et *le Dernier vœu*, on se le figure descendu sou-

1. Elles avaient été composées en 1830 et devaient trouver place dans *Arthur*, roman projeté par Sainte-Beuve avec Ulric Guttinguer. (Voir *Sainte-Beuve inconnu*, par le Vte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 95). Elles ont paru pour la première fois dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1832, avec la musique.

vent des hauteurs poétiques. Toujours, en effet, il y eut en lui du «pédestre». Déjà, sans doute, il était le causeur vif et malicieux, à la parole non point débordante ni coulante à flots, mais d'un petit jet intarissable, et, au mince courant de sa jaserie, passaient à la file jugements aiguisés en satires, historiettes conclues en épigrammes. Sans doute, aussi, les écouteurs ne manquaient pas autour de lui, ni les écouteuses. Ne pécha-t-il jamais, par médisance ou autrement, contre aucun de ces habitués du Cénacle, dont il chantait la touchante concorde :

> Tous réunis, s'entendre et s'aimer, et se dire :
> Ne désespérons point, poètes de la lyre.
> Car le siècle est à nous...

Du moins il garda toujours une amitié fidèle à Charles Nodier. Quand, au commencement de 1844, l'Arsenal fut en deuil, il dit avec autant d'émotion que de grâce la jeunesse demeurée jusqu'au bout dans le sexagénaire qui venait de mourir. Il sut louer[1] la verve d'imagination et la fleur de poésie par où le Nodier des toutes dernières années se retrouvait celui d'autrefois, et, rassemblant les traits de ce talent, il en définit la richesse nuancée, la mobilité vive et le

1. Dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er février 1844). — L'article a été inséré au tome Ier des *Portraits littéraires*, à la suite d'un autre, du 1er mai 1840, sur Charles Nodier.

mélange merveilleusement fondu de fantaisie et de nature.

Il ne veillait pas seulement sur la gloire de Nodier, mais sur l'avenir de sa famille. Une trace de cette sollicitude reste dans une lettre de George Sand. Au lendemain de la révolution de février, Jules Mennessier s'était, apparemment, vu menacé dans sa situation de fonctionnaire. Sainte-Beuve avait recouru à la dame de Nohant, qui comptait des amis dans le camp des vainqueurs. Elle avait aussitôt promis d'agir :

Paris, 5 avril 1848.

Il me semble, mon ami, que c'est faire injure, non pas à la République seulement, mais à la France, que de douter du succès de la pétition que vous m'envoyez. Si l'existence de Marie Nodier [1] était menacée, ce ne serait l'effet que d'une déplorable inadvertance. Soyez sûr que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la prévenir ou la réparer, si elle arrive.

A vous de cœur. Que devenez-vous ? Dans ce grand bouleversement on ne sait plus où se retrouver. Enfin vous avez pensé à moi pour un acte de justice et je vous en remercie. Au milieu de tous les *propos* qu'engendre la situation, mon grand crédit n'est qu'un propos de plus.

1. Ce billet, publié (p. 206) dans le recueil des *Lettres* de G. Sand à *Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, ne porte ici que M... Mais le vicomte de Stoelberch de Lovenjoul, qui possédait l'autographe, a bien voulu y lire pour nous le nom à imprimer.

Cette lettre, communiquée à Mme Mennessier-Nodier, avait valu des remercîments à Sainte-Beuve, qui répondit :

Ce 2 juin 1848.

Chère madame,

J'aurais dû répondre à votre aimable lettre. Ce que j'ai fait n'a été que le rôle du facteur. J'espère que madame Sand aura tout à fait mis ordre à l'essentiel ; elle y était disposée de tout cœur. Le nom de Nodier et la lecture de ses écrits suffisaient à mettre partout en avant la bienveillance. Nous, chère madame, qui en savons plus encore, et qui avons eu tant de douces heures auprès de vous et de lui dans cet Arsenal tant regretté, nous ne pouvons reconnaître ce passé si cher que par des souvenirs profonds et silencieux.

Vous avez raison de compter sur les miens et sur les sentiments que je vous ai voués...

Sainte-Beuve, à l'Arsenal, n'incarnait pas tout seul la critique. Elle y comptait d'autres représentants, parmi lesquels un écrivain dont Sainte-Beuve lui-même estimait la finesse aiguisée et dont il regretta la perte pour les lettres, quand la politique le prit [1]. Loève-Veimars aimait beaucoup Nodier. Rédacteur au *Temps*, il l'y

1. Après avoir rédigé le feuilleton théâtral au *Temps*, Loève-Veimars entra à la *Revue des Deux-Mondes*, où il fit la chronique politique de la quinzaine. Ses articles sur la politique étrangère ayant été remarqués, il reçut de Thiers, en 1836, une mission en Russie. Demeuré dans la diplomatie, il fut consul à Bagdad, puis consul général à Caracas.

avait attiré, avec des instances d'une cordialité spirituelle :

« Ce ne sont pas, je l'espère, des paroles en l'air que nous avons dites, dimanche, et notre bon ami Nodier voudra se rappeler que j'attends l'exécution de ses promesses.

« Je ne sais quels livres vous envoyer. Y a-t-il encore des livres ? Je ne le crois guère. Faites-nous des articles sur des livres que vous aurez rêvés : ceux-là seront bons du moins, et vous ne vous ferez pas des querelles avec la vanité d'autrui. Envoyez-moi beaucoup de choses ; je mettrai tout dans le *Temps*. Choisissez vous-mêmes vos sujets, ce sera le mieux. Et puis, comme, tout sublime qu'on soit, il faut bien tenir à la terre par un pied, je vous mettrai dans les meilleurs rapports du monde avec le caissier. (Pardonnez-moi cette petite station sur l'argile et la boue.)

« J'attends que tout ceci ne finira pas par une lettre jetée à la poste ou oubliée dans quelque coin de l'appartement du grand Sully. Mes respects à la femme et à la fille de Nodier, c'est-à-dire à ce qui le mérite le plus au monde [1]. »

« Sur l'argile et la boue », Loève-Veimars et son collaborateur eurent d'autres occasions de s'y rencontrer. Mais ils s'en tiraient avec grâce. L'esprit est un sauveteur si élégant. Au surplus, l'amitié vraie, quelquefois même l'affection émue, donnait le ton à leur correspondance. Ainsi des

1. Cette lettre n'est pas datée. Son timbre nous révèle qu'elle est du 19 février 1831.

explications toutes pratiques se concluaient, un jour par des lignes de cet accent :

« Vous m'écriviez, dans votre note, que vous n'étiez pas fâché de ne pas me trouver, et moi, qui vous aime tant, je n'en ai pas été fâché non plus. Vous êtes, comme moi, si affreusement triste que j'ai peur de vous. Vous avez perdu toutes vos illusions, mais il vous reste, dans votre coin, quelque chose qui vous soutient et vous console [1]. Moi, j'ai perdu mon frère, c'est-à-dire toute ma vie passée depuis les premiers jours de mon enfance ; je n'ai plus personne à qui parler de ma mère, de tout ce que j'avais autrefois, et n'ai, pour supporter tout cela, que le travail forcé d'un journal. Jugez ! Pardonnez-moi de vous parler de moi, mon ami ; mais vous êtes si bon que je n'ai pu résister à causer un moment avec vous de choses qui ne vous touchent guère... »

Entre Gustave Planche et Nodier la différence d'âge dut empêcher les relations d'être jamais sur pareil pied [2]. Elles avaient commencé par un billet de Victor Hugo à son ami du quai Morland :

Le jeune homme qui vous remettra ce griffonnage, cher ami, s'appelle monsieur Planche, et s'il se décidait à tirer quelque jour parti de ce qu'il sait, de ce qu'il

1. Nous ne savons quelle date inscrire sur cette lettre, ni à quelle cause de tristesse elle fait allusion.

2. Nodier était cependant l'aîné de Loève Veimars, et de bien des années.

sent et de ce qu'il pense, il ne lui serait pas difficile de mettre une réputation sous son nom. En attendant, il désire avoir de vous des livres de l'Arsenal et un mot pour en avoir de M... Je connais votre obligeance comme il connaît votre talent, et je lui ai dit que vous seriez bon pour lui comme vous l'êtes pour moi...

Le protégé du poète devait, on le sait, faire son chemin. Nodier l'y aida-t-il autrement qu'en lui facilitant quelques emprunts de livres ? Écrivain « arrivé », critique de la *Revue des Deux-Mondes*, Gustave Planche, d'ordinaire assez dur aux romantiques, témoigna de la meilleure manière sa gratitude au bienveillant bibliothécaire [1].

Il fut reconnaissant aussi à son introducteur auprès de lui, — un peu trop même, au gré d'Henri de Latouche [2], qui raillait son admiration pour certain « jeune homme » dont il ne prononçait jamais le nom « sans le dépouiller, par idolâtrie de ce titre de Monsieur dont l'absence faisait rougir le maréchal de Villars ». Le « jeune homme » adulé ne manqua pas de se reconnaître. L'article qui le bafouait, en même temps que le « Quintilien » son louangeur, est

1. Par un article, déjà cité, qui se trouve au tome I[er] de ses *Portraits littéraires* (1386). — Planche était entré en 1831, à la *Revue des Deux-Mondes*.

2. Non, cependant, assez au gré de Victor Hugo, irrité, un jour, contre lui, au point de le comparer à « un champignon empoisonné, qui attend les morsures avec sécurité ».

le pamphlet célèbre *De la camaraderie littéraire* [1]. Il est d'octobre 1829. A la veille d'*Hernani*, Victor Hugo voyait noter de ridicule la piété de ses fidèles. Sous le coup de cette attaque, il écrivit à Sainte-Beuve : « Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie, et leur rage, et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. » Défection, c'était le mot, et Latouche méritait le nom de déserteur. Il s'était, en effet, inscrit de bonne heure sur les rôles de l'armée romantique, collaborant aux « jeunes revues ».

Y rencontra-t-il Nodier ?

Il le visita rue de Provence, et la préface de *Trilby* montre quelles étaient, vers 1822, leurs relations. En logeant l'esprit follet d'Argail entre les pierres du foyer de Jannie et en le faisant dialoguer avec elle, le soir, à l'heure où s'alourdissent les paupières de la fileuse, le conteur s'est souvenu de quelques « vers enchanteurs » de Latouche. Il le confesse, exagérant ce qu'il doit à cet « Hésiode des esprits et des fées ». Il ajoute : « Je serai bien fier s'il résulte pour quelqu'un de cette petite explication que j'étais l'ami de M. de Latouche, car j'ai aussi des prétentions à ma part de gloire et d'immortalité ».

1. Première *Revue de Paris*, T. VI, p. 102 et suivantes.

Après cela, si nous disons que Latouche se plaignit du procédé, on le taxera peut-être de mauvais caractère [1]. Que l'outrance du compliment ne nous en fasse pas la sincérité suspecte. Nodier croyait au « génie » de Latouche, et il s'en était proprement « engoué ». Sa fille le plaisantait à ce sujet gaiement : « C'est fort heureux que Dieu ait fait le monde; car, autrement, ce serait M. de Latouche qui l'aurait fait [2]. »

Du génie, pourtant, le romancier de *Fragoletta* n'en avait point. Un homme spirituel et rien que cela, c'est à quoi le réduisait Gustave Planche, qui fit à sa *Camaraderie littéraire* une verte réponse [3]. Un homme d'esprit qui voudrait se persuader qu'il est plus, mais « a trop d'esprit encore pour croire à son génie » et souffre du témoignage qu'il se rend à lui-même. Est-ce un autre qui lui assigne de la sorte sa mesure, il s'irrite et se tient presque pour diffamé. Qualifié, un jour, « homme d'esprit », dans un salon, peu s'en fallut qu'il ne répondît, séance tenante, par un cartel [4]. Si, peut-être injustement, on

1. Il se plaignit dans une lettre à un ami : « Je fus désagréablement étonné quand je trouvai dans la préface de *Trilby* qu'on m'avait pris un sujet sans me le dire. » — Cité par Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, t. III, p. 493.

2. Rapporté par Sainte-Beuve, *ibid.*, p. 495.

3. Dans la *Revue des Deux-Mondes* de novembre 1831. L'article a pour titre : *De la Haine littéraire*.

4. Le fait est raconté par Gustave Planche, dans l'article cité.

prétendait, de ce seul mot, résumer tout l'homme, la faute première en était à lui-même. A force de railler, il avait, aux yeux de beaucoup, fixé son caractère et borné son aptitude. La moquerie acérée dont il usait si volontiers, et avec des raffinements cruels, parut sa fonction et sa limite.

A l'Arsenal, il trouvait, pour les joutes adroites de la conversation, un partenaire digne de lui, méchanceté à part. Nodier rabattit plaisamment, une fois, sa vantardise de héros de Juillet : « Je crois avoir tué un Suisse. — Bien, mais croyez-vous que le Suisse croie avoir été tué[1] ?»

Il se plaisait dans ce salon, tout « paysan » qu'il affectât de se dire, quand il eut acheté sa maisonnette d'Aulnay. — Ne signa-t-il pas : « Un paysan de la Vallée-aux-Loups », une épître à Chateaubriand, son voisin dans cette vallée

Où les loups disparus n'ont laissé que leur nom ?...

Mais c'était un paysan aux écoutes, l'oreille tendue aux appels de la ville.

L'âpre satire où il dénonçait la vanité comme le « lien social » d'un groupe littéraire qui était celui de l'Arsenal, aussi bien que celui de la rue Notre-Dame-des-Champs, amena-t-elle entre lui et Nodier un refroidissement ? Il ne semble pas. Le trouble de leurs relations fut, en tout

1. Cité par Victor Hugo, dans le *Post-scriptum de ma vie.*

cas, de brève durée. Deux ans après l'explosion de cette grenade lancée en plein cénacle, Latouche put, en effet, se flatter encore d'enchâsser, comme porte-bonheur, dans sa scandaleuse et infortunée tragédie, la *Reine d'Espagne*, une phrase du maître qui avait encouragé sa publication de Chénier : « Je l'ai appropriée à mon dialogue avec cette superstition païenne qui pense éviter la foudre à l'abri d'une feuille de laurier, avec la foi du chrétien qui essaie à protéger sa demeure sous un rameau béni. L'inefficacité du préservatif n'ébranlera pas dans mon cœur la religion de l'amitié. ».

Latouche l'avait souvent offensée, cette religion. Alexandre Dumas la respecta toujours. Il devait beaucoup à Nodier. Le hasard d'un voisinage à la Porte-Saint-Martin avait valu à l'auteur inconnu de *Christine* la protection de celui du *Vampire* et, par son intermédiaire, l'appui du baron Taylor, c'est-à-dire l'accès du Théâtre-Français. Il n'oublia jamais ce bienfaisant « coup d'épaule ».

L'album de Marie Nodier nous donne à lire, entre un sonnet de Musset et un sonnet d'Évariste Boulay-Paty, une pièce d'Alexandre Dumas, l'*Ange de Poésie :*

Votre beau front est couvert d'un nuage,
Votre luth dort, muet sur vos genoux ;
Oh ! je le vois, mon ange, davantage
Vous ne pouvez demeurer parmi nous.

Vous regrettez la demeure choisie
Où vous attend le gentil Ariel...
Partez, mon ange, ange de poésie,
Allez chercher votre couronne au ciel !

D'une écriture menue, régulière et délicate, qu'on dirait de main de femme, cinq strophes s'alignent et soutiennent ce ton, inattendu chez un bon vivant à la gaieté un peu grosse, dont la face s'épanouit sous des cheveux en tumulte, tandis qu'autour du col puissant la chemise se chiffonne et la cravate se détend. Il ne semble pas méditer des vers suaves, à la Tastu, quand il arrive ainsi, comme un robuste ouvrier, sa journée faite. Il sort de son usine flambante. C'est l'heure du repos ; il badine et gasconne. Son esprit, qui n'est pas constamment de l'or au bon titre, sonne toujours un son joyeux.

A l'occasion, il se travestit comiquement. On l'a vu, un soir, dans un bal costumé, faire vis-à-vis, en mascarille, à son fils, qui vint jeune à l'Arsenal, puisqu'il joua du tambour, en plein salon, avec Emmanuel Mennessier-Nodier [1].

Dumas taquine volontiers le pauvre Saint-Valry, point armé pour la riposte; Saint-Valry, haut de six pieds, qui ne le dépassait guère et dont la taille lui était tout de même prétexte

1. Fils de Marie Nodier. C'est elle qui parle de ces duos de tambour dans *Charles Nodier*, p. 307. Le travestissement d'Alexandre Dumas en mascarille nous est raconté par Édouard Grenier (*Souvenirs littéraires*, pp. 75 et 76.)

à gausseries et à turlupinades. Le géant se fâchait quelquefois. Ses lettres sont pourtant d'un homme très humble et très doux. Écoutons-le détailler ses états de service littéraires :

Quelques succès aux Jeux floraux, comme tout le monde en a eu dans sa première jeunesse, une obscure collaboration, oubliée, aux journaux royalistes, dans un temps déjà lointain, une part non moins obscure dans cette guerre romantique où j'ai servi, sous vous autres, grands chevaliers, en qualité d'écuyer ou de simple page, un tout petit volume de poésie et quelques lignes peut-être sur Chateaubriand au dernier feuillet de la *Muse française*[1], voilà mon pauvre bilan.

Il sollicite pourtant de Nodier un « avant-propos », dès longtemps promis pour *Madame de Mably*. Mais avec quelle abnégation l'auteur reconnaît au préfacier tout droit de « lui passer sur le corps », à lui qui est « si peu de chose littérairement » ! Même il lui rend sa parole, pour peu qu'elle lui pèse. Il entend « ne pas forcer ses amis à le porter sur leurs épaules pour le grandir » ; il préfère « qu'ils le portent dans leur cœur [2] ». Comme Dumas, il a été de bonne heure redevable à Nodier. Il s'en sou-

1. Il écrivit le dernier article de la *Muse française*, salve en l'honneur de Chateaubriand, qui venait de quitter le ministère des affaires étrangères. (V. Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 324.)

2. Lettre, non datée, à Charles Nodier.

viendra avec émotion à la mort de cet aîné qui l'accueillit « jeune homme obscur » et lui prodigua « encouragement bienveillant » et « conseils judicieux [1] », outre un patronage actif.

Au salon de l'Arsenal, Saint-Valry n'apporte pas la contribution d'une verve brillante. C'est un travailleur appliqué, de science probe, d'esprit terne. Bibliothécaire, il peut, du moins, causer livres avec Nodier, et sans doute aussi reliures, — à moins qu'il n'entreprenne de le convertir au magnétisme, dont il est entêté. Quand il le sait débilité par la vie de cabinet, il l'invite à la campagne, à Montfort-l'Amaury, un pays de Cocagne, d'où il lui envoie des fromages.

La gratitude fidèle de Francis Wey se manifestait par des cadeaux de bouquins, et le bibliophile, chez Nodier, se montrait encore plus sensible que le gourmet. Wey était de ces compatriotes qui se groupèrent autour de lui et qu'il orienta par le monde :

> Si je vous parlais de toute la reconnaissance que vous avez développée dans mon cœur en daignant approcher de vous, combler de votre amitié et abriter sous vos conseils un pauvre jeune homme isolé, ballotté sans pilote dans un triste cahot, sans espoir et peut-être sans avenir comme sans talent, dont la seule gloire sera peut-être de vous avoir intéressé... Au surplus, elle lui suffira de reste [2].

1. Lettre à M. Jules Mennessier-Nodier (6 février 1833).
2. Lettre de Francis Wey à Charles Nodier (6 février 1833).

Avec Dumas, Saint-Valry et d'autres, il était, rue de Sully, « dîneur de fondation ». Il trouvait longues les semaines qu'il passait sans y aller. De Besançon, où il lui fallait quelquefois retourner, il écrivait : « Je soupire après l'Arsenal, si bien que l'aspect seul d'une petite rue qui porte ce nom me rend tout triste [1]. »

Sainte-Beuve, un jour, dut le rendre heureux. Prié par lui de présenter à Buloz un article, il ne dissimula point les raisons diverses qui le faisaient douter du succès. Mais, écrivait-il, j'ai senti vivement le « déroulement si plein de grâce qui *parfleurit* vos pages et qui trahit, quand vous ne le diriez pas, un initié à la forme enchanteresse de Nodier [2]. »

On ne dit pas que Francis Wey ait déclaré jamais une inclination pour la fille de Nodier. Fontaney fut ardemment épris d'elle ; nous en possédons la preuve. En septembre 1830, à la veille de partir pour l'Espagne avec le duc d'Harcourt, ambassadeur, qui l'avait vaguement attaché à sa personne, il adressait à la muse de l'Arsenal [3], qui lui avait accordé la faveur d'une poésie, ces adieux fervents :

J'emporte quelque chose de votre âme, vos vers la respirent, et je les ai sur mon cœur... Que je suis heu-

1. Même lettre.
2. Lettre du 10 mai 1834.
3. Devenue M^me^ Menessier-Nodier

reux que ma vive et *fraternelle* amitié ait obtenu de pareils adieux! A quelle hauteur déjà vous êtes poète! Mais, je vous en supplie, même en poésie, jamais un doute sur la durée d'un sentiment trop pur, trop exalté, trop vrai, pour que le temps et la distance l'affaiblissent jamais...

L'année suivante, de retour à Paris, il lui adressait à Metz, où elle était mariée, cet aveu d'un amour non résigné :

En Espagne, je voulais revenir ; maintenant, je voudrais repartir. Je le sens, il me faut quelque long et malheureux voyage dont on revient vieilli et les cheveux tout blancs. Je serai alors plus calme, je serai dompté comme ces chevaux qu'on fait galoper dans les terres labourées [1].

Il avait rempli de vers en son honneur des pages de son album. Plus tard, à Londres, où l'avait conduit une triste aventure, c'était, avant tout, le souvenir de l'Arsenal qui le rappelait à Paris :

Oh ! tenez, cette maison de l'Arsenal, je vous le jure, la main sur le cœur, ce n'est qu'elle que je regrette de Paris, car le reste, qu'importe ? Mais ce petit coin écarté de la ville, cette extrémité cachée du boulevard, où, au bout de mes journées les plus sombres, j'étais sûr de rencontrer toujours un accueil si cordial, tant d'amitié sincère et de compassion ; d'où

1. Lettre du 4 octobre 1831.

je revenais calme et consolé... jamais ma mémoire ne cessera de m'y ramener [1].

Une triste aventure, disions-nous. Triste, en effet, puisque, après un romanesque enlèvement et des mois de misère, une mort lamentablement poétique prit, à quelques semaines de distance, Gabrielle Dorval et celui à qui elle devait sa phtisie. Car, en ce temps où il était si bien porté d'être poitrinaire et où, pour se mettre à la mode, on tâchait de le paraître, Antony Fontaney l'était, lui, tout de bon. Il pouvait orner ses volumes d'urnes funéraires en culs-de-lampe et de têtes de morts.

« Figure intéressante », disait George Sand, qui ne l'a point flatté. Frêle et pâle, avec une distinction de manières, un affinement non sans affectation ni « dandysme ». Le mot est tout à fait de mise pour qualifier cet anglomane, qui signait quelquefois *lord Feeling* [2]. D'esprit, c'était un délicat, plein d'aversion pour le vulgaire, exigeant pour soi-même comme pour autrui, ne tolérant rien d'incomplet ni de lâché dans ses essais littéraires. Est-ce pour cela que George Sand estimait sa plume « d'un emploi à peu près nul, commercialement parlant »? Il ne se gardait pas moins du commun dans l'ordre du

1. Lettre de Fontaney à M^me^ Mennessier-Nodier (Londres, 31 août 1835).

2. Il signa notamment de ce pseudonyme des *Souvenirs d'Espagne* en 1831, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

sentiment. Il était de ceux qui voulaient sublimer la passion par la poésie et la religion, y compris l'ascétisme. Il méritait la dédicace que lui fit Sainte-Beuve d'une de ses *Consolations*, avec cette épigraphe tirée de l'*Imitation* : « *Cella continuata dulcessit...* » Quelques lignes de lui sur *Han d'Islande* [1] valent une profession de foi. Il y proclame de quelle « école » il est en amour. Le chaste baiser d'Ordener sur les lèvres d'Ethel nous fut, dit-il, « comme une ablution ». Il purifia nos âmes « des souillures qu'y avait laissées le *Faublas* ». Sa vertu nous enrôla dans le « parti de la réaction contre M. Pigault-Lebrun et son école fangeuse ». L'amour, il voulait qu'on le peignît éthéré. Il ne savait rien de « suave » comme, dans la *Thérèse Aubert* de Nodier, les baisers craintifs que les amants n'osent échanger qu'à travers des feuilles de roses. Ainsi, au moral comme au physique, il personnifiait l'idéal dont rêvaient les femmes vers 1830. Joignons des façons de dire, une sincérité d'ardeur, un feu dans la parole, une flamme « qui semblait consumer l'être même qui la ressentait [2] ».

Nous renonçons à extraire quoi que ce soit de ses nombreux vers à « Marie ». A Mme Nodier elle-même il adressa une pièce que publièrent les *Annales romantiques* de 1830. Sans négliger

1. 1er mai 1832.
2. George Sand.

la « muse » plus jeune, objet de tant d'hommages, sans omettre non plus Nodier, qu'avec un peu d'emphase il compare à un « cèdre des montagnes », il chante celle qui assemble autour d'elle une cour de peintres, de musiciens, de poètes :

Le luth et le pinceau, quand votre voix commande,
Prodiguent à l'envi les accords, les couleurs ;
Ce sont là les tributs dont on vous doit l'offrande,
Chaque gloire à votre guirlande
Est fière de mêler ses fleurs.

Comme Fontaney, Ulric Guttinguer était un mélancolique. Alfred de Musset le peignait « triste et courbé », en proie à des « douleurs sans bornes », et regardait dans son âme

Comme un enfant plaintif se penche sur les eaux.

Il lui enviait, d'ailleurs, ce « front pâli sous des baisers de femmes », et devinait au fond de son cœur le conflit de « deux mondes ». Guttinguer était, en effet, un être double : un mystique et un sensuel cohabitaient en cet « ange du ciel tombé », qui oubliait trop souvent son origine en certaine joyeuse compagnie, où, l'aîné pourtant et de beaucoup, il avait, dit-on, l'air du plus jeune [1].

« Ange », il le redevint presque, avec le vif

1. Voir Léon Séché, *Sainte-Beuve*, t. I, pp. 111, 112.

souvenir et le regret de ses déchéances, quand il écrivit *Arthur*, « récit d'une vie de passions bien déplorables », où se confesse « un grand désordre de cœur ». Ce grand désordre avait été le sien, puisqu'il faut voir une autobiographie dans ce roman où se livre « une nature délicate et très vite dégoûtée », disait Sainte-Beuve, qui connaissait bien l'auteur et avait projeté l'œuvre en commun avec lui. Ils s'étaient liés chez Hugo en 1829 [1], alors que le poète de *Joseph Delorme* traversait une crise morale et religieuse où les sens avaient leur part. Ulric l'attira dès l'abord. Leurs relations, probablement, se resserrèrent par des rencontres fréquentes à l'Arsenal, où Guttinguer fut assidu. On ne manqua pas, sans doute, d'y apprécier l' « homme sensible » qu'il était et le mélange qu'il offrait de « sentiments tendres, fragiles et chrétiens [2] », selon le goût de l'époque. Son âge lui permettait d'avouer, pour la fille de Nodier, les sentiments d'un Ruy Gomez pour Dona Sol [3]. Ils s'écrivirent souvent. De nombreuses lettres de Mme Mennessier à l'auteur d'*Arthur* sont en la possession de M. Léon Séché. Dans son *Sainte-Beuve*, très documenté, il en cite une où *Arthur* même est loué comme un « beau livre » et comme une

1. V. *Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, pp. 132, 133,

2. C'est Sainte-Beuve qui l'analysait ainsi. (V. *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I, p. 292.)

3. Lettre à Mme Mennessier-Nodier (17 octobre 1842).

« belle action ». Nous avons la réponse. Le roman n'est vieux que de quelques mois, et déjà cependant le public le délaisse. Le romancier, qui y a mis son cœur, dit sa gratitude à la lectrice qui l'a si bien compris :

Saint-Germain, 3 février 1837.

J'ai été touché plus que je ne pourrai jamais l'exprimer, madame, de ce que vous m'avez écrit sur *Arthur*. Je trouve dans votre lettre de quoi me consoler de l'oubli et de l'indifférence où ce livre est déjà enseveli. Ma vanité va jusqu'à dire qu'un livre qui vous a trouvée si favorable méritait un meilleur sort... Si j'ai tant différé à vous remercier, c'est que j'espérais d'un moment à l'autre aller à l'Arsenal recueillir de votre bouche quelques-uns de ces mots bienveillants qui m'ont tant ému et fait de bien...

... Je ne sais si je pense *Arthur* à présent. Pourquoi vous dire cela? et suffit-il de savoir que c'était un livre sincère au moment où je l'écrivais? Que je m'applaudis de l'avoir donné à votre maison ! Qu'il aura là un doux sommeil, un honorable tombeau ! Qu'ils sont rares, épars, ceux qui en jugeront et en parleront comme vous, madame ! Je pense que des pages si sérieuses sont écartées durant ces derniers jours de bruit et de fête, mais je me recommande à vous pour le Carême...

Très divers étaient les sujets de leurs entretiens : événements de famille, santé, politique... Bien entendu, la littérature y tenait grande place. Un jour, Ulric faisait l'éloge de Musset, « ce divin fumeur, ce charmant buveur d'ab-

sinthe qui nous rend des fleurs et du nectar pour toutes les horreurs qu'il avale [1] ». Il ajoutait : « Je l'adore. » Une autre fois, c'était Marie elle-même, Marie écrivain, qu'il exaltait, « adorable, naturelle, pur sang Nodier [2] ». Ou bien il défendait contre elle le sonnet et, en même temps que son apologie en prose, la lui envoyait en quatorze vers [3]. Les dernières lignes qu'il lui adressa, d'une main quelque peu défaillante, expriment son dégoût pour une « boue littéraire » d'où émergent de rares poètes. *Salammbô* est la nouveauté du jour. Le livre n'a pas plu à son amie ; il sent comme elle ; il le lui dit familièrement :

Oui, ma chère Marie, je suis aussi bête que vous et je m'en vante. Je rougis jusqu'aux yeux de tout ce qui s'écrit. *Salammbô* est une mystification, une farce qui me confond, moi qui ai adoré *Madame Bovary* et qui aime l'auteur. Tout le monde éclate de rire au nez de ces amours carthaginoises et mercenaires comme au nez du notaire et de bien d'autres. Mais lisez l'*Argent maudit* de Ch. Monselet, et vous vous réconcilierez avec le temps [4].

Ce temps présent, il l'oublia souvent, j'imagine, et se « cramponna au passé », en compa-

1. Lettre à Mme Mennessier-Nodier (20 janvier 1843).
2. Lettre à la même (18 juillet 1849).
3. Voir *Félix Arvers*, par Léon Séché. (*Revue de Paris*, du 15 juillet 1906, page 345)
4. Lettre non datée.

gnie d'Émile Deschamps, dont le nom lui vient sous la plume dans cette même lettre, et qui lui est cher.

Balzac nous tire de la mélancolie et des amours de poitrinaires. Robuste comme Dumas, — avec la figure d'un élément, disait Lamartine, — comme Dumas il avait l'air, à l'Arsenal, d'un colosse au repos. Il venait de quitter le haut fourneau où, des semaines durant, isolé du monde, il avait empilé le minerai de ses observations et de ses inventions ; il entrait dans ce cercle de causerie et l'animait du jet soudain de ses « idées solitaires ». — Le mot est encore de Lamartine. — Il se présentait dans son négligé coutumier, avec son débraillement pittoresque et sa crinière éparse. Il gesticulait, la canne à la main, sa fameuse canne à pomme ciselée, qu'il ne laissait pas toujours au vestiaire.

Réunissons Balzac et Théophile Gautier, non pour la ressemblance de leur tenue et la parité de leurs chevelures, mais parce qu'ils avaient beaucoup à se dire. Balzac, on le sait, prodiguait à son ami plus jeune les conseils « d'hygiène littéraire ». Hygiène à part, ne méditèrent-ils pas de s'embarquer ensemble, armés de pics et de pioches, pour aller, près du morne de la Pointe-à-Pitre, déterrer le trésor de Toussaint-Louverture ? On s'étonne de ne trouver, dans l'*Histoire du romantisme,* pas une fois, le

nom de Nodier [1]. *Inès de las Sierras* a inspiré au poète des *Émaux et Camées* des vers qui ne durent pas moins flatter le conteur de la nouvelle espagnole que la Petra Camara, à qui ils sont adressés. Cette pièce pourtant ne fut pas offerte en autographe à Nodier. Est-ce pour Mme Mennessier que fut composé le *Noël* ? Le voici, sur une feuille volante, d'une écriture égale et fine, que nous retrouvons à certaine page de l'album, dans une pièce toute profane [2] :

Ma charmante, depuis ta visite imprévue,
Deux mois se sont passés que je ne t'ai pas vue...

Toujours sollicité par la fée Lorély ou par celles de son Valais natal, Gérard de Nerval paraissait entre deux courses au delà du « Rhin joyeux », entre deux fugues au pays de Sylvie, — à moins qu'il ne revînt du Caire ou de Beyrouth. Il entrait, sans toujours quitter son rêve à la porte avec son manteau. Dumas, son ami et collaborateur [3], et parfois compagnon de route, l'accueillait avec une cordialité sonore. Gautier lui rappelait ces soupers byroniens où l'on se passait, en guise de coupe, le crâne d'un

1. Mais il est juste d'observer que l'*Histoire du romantisme* est restée inachevée. M. de Spoelberch de Lovenjoul a défendu avec raison Gautier contre le reproche qui lui a été fait de ce silence. (Voir *Autour d'Honoré de Balzac*, p. 69 et Appendice.)

2. C'est l'élégie IV des *Premières Poésies*.

3. Pour *Léo Burckart*.

tambour-major tué à la Moskowa, — Gautier qui peignit si bien la démarche de l'exquis songeur « dans une sorte d'extase ». Ce visionnaire savait, par instant, reprendre pied dans la réalité, et il était homme à tenir tête à Nodier en personne dans une controverse d'érudition. Féru de curiosités historiques et littéraires, il avait le cerveau meublé de connaissances précises et étranges, qu'il s'étonnait d'être seul à posséder. Ces façons d'interpeller son monde lui étaient fréquentes: « — Vous avez lu dans Maimonides... — Vous vous rappelez ce passage de Bhavabouti... — Il faut n'avoir jamais lu les *Préadamites* de Lapeyrère [1]... » Même sur Bhavabouti, Nodier ne devait pas se laisser prendre sans vert. Au besoin, il arrêtait, je suppose, le questionneur par une de ces histoires dont Gérard goûtait si fort l'accent de sincérité. Vous vous souvenez, disait-il à Dumas, « avec quelle conviction notre vieil ami Nodier racontait comment il avait eu le malheur d'être guillotiné à l'époque de la Révolution : on en devenait tellement persuadé que l'on se demandait comment il était parvenu à se faire recoller la tête [2]... »

Nous n'avons nommé jusqu'ici que des habitués ou, du moins, des visiteurs fréquents de l'Arsenal. Il y aurait presque un chapitre à

1. Voir le livre très documenté et très charmant de M. Gauhier Ferrières, *Gérard de Nerval*, pp. 202 et 203.

2. Nous retrouverons, avec une variante, cette plaisanterie ous la plume de Jules Janin.

ouvrir pour les passants, les « erratiques », — c'est le nom que leur donnait Édouard Grenier. Citons-en deux seulement, qui ont laissé un souvenir.

Nodier avait révélé aux Parisiens la muse naïve et patoisante de Jasmin [1]. Le « friseur » d'Agen avait dit sa gratitude en une épître « A Moussu Charles Nodier de Cranto de Paris, que lou prumé, defendet nostro lengo gasconno », et il avait offert à la fille de son bienveillant critique la dédicace d'un de ses petits poèmes [2]. Un soir, on vit, à l'Arsenal, le poète poseur de papillotes. On admira son accent vibrant et aussi sa bonne mine. Sainte-Beuve, probablement d'après le souvenir de cette soirée, a célébré l'éclat des yeux noirs qui, sous une noire chevelure, éclairaient son visage au teint chaud [3].

Un autre « échappé de province », comme le qualifiait Victor Pavie, avait traversé, des années auparavant, le salon de Nodier. Un Bourguignon, celui-là, et non pas un diseur à la voix sonore, mais au timbre grêle, à l'air timide, au surplus, et dont les yeux noirs aussi n'illumi-

1. Par un article dans *le Temps* du 10 octobre 1835.

2. *Marthe l'innocente.*

3. Voir l'article de Sainte-Beuve sur Jasmin, au tome IV des *Causeries du lundi*. Jasmin vint à l'Arsenal avec son fils, qui dansa et, à ce qu'on m'a raconté, amusa les jeunes filles par la franchise ingénue et primitive de ses façons. Édouard Grenier, dans ses *Souvenirs littéraires*, mentionne cette visite du perruquier gascon.

naient qu'un masque chétif, « d'une finesse un peu chafouine » [1]. C'était Aloïsius Bertrand. Il récita ses vers et sa prose, ses ballades en prose, d'un travail si soigneux, ouvragées comme des orfèvreries. Il étonna par son art précieux, non moins que par sa sauvagerie gauche, et ne laissa guère à ses auditeurs le temps de revenir de leur surprise, puisqu'il alla si vite mourir à l'hôpital [2].

De ce ciseleur de bijoux à Amédée Pichot n'essayons pas l'artifice d'une transition : Amédée Pichot — qui nous ramène aux hôtes ordinaires, nous dirions presque aux résidants de l'Arsenal, — ignorait l'« écriture artiste », pratiquée, avant l'invention du mot, par Aloïsius Bertrand. Ailleurs que dans ces raffinements résidait son très solide mérite. Médecin, romancier, historien, traducteur, c'était bien le plus ouvert et le plus curieux des esprits. De la même plume dont il commentait les « Opinions des médecins d'Édimbourg sur la petite vérole », il rédigeait une « note pour un supplément aux *Provinciales* », il collaborait au *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, à moins que ce ne fût au *Journal des jeunes personnes*. Ou bien il traduisait Shakspeare, Sheridan, Goldsmith,

1. Cette appréciation est de Sainte-Beuve, qui a écrit sur Aloïsius Bertrand de très fines pages, au tome II de ses *Portraits littéraires*.

2. Voir les *Revenants* de Victor Pavie, pp. 25 et 26.

Ben Johnson, Byron. Ou encore, après avoir imaginé les aventures de *Monsieur de l'Étincelle*, il tirait des chroniques l'histoire du *Dernier roi d'Arles*. De quoi il se délassait en faisant parler *le Perroquet de Walter Scott*. Il écrivait un jour à Nodier : « Si je suis repoussé de l'Académie des Inscriptions et que vous me receviez de la vôtre, je veux vous étourdir par l'étalage de mon érudition négative ». Il calomniait sa science, — « positive » sur plus d'un point. Telle de ses publications provoqua, en 1824, un débat important à l'Académie de Médecine. Mais il n'était de rien mieux informé que de l'Écosse, de ses traditions, de son folklore. Là peut-être fut l'occasion de sa rencontre avec Nodier.

En 1821, Nodier avait voyagé au pays du romancier baronnet. Il y avait rempli un carnet de route, imprimé sous ce titre : *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*. Ce livre le mit-il en rapport avec Amédée Pichot, qui allait publier lui-même des récits d'excursions en Angleterre et en Écosse, puis rédiger le texte des *Vues pittoresques de l'Écosse* dessinées par Pernot ? Il est permis de le conjecturer, d'après une lettre de juillet 1822, où Pichot sollicite la permission d'employer la banale formule : « Mon cher ami... » ; ce qui marque la nouveauté de leurs relations. Il est à Londres, où il use de recommandations, dont l'a obligeamment pourvu le voyageur de l'année précédente. Il demande :

« Avez-vous fini les aventures de ce pauvre lutin d'Écosse ? »

L'année d'après, ce fut une collaboration inattendue qui les rapprocha. En 1823, parut sous leurs signatures associées, un *Essai critique sur le gaz hydrogène et les divers modes d'éclairage artificiel*. Ils en vinrent à une étroite amitié. Une communauté de goûts les y destinait : tous deux bibliophiles et « biblioplégistes ». A Londres, Pichot marchande pour Nodier la *Satire Ménippée*, et ce lui est prétexte à prolonger d'agréables séances chez le libraire Wheatley. Au besoin, il entreprendra pour son ami des recherches laborieuses au fond de l'hagiologie écossaise; par exemple, sur saint Oran, dont il lui a dédié la légende dans *le Perroquet de Walter Scott*. Enfin, tous deux amoureux des hasards, ne rêvaient-ils pas d'un voyage au pôle Nord ? J'en trouve la preuve dans une lettre datée du « Jour de l'an » (1827)[1], et qui commence par un badinage sur « l'hiver un peu tiède », à peine suffisant « pour glacer les marrons », alors qu'il devrait « glacer toute une mer ». La suite, où, de temps à autre, éclate la plaisanterie, témoigne que le projet avait toutefois quelque sérieux. L'itinéraire est étudié, les difficultés de la route mesurées. Suit un postscriptum sur la « calotte polaire ». Cela se ter-

1. L'année n'y est pas inscrite ; mais nous la conjecturons d'après une allusion à certaine loi Peyronnet, celle-là même, apparemment, que Chateaubriand qualifia de « loi vandale ».

mine, il est vrai, par un refrain d'opéra-comique :

Voyage, voyage qui voudra !...

— accompagné de cette déclaration : « Cependant je vous aime tant que nous partirons quand vous voudrez. »

On voit les progrès de leur amitié, et l'on comprend l'accent dont Amédée Pichot remercia Mme Mennessier lorsqu'il reçut d'elle la biographie de Charles Nodier. Il lui gardait, au reste, à elle-même, une gratitude vive pour l'affection qu'elle avait, dès l'abord, accordée à sa première femme :

Vous avez nommé ma pauvre Zéphyrine comme une des beautés de l'Arsenal. Sous ce nom, vous avez réveillé tout un monde de douces et tristes pensées. Il y a longtemps de cela, mais j'en suis reconnaissant comme si c'était hier...

Avec ce chercheur laborieux et ingénieux, Éloi Johanneau voisina ici tout naturellement. Éloi Johanneau, quasi-homonyme de deux artistes que nous nommerons, mais avec lesquels il n'a rien de commun, mérite mieux qu'une mention. Familier de nos Gaulois, comme Nodier, il sollicita, un jour, de lui et obtint communication d'une « rarissime sciagraphie de Rabelais ». Telle fut, je crois, le premier objet d'une correspondance qui prit bientôt le ton de l'intimité.

Johanneau préparait le commentaire historique et les notes philologiques d'un Rabelais *variorum* [1]. Nodier, qui le documentait si volontiers, lui donna, pour l'annonce de cette édition savante, une collaboration dont il sentit le prix. Johanneau avait plaisir à parler de ce prospectus dans lequel le meilleur n'était pas de lui, « et qu'on allait chercher au Palais-Royal comme un pamphlet du jour [2] ».

C'était un érudit gai. Au cours d'un voyage en Touraine, il avait composé une *Chanson sur Rabelais* et, du même Rabelais, il fit plus tard une petite « clef » en quatre couplets[3]. Il rimait, le cas échéant, des épigrammes. Sur Benjamin Constant, dont le prénom signifie, en hébreu, « fils de la droite », il improvisa ce quatrain :

Fils de la droite, Benjamin
A la gauche toujours se place,
Et pour défendre ce terrain,
Est constant à la même place.

Sa philologie s'attarde parfois au graveleux, et il fait joyeusement part à Nodier de ses découvertes en ce genre. Apulée, un temps, le retient. Nodier, qui a jadis étudié de près cet auteur, s'intéresse à ses recherches :

1. Il ne mena point, d'ailleurs, jusqu'au bout ce travail.
2. Lettre d'Éloi Johanneau à Charles Nodier (16 avril 1830).
3. Nodier a fait allusion à ses travaux en ce genre, dans le *Bulletin des Bibliophiles*, 1834, nos 7 et 8.

...Je vous sais gré de vous occuper de mon ami Apulée, auquel éditeurs et scholiastes n'entendent guère, et qui a été longtemps l'*ultimum limen* de mes spéculations philologiques. Mon ambition aurait été d'en donner une édition émendatissime, car il est plein de fautes impures qui viennent de la mauvaise foi, de la fausse pudeur ou de l'ânerie des copistes, mais *deus non nobis hæc otia fecit*. C'était un génie de *haulte gresse*, et qui a brisé la glace, comme maître François. Aussi fut-il persécuté comme maître Bonaventure [1].

Johanneau lui répond :

Puisque vous aimez Apulée, la restitution du fragment croustillant que je vous ai annoncé vous intéressera plus que d'autres. Si on n'imprime pas ma lettre à ce sujet... je vous en donnerai communication, pour vous prouver de nouveau combien je tiens à votre suffrage [2].

Nodier vient de nommer « maître Bonaventure ». Le *Cymbalum mundi* a longtemps été son livre de chevet. Johanneau lui a-t-il révélé, vraiment, « les finesses de la lettre » dans cette œuvre, où, auparavant, il « n'entendait que le sens » ? Johanneau, qui s'est mis en quête d'une « clef » de Rabelais et de plusieurs autres, — celles de Voltaire, de Rousseau, de *Télémaque*, — cherche aussi et croit tenir la « clef » de Despériers. Trouvaille qui ne peut laisser Nodier

1. 2 février 1830.
2. 6 février 1830.

indifférent. Aussi déclare-t-il que, pour cette clef-là, il en céderait volontiers « d'assez singulières ». Son ami peut le prier de démarches auprès de l'éditeur Crapelet pour la mise au jour d'une telle découverte. Nodier fera plus : il se chargera de la partie bibliographique de cette publication.

De ce docte commerce, qui parfois s'égaie, une familiarité est née entre eux. Une lettre de Johanneau (18 avril 1830) s'adresse *Carolo Nodidiero vel Nodiferro*. Auparavant, il a nommé Nodier : *mi carissime Notari*. Il aime à jouer sur les étymologies. Il envoie à l'habitant de la rue Sully un sixain plaisant sur le nom de l'île Louviers, sa proche voisine.

Venait-il souvent à l'Arsenal ? S'il lui avait plu d'y fréquenter, les sujets de conversation avec Nodier ne lui eussent pas manqué. On nous en croira, surtout si nous ajoutons que ce philologue se doublait d'un botaniste. Mais il ne sortait guère de chez lui. Il parle de sa réclusion dans son cabinet, où ses études le « tiennent cloué comme Prométhée sur le Caucase ». Du moins, parut-il une fois chez Nodier pour y introduire M^me^ d'Estournelles, née Constant de Rebecque [1].

Elle aurait pu s'y présenter seule : Nodier avait connu son frère et l'avait entrevue elle-

1. Deux lettres de Johanneau, l'une du 13, l'autre du 16 avril 1830, parlent de cette visite projetée.

même à Dôle [1], où il obtint un permis de séjour en 1806, après son équipée de conspirateur. Entre Benjamin et lui, c'avait été mieux qu'une rencontre : « leurs esprits souples et brillants, leurs sensibilités promptes et à demi brisées devaient du premier coup s'enlacer et se convenir [2] ».

Il gagna, dans cette ville de Dôle, quelques autres sympathies précieuses. Nous avons dit ce que fut pour lui le sous-préfet, son « surveillant ». Il devait garder une gratitude fidèle à M. de Roujoux et lui ouvrir toute grande la porte de sa maison, quand ce fonctionnaire en disgrâce devint, lui aussi, habitant de Paris. On aima tout de suite, à l'Arsenal, ses manières exquises d'homme du monde et son esprit, dont la droiture ferme, — parfois un peu âpre, — contrastait avec une sensibilité fine et tendre. Il eut, en Nodier, un précieux collaborateur littéraire et un guide, nous pourrions dire un protecteur. Car il reçut de lui aide en même temps que conseil, lorsque, retiré de l'administration, après une carrière traversée par les brusques alternatives des événements politiques, il demanda des ressources à sa plume.

En 1827, ils publièrent ensemble les *Poésies inédites* de Clotilde de Surville, « poète français du xv^e^ siècle ». Un premier recueil avait

1. Une partie de la famille de Constant habitait cette ville.
2. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I, p. 473.

fait les délices de Lamartine. Michelet en goûtait fort la frêle grâce printanière, même après qu'on y eut découvert une érudite supercherie. Elle avait été dénoncée par Nodier lui-même, dans ses *Questions de littérature légale*, et par M. de Roujoux, dans ses *Révolutions des sciences et des beaux-arts*. Ils ne résistèrent cependant pas à la tentation de continuer ce jeu savant, le baron possédant quelques inédits qu'il ne pouvait se résoudre à garder en portefeuille. Combien problématique lui semblait leur attribution, et avec quelle liberté il les retouchait, sa correspondance avec Nodier l'atteste :

Vous me dites des choses extrêmement justes sur Clotilde et son orthographe; elle ne vaut rien, elle n'est pas du temps, mais il a fallu la suivre à cause du premier volume. *Je me suis emburelucocqué* l'imagination pour la remettre partout, mais je ne la défendrais pour rien au monde. Je suis aussi convaincu que vous que le XVe siècle n'a pas vu ces poésies, mais je ne sais quel sentiment intime me dit aussi qu'elles ne sont pas de M. Surville[1]. C'est peut-être une horrible injustice dont je lui demande pardon. Puisse-t-il en être dédommagé par le succès qu'elles auront [2].

1. Le premier recueil fut publié, en 1803, sous le pseudonyme de Ch. Vanderbourg. On découvrit son véritable auteur dans le marquis de Surville, ex-capitaine au premier régiment de France, émigré en 1791, rentré en France et fusillé dans le Velay en 1798.

2. Lettre du 19 juin 1826.

On n'approchait guère Nodier sans se laisser gagner. Il dut, pendant sa vagabonde vie de « proscrit », « emboiser » même les gendarmes. Avant le sous-préfet de Roujoux, le préfet Jean de Bry avait été son ami ; — Jean de Bry le conventionnel et régicide, qui proposa d'enrôler des volontaires « vengeurs de l'humanité » pour « attaquer, corps à corps, individuellement, les tyrans » ; Jean de Bry du Comité de salut public. Le 18 Brumaire l'avait converti. Il avait servi Bonaparte, puis Napoléon. Il administrait, au nom de l'empereur, le département du Doubs, quand, écrit Nodier, « la fougue, les écarts peut-être, d'une adolescence orageuse attirèrent sur moi les violences du pouvoir ». On se souvient que le « conjuré » trouva chez le représentant de ce pouvoir, une bienveillance non passagère [1]. Même quand il eut cessé d'être son administré et son justiciable, Nodier sentit encore la protection efficace de Jean de Bry.

Plus qu'au baron de Roujoux, la Restauration fut sévère à ce préfet de l'Empire. Il se vit exilé en 1815. De Mons, où il se retira, il correspondit avec Nodier, qui lui vouait un sentiment quasi-filial. Ses lettres le montrent apaisé et sans amertume. Son « dogme politique est : *Indulgence aux indulgents.* » Il se loue de l'indépen-

1. Faut-il noter que, pour lui marquer sa sympathie, Jean de Bry avait proposé à Nodier d'entrer dans la franc-maçonnerie, où, prétendait-il, « se trouve compris... tout ce qu'il y a jamais eu de bon et de beau dans le monde moral »?

dance dont il jouit « sous sa redingote » et qu'il ignorait « sous son habit brodé ». Il oublie les rigueurs de la politique dans la vie de famille et dans l'étude. A soixante ans, il s'est « constitué écolier. » Il s'est remis aux sciences; il se plonge dans *l'Exposition du système du monde*, sans renoncer à la littérature. Il s'intéresse aux livres de « son cher Charles », qui ne néglige pas de le mentionner dans le *Dernier banquet des Girondins* [1].

La Révolution de Juillet lui permit de rentrer, et, dès le lendemain de son arrivée à Paris, il alla chez son ami [2].

1. Bien auparavant, dans son cours de littérature, professé à Dôle, Nodier lui avait fait une place parmi les orateurs de la Révolution et l'avait loué avec complaisance, ainsi que l'atteste cette lettre : « Quand j'ai parlé de vous, je ne m'en suis pas tenu à des notices courtes et sèches, comme celles que je crois devoir à Hypéride et à Lysias », (Nodier à Jean de Bry, 30 avril 1809). — Cette lettre a été reproduite par M. Léonce Pingaud, à la fin d'une étude, très documentée et très vivante, sur *Jean de Bry et ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss*. — Les lettres de Charles Nodier à Jean de Bry ont été publiées par M. Boyer de Sainte-Suzanne père, dans un livre intitulé : *Notes d'un curieux* (Monaco, 1878).

2. Sous la Restauration, en 1818, quand s'était agitée la question du rappel des proscrits de 1816, Nodier, dans sa brochure *Des Exilés*, — qui lui valut quelques rigueurs de l'administration, — avait désigné Jean de Bry comme particulièrement digne de la clémence royale. Dix ans après, en mai 1828, il avait offert au banni d'agir auprès de Martignac pour obtenir sa rentrée en France. Mais Jean de Bry s'était refusé à se donner les apparences d'un solliciteur, même indirect. Nodier lui annonça, vers la fin de 1829, sa visite en Belgique. Avant qu'il tînt sa promesse, les journées de Juillet survinrent. Au lieu de le recevoir à Mons, Jean de Bry vint le surprendre à l'Arsenal.

Quelle place pouvait-il tenir dans un milieu comme celui de l'Arsenal? Nous conjecturons, avec le plus informé de ses biographes, qu'il n'y vint pas très souvent. Un survivant du XVIII^e^ siècle, fidèle à de vieilles manières de penser et d'écrire, devait s'y sentir dépaysé. Nous l'y trouvons pourtant, un soir de juin 1831, à table avec Jouy, Alexandre Duval, Taylor, David d'Angers... [1].

Eut-il jamais le « talent d'écrire » ? [2] Laissa-t-il des pages « sublimes de style et de sentiment ? » Nodier, qui l'affirme, est suspect de complaisance. Nous avouons ne connaître ni l'*Essai sur l'éducation nationale*, publié en 1790 par le député de Vervins, ni son *Éloge funèbre de Mirabeau* (1791). Mais la prose de ses lettres est entachée de l'emphase que sa génération prit pour l'éloquence. Il écrivait, le 6 juin 1833, de sa ville natale : « C'est de là qu'il y a quarante-cinq ans, la Révolution m'a tiré pour me lancer dans les orages que son sein renfermait... » Quoi qu'en dise l'indulgent Nodier, nous doutons qu'il ait compté parmi les écrivains de l'Arsenal. Sa phraséologie vieillotte

1. Voir encore l'intéressant travail de M. Léonce Pingaud.

2. Nodier le lui attribue en une élogieuse notice nécrologique, imprimée le 10 janvier 1834, dans *le Vert-Vert*, journal où collaborèrent Victor Hugo, Alfred de Vigny... et dont les numéros sont aujourd'hui introuvables. Le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul a exhumé ces lignes depuis longtemps oubliées et leur a donné place dans ses *Trouvailles d'un bibliophile, Bibliographie et littérature*, sous ce titre : *Une épave de Charles Nodier*.

faisait sourire, apparemment, les poètes novateurs.

∴

Fraternité des arts ! Union fortunée !

s'écrie Joseph Delorme, en évoquant le charme de ces

Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
Charmera le vieillard [1] !

« En ce temps-là, — dit Théophile Gautier, — la peinture et la poésie étaient sœurs. » Ajoutons : la sculpture, la musique... C'est à propos d'Eugène Delacroix que Sainte-Beuve célébrait cette étroite parenté. Dès ses tout premiers débuts, l'auteur de la *Barque du Dante* avait vu la sympathie des romantiques venir à lui, et, durant les attaques furieuses qu'il eut à soutenir, elle ne manqua pas de lui être un réconfort. Que plus tard il les ait quelque peu répudiés, n'importe : des témoignages subsistent de l'aide qu'ils lui prêtèrent et du sentiment qu'il en éprouva. Nous trouvons dans les papiers de Nodier cette lettre, de mars 1830 :

Mon cher monsieur,

Je n'ai pas encore lu le *Roi de Bohême*. Je suis un peu séquestré et garde presque la chambre depuis le

1. *Le Cénacle.*

commencement de l'hiver; mais, en passant par hasard devant la boutique du libraire, je me suis vu, oui, vu moi-même réuni au plus illustre poète de notre temps par la main de notre ami Johannot et dans votre ouvrage dont tout le monde s'occupe. J'ose à peine croire à une réunion si glorieuse pour moi et je vous avertis que tous les passants feront comme moi et s'imagineront que vous me comparez à lord Byron. Est-il vrai, monsieur, est-il vrai que, même avec l'intervalle convenable, vous me compariez à lui ? Vous savez bien que, pour un pauvre diable d'artiste, être senti et admiré est la plus belle récompense, la seule. Que tout cela au moins ne dise pas que ma modestie se révolte et fait la prude le moins du monde, au contraire. Vous avez donné un corps à mes rêves et le véritable effet en sera de m'ôter du découragement toutes les fois que je penserai à votre livre. Il faut bien que je le lise aussi : c'est un nouveau plaisir à goûter ; mais, en attendant, que je vous remercie de celui que j'éprouve déjà à me voir si avant dans l'estime d'un homme comme vous, pour qui j'ai tant d'admiration et que je ne puis assez prier de recevoir l'expression de ma vive reconnaissance,

Eug. Delacroix

Ce jeudi.

Ce qui valait à Nodier, en même temps qu'à Tony Johannot, ce merci chaleureux, c'est que, dans l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, ces quatre lignes se lisaient :

Voilà Venise et son port, et ses gondoles, et sa vieille mosquée chrétienne, et ses noirs palais, et les degrés de

marbre où vit la trace du sang de Faliero, rajeunie par les vers de Byron et par les pinceaux de Delacroix.

Ici le texte s'ouvrait pour faire place à un médaillon où se superposaient les profils du poète et du peintre[1].

La lettre de Delacroix, toute reconnaissante, garde le ton d'une déférence un peu cérémonieuse. Évidemment, il n'était pas, à cette date, un habitué de l'Arsenal; peut-être même n'en avait-il pas encore franchi le seuil. Il y vint ensuite, et n'y vit pas seulement des artistes de son école. — Entre lui et Amaury-Duval, comment la rencontre ne fut-elle pas un heurt? — A la vérité, il parlait peu. Sainte-Beuve l'a représenté comme un jeune homme

A la tête pensive,
Au regard triste et doux, silencieux convive.

Silencieux, il l'était de propos délibéré, par principe d'hygiène, pour ménager sa laryngite. Sans doute, il ne tint pas toujours sa résolution, et se laissa entraîner plus d'une fois à théoriser. Mais encore son art très fin de causeur adoucissait-il ce qu'avaient de provocant pour des classiques ses idées, outre l'étrangeté de son masque, irrégulier et farouche. Il n'exprimait, d'ailleurs, pour l'ordinaire, dans le monde, que des opinions esthétiques modérées. C'était

1. Devéria les a de même associés.

seulement devant la toile qu'il frémissait de sa fougue novatrice. Enfin redisons que le salon de Nodier était pour les combattants de la littérature, de l'art et même de la politique, un terrain neutre. Tous y observaient de bonne grâce une trêve de Dieu.

D'Amaury-Duval, il reste, sur l'Arsenal, des pages intéressantes par de copieuses descriptions, relevées d'esprit, et où la connaissance des choses atteste une intime fréquentation des gens. Aussi les billets de lui que nous avons entre les mains, tous adressés à M^me^ Mennessier — dont il fit le portrait — ou à sa fille, M^lle^ Thècle, ou à son fils Emmanuel, sont-ils d'un ami très familier qui s'invite à dîner, plaisante celui-ci ou celle-là sur son caractère, accuse, au surplus, en toute franchise, sa propre humeur, sait qu'il n'importunera pas en définissant l'état de ses nerfs, non plus qu'en déplorant ses grippes ou ses rhumatismes. Encore mieux ses chagrins seront-ils compris, ses deuils partagés, et il en écrit à cœur ouvert. De ces lettres, pourtant, nous ne voyons rien à transcrire. Mais il avait connu, chez Nodier, Alphonse Jal, et il lui envoya de Florence quatre pages très serrées, d'où peuvent s'extraire des lignes qui sont des « sensations d'Italie » curieuses. Rome, d'où il revient, l'a quelque peu accablé ; il y « étouffait ». Florence le met à l'aise :

Je respire ici. A Rome, l'art y est si grave, si triste !... On ne peut pas sourire devant toutes ces ruines; ici, avec toute sa grandeur, l'art a du charme. Rappelez-vous le Campanile de Giotto, le Dôme, l'église de San Miniato. Mais allez donc rire devant le Panthéon ou Saint-Pierre... Si un artiste doit vivre en Italie, je crois qu'il doit habiter Florence jusqu'à quarante ans et aller finir sa vie à Rome. Je n'ai pas quarante ans et je reste à Florence. Et puis, vous le savez, tout ce que j'aime de l'art est ici. Au premier coin de rue, je trouve une madone de Giotto, de Beato, de Memmi, de Gaddi, et, dans toutes les galeries, des Raphaël, des Titien, que sais-je? Et puis, quand j'ai passé ma journée au milieu de ces hommes-là, je me dépouille de mon caractère d'artiste, c'est-à-dire que je fais ma toilette et que, par un beau soleil couchant, je me dirige vers les Cascine, où je retrouve la vie élégante, du monde, des équipages, des toilettes, ce qu'il faut enfin, par moments, à nos têtes parisiennes... Je n'ai pas pu comprendre comment il[1] avait pu se décider à ne pas voir Forence... Je crois que c'est une ville bien importante, indispensable même pour un élève de M. Ingres. C'est là qu'on voit que tout l'art ne consiste pas dans une main ou dans un pied, mais avant tout dans le style...

Lui-même, élève d'Ingres et fervent de « style », il a mis dans ces derniers mots sa profession de foi.

1. Guichard, compatriote de Nodier. Il était né en 1810, à Besançon. Il fut en 1835, attaché à la Bibliothèque royale. Le *Bulletin du bibliophile* le compta parmi ses collaborateurs. Il reste de lui une édition des *Poésies* du duc Charles d'Orléans et quelques autres publications érudites.

Elle aurait pu être celle d'Alaux — dit « Alaux le Romain », à cause de son prix de Rome, et surtout de sa rigide religion esthétique. — Il accompagna, lors du sacre de Charles X, Nodier à Reims. Victor Hugo était du voyage. On discuta, pendant le trajet, sur l'art du paysage. Le poète défendit la liberté de l'accident pittoresque contre ce classique, « épris du style noble et rassis », qui « accusait les moulins à vent de déranger les lignes avec leurs mouvements de bras »[1]. Tout « romain » qu'il fût, Alaux eut ses entrées, grandes et petites, à l'Arsenal et il orna de ses sépias plusieurs pages de l'album romantique.

Un artiste qui devait aux classiques son éducation, et qui d'abord leur avait paru docile, c'était David d'Angers. Lui aussi, « prix de Rome », il avait, en 1815, été l'hôte de la Villa Médicis, et l'influence de l'antiquité parut quelque temps le dominer. Il cachait cependant, tout au fond de lui-même, un instinct rebelle à la discipline de l'art traditionnel. Séduit par le mouvement de la vie moderne, curieux de ce qui s'en reflète dans les physionomies, attentif aux particularités individuelles, il devait s'affranchir de l'idéal fixé. Le jour vint, en effet, où, moins soucieux de beauté que d'expression, il se donna pour tâche d'interpréter les accidents des visa-

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

ges et se fit le grand sculpteur des figures contemporaines. Ce lui était « un plaisir de voir comment le génie, par une sorte de repoussé, se modèle à l'extérieur, bossèle le crâne et le front de protubérances, martèle, meurtrit, et sillonne les joues [1] ». Statuaire du romantisme, il tient ce titre de Victor Hugo, qui le lui a décerné dans une note des *Orientales*. Aussi vivait-il mêlé au monde littéraire de l'époque, et l'on ne doit pas s'étonner que Marie Nodier l'inscrivît au nombre des amis de son père.

Nodier en avait de plus intimes en Dauzats et Deveria. Dauzats apportait de la joie à l'Arsenal. Gai causeur, vif, amusant, pour les grands comme pour les petits, par ses histoires de toute sorte, à faire rire et à faire frémir. De ses voyages fréquents, Dauzats avait beaucoup retenu, et il inventait encore. Théophile Gautier le comparait à l'ingénieux fils de Laërte. Avant Marilhat et Decamps, il avait visité l'Orient ; — non sans péril, s'il fallait en croire les taillades et les estafilades qui décoraient ses bras, volontiers exhibés. Des paysages ensoleillés, chauds de couleur, tels que, le pinceau à la main, il savait les peindre, illustraient ses récits. Mais surtout il se plaisait aux âpres défilés où il situait ses rencontres avec les brigands. Il eut, en Catalogne, une aventure vraie, mais où le sang ne

1. Théophile Gautier, *Portraits contemporains.*

coula point. Ni coup de poignard, ni coup d'espingole. Sa voiture fut arrêtée, le contenu de sa valise renversé pêle-mêle sur le chemin, son argent pris. A vrai dire, il n'en avait guère. Il écrivit sans tristesse à Nodier le désastre de son bagage : « Rassurez-vous, mon ami, tout est pour le mieux... car si mes peignes n'ont plus de dents, mes rasoirs en ont beaucoup [1]... »

> Car vous aviez encor la simple robe blanche,
> Le collier noir qu'au bal vous mettiez le dimanche ;
> Le piano réveillé se plaignait à vos doigts.
> . . . . . .
> Et nous étions ravis ; — c'était comme autrefois.

Ces vers [2] feraient une épigraphe au portrait de Marie Nodier, dessiné par Deveria. Il nous a été permis d'admirer ce joli crayon chez M^lle^ Thècle Mennessier-Nodier. Sous les coques flottantes et bouffantes en honneur au temps de Louis-Philippe, la fille de Nodier sourit ; un mince velours noir s'ajuste à son cou, tandis que ballonnent les manches à gigot de sa « simple robe blanche ». L'artiste a laissé de la même gracieuse figure une autre interprétation : encore un portrait à la mine de plomb, mais très fantai-

1. Cité, dans *Charles Nodier*, par M^me^ Mennessier-Nodier, p. 288. Notons que Dauzats illustra en partie le *Journal de l'expédition des Portes de fer*, rédigé par Nodier.

2. Ils sont de Fontaney.

siste. Marie, en Suissesse, figurait l'aube dans une série qui composait les *Heures du jour* [1].

L'album illustré où nous avons lu *le Cor* de Vigny nous montre la signature d'Eugène Deveria sous une turquerie lavée à la sépia. Byron, alors, avait mis à la mode le pays « où la rage du vautour et l'amour de la tourterelle font naître tantôt des histoires mélancoliques, tantôt des récits de crimes [2] ».

Deveria — qui se piquait de littérature, qui rimait à ses moments perdus et se déclarait, en poésie, non moins qu'en peinture, fervent de nouveautés — était assidu à l'Arsenal. Il étalait dans la salle à manger, qui servait de vestiaire, l'ampleur de son manteau à l'espagnole, jetait sur la table son chapeau tromblon, et faisait au salon son entrée, sûr de l'effet de sa grande mine, de sa robustesse élancée, donnant à regarder, entre les revers de velours de son frac, le satin de ses gilets en forme de pourpoint [3].

Un artiste lettré et poète, c'était encore Louis Boulanger, quelque peu linguiste, — ce qui ne devait pas déplaire au maître de céans. — Romantique affiché, il avait, comme disait Théophile Gautier, « attaché Mazeppa au dos du cheval in-

1. Ce dessin nous a été obligeamment montré par M. Charles Rossigneux, qui le possède.

2. *La Fiancée d'Abydos*.

3. Voir, sur la mise fastueuse d'Eugène Deveria, l'*Histoire du Romantisme* de Théophile Gautier.

dompté ». Balzac s'était fait peindre par lui en froc et cordelière. Les titres ne lui manquaient point pour une place au cénacle ; aussi l'y voyait-on souvent. Il ne semble pas cependant qu'il fût avec les habitants de l'Arsenal sur le même pied que Dauzats, par exemple, ou Deveria. Nous avons de lui à Mme Mennessier-Nodier une lettre de novembre 1835. Elle répond à une demande pareille à celle qu'avaient reçue, la même année, Évariste Boulay-Paty, Alexandre Guiraud, Émile Deschamps, tous les amis de Nodier. Il s'agissait de constituer le recueil qui devait s'appeler le *Perce-Neige*. Louis Boulanger, avec une modestie peut-être feinte, se déclara prêt à affronter le ridicule d'imprimer ses vers :

C'est pourtant bien assez de faire de mauvaise peinture ! Mais vous le voulez, faites, et soyez assez bonne, madame, pour dire que c'est vous qui le voulez. Je ne m'épargnerai point à le répéter de mon côté.

Voici maintenant les frères Johannot. Alfred, figure voilée, comme le qualifiait l'hilarant Dumas, contrastait par sa réserve triste et froide avec son frère Tony, d'heureux caractère, tout en dehors. Il ne venait guère aux soirées du dimanche sans offrir à Marie Nodier quelque dessin. Si rien de lui ne se voit dans l'album illustré, il garnit copieusement les cartons de la jeune fille, dont le père fournissait à son crayon tant de pages à commenter. Avec une vivacité

d'inspiration toujours neuve, il semait de figures l'*Histoire du chien de Brisquet*, *Trésor des fèves, le Génie bonhomme*, *Trilby*, et en combien d'éditions diverses !... Il égayait aussi de spirituelles gravures sur bois le *Roi de Bohême et ses sept châteaux*.

Un autre collaborateur de Nodier, Jean Gigoux, para de vignettes un *Gil Blas* préfacé par le conteur, critique à temps perdu. Romantique autant que Johannot, interprète de Byron, peintre de ses sombres héros ou de ses héroïnes au col de cygne, Gigoux avait d'abord, j'imagine, approché Nodier comme Franc-Comtois. Il était fils d'un vétérinaire de Besançon et destiné d'abord à médicamenter les chevaux. Son père avait voulu que, pour les bien connaître, il apprît à les ferrer. Le jeune garçon avait donc, à l'entrée d'un faubourg, ressemelé le sabot des haridelles qui arrivaient à la ville. Mais, tout en les chaussant, il les observait d'un œil d'artiste. Ses dispositions de dessinateur frappèrent un peintre de passage à Besançon, qui lui suggéra la première pensée de sa vocation. Devenu parisien, il s'affina par la culture que donnent les livres et le monde. Il acquit la réputation d'un causeur agréable, au ton réjoui. Sous sa terrible moustache à la gauloise, passaient des mots de bonhomie savoureuse.

* * *

Est-ce à l'Arsenal que Jean Gigoux rencontra Fourier, autre Comtois, dont il fit un portrait célèbre ? On s'étonne de trouver, sous les espèces d'un vieillard à la mine douce, qui passerait pour un petit rentier ami du *statu quo*, l'un des troublants prophètes qui agitèrent le siècle dernier. Avec son air timide, la correction méticuleuse de sa mise, il aurait bien répondu au signalement d'Auguste Comte par un jeune Anglais, son élève : « scrupuleusement net et propre, soigneux, méthodique et ponctuel. » Ce que son extérieur très humble cachait d'assurance et de foi audacieuse en son infaillibilité se déclara, un soir, de façon comique. Il sortait de l'Arsenal avec Alexandre Bixio, par une belle nuit claire. Son compagnon s'écria :

— Quelle belle lune, monsieur Fourier !

— Oui, — répondit le théoricien, qui avait condamné à mort cette planète, — profitez de ses derniers instants, car rien ne peut la soustraire à ma loi.

Il n'était point isolé à l'Arsenal. Entre le groupe des artistes et le groupe des poètes, il y avait celui des philosophes et des sociologues, où il trouvait Considérant, son disciple, — compatriote de M^me^ Nodier, — Victor Considérant, ex-polytechnicien et artilleur, qui démissionna pour se faire l'apôtre du fouriérisme et le propagea plus que Fourier lui-même, par la plume et par la parole, multipliant les confé-

rences, créant des journaux, vulgarisant, par une *Exposition abrégée*, le système phalanstérien, le tirant du domaine de l'hypothèse et du rêve par des fondations d'ailleurs éphémères. Ce fut, sans doute, en souvenir de son passé d'homme d'épée qu'il en appela un jour aux armes pour hâter la rénovation sociale, et prépara, en compagnie de Ledru-Rollin et de Félix Pyat, l'échauffourée des Arts et Métiers. Il n'était pas encore le révolutionnaire condamné par la haute-cour de Versailles, quand il venait chez Nodier. On pouvait, selon le mot de je ne sais quel personnage de Balzac, le qualifier « vierge du fait ».

Du cercle des littérateurs, Sainte-Beuve devait quelquefois se détacher pour deviser avec ces réformateurs du monde, — ne fût-ce qu'avec ce disciple de Saint-Simon, Jousserandot, qui se reposait de la sociologie en jouant des castagnettes. — Il avait, en effet, voisiné, au *Globe*, avec les Saint-Simoniens et même fraternisé avec eux. Ne prêta-t-il pas sa plume à Pierre Leroux pour certain manifeste ? Il parlait plaisamment de cette profession de foi dont le signataire n'avait fait « que changer deux ou trois mots », ajoutant, seulement, « un ou deux pâtés d'encre ».

Dans ce coin des penseurs, il avait, de temps à autre, le plaisir de voir l'austère et douce figure de Jouffroy. Il contemplait la mélancolie et la fierté montagnarde de ce front qui, disait-

il, « fait rêver ». Il aimait le regard de cet œil bleu, à la « lenteur réfléchie » [1]. Montagnard et jurassien, Jouffroy était de la colonie comtoise. Mais il y avait mieux que ce lien entre les Nodier et lui : nous possédons du philosophe deux lettres qui le montrent avec eux en relations de vraie amitié. L'une, qui est l'annonce de son mariage, mérite d'être citée :

Mon cher ami,

Je suis bien coupable, ayant pris le parti de me marier, de ne vous en avoir pas prévenu d'avance, et d'avoir quitté Paris depuis près de vingt jours sans vous en informer ; mais un mariage est une chose si ennuyeuse avant et pendant, quelque bonne qu'elle puisse être après, que je me suis attaché à réduire cette chose à sa plus simple expression, c'est-à-dire à la renfermer dans le cercle de mes parents et des témoins obligés, parmi lesquels mon cœur aurait aimé à vous compter, si c'était le cœur qui fît ces sortes de nominations. Et depuis mon arrivée en Franche-Comté, j'ai été si enveloppé de visites et de réceptions que je n'ai pas eu le quart d'une minute pour écrire à mes amis. C'est donc à mes amis à me pardonner et je compte assez sur votre indulgence et sur celle de Mme Nodier, de Mme Mennessier et de Mme de Tersy pour ne point douter que ce pardon ne me soit accordé. Quant à la chose en elle-même, la voici : — J'ai épousé la fille d'un de vos anciens amis, le colonel Mouvert, de Salins, bien née, bien élevée, parfaitement simple et honnête, point

1. Le mot est de Mignet, *Éloges historiques*.

belle, point riche, point trop jeune, mais bonne, gaie, loyale, d'un caractère éprouvé par la mauvaise fortune et d'une éducation convenable. Ne voulant ni d'une femme qui me condamnât au monde, ni d'une femme qui troublât ma vie, mais d'une amie sûre qui pût rester au coin du feu, me laissât mes goûts et ne menaçât point mon repos, sans être déplacée dans la meilleure société quand par hasard il me prendrait envie d'y aller, j'avais depuis longtemps fixé mon choix sur celle qui est maintenant ma femme. Mais j'ai dû attendre que ma position fût fixée et mon avenir solidement assuré, et malheureusement l'attente n'a pas été aussi courte que je l'aurais voulu. Quoi qu'il en soit, quand les conditions que je m'étais imposées ont été remplies, j'ai fait ce que j'avais résolu, et, depuis que je l'ai fait, je m'en trouve bien. Voilà tout. A présent, mon plus cher désir est de voir ma détermination approuvée par les amis auxquels je tiens, et j'espère qu'elle le sera. C'est pourquoi je vous écris, mon bien bon et bien cher ami, à vous avant tous. Vous aimerez ma femme pour elle d'abord, pour moi ensuite, et peut-être encore en mémoire de son brave et honorable père, que je me suis mis dans la tête que vous avez connu...

Jouffroy reprit-il, à l'Arsenal, avec l'abbé Gerbet, certaine conversation commencée au temps de l'invasion, en l'année 1814-1815? Dans une fortuite rencontre chez un curé de la montagne comtoise, le normalien et le séminariste de Besançon avaient ébauché, sur la Révélation et ses preuves, un débat que plus tard peut-être, ils eussent poussé plus à fond et dans des conditions meilleures ; le prêtre mieux armé que le

tout jeune élève en théologie, le philosophe mûri par la vie et les hauts tourments, travaillé de nostalgie religieuse [1]. De son colloque avec le futur évêque de Perpignan, Jouffroy n'avait pas perdu le souvenir. Il gardait à son adversaire de jadis une sympathie que lui rendait, sans nul doute, Gerbet, le plus doux des hommes. Maurice de Guérin dit : « le plus doux et le plus endolori ». Son expression de « souffrance habituelle » n'avait pas de quoi déplaire dans un salon romantique, non plus que sa « figure pâle » et son « large front » [2]. Romantique lui-même, Gerbet ne renouvela-t-il pas le style de la dévotion ? Ne parle-t-il point la langue du meilleur romantisme, quand, par exemple, il définit des émotions « vives comme des sensations, calmes comme des idées » [3] ?

A l'Arsenal encore, Jouffroy pouvait disserter

1. Sainte-Beuve, qui a raconté cette conversation de Jouffroy et de Gerbet (*Causeries du Lundi*, t. VI. p. 380), prétend qu'ils ne se revirent jamais depuis. Était-il bien renseigné? Il semble naturel de supposer que Nodier ménagea, chez lui, au moins une rencontre à ces deux compatriotes. Notons, au surplus, que, dans son énumération des personnages illustres qui « passèrent le seuil de l'Arsenal », Mme Mennessier-Nodier les associe : « l'abbé Gerbet et Théodore Jouffroy » (*Charles Nodier*, p. 306).

2. Maurice de Guérin, *Journal et Lettres*, p. 195.

3. Le romantisme de cette phrase a été souligné par M. Henry Brémond dans un délicieux article sur Gerbet (*l'Occident*, octobre 1906, p. 270). — Pour le portrait physique et moral de Gerbet, voir (pp. 6-8) le livre pénétrant de M. Brémond : *Gerbet*, Textes et Études.

sur le beau avec Joseph Droz. Bisontin, ex-professeur d' « éloquence » à l'École centrale du Doubs, Joseph Droz avait retrouvé à Paris son élève Charles Nodier. Évadé de la rhétorique pour entrer dans les « droits réunis », il avait, à temps perdu, assez écrit pour devenir deux fois académicien. Ses travaux manifestent des aptitudes fort diverses. Il était en mesure de soutenir la conversation avec les économistes aussi bien qu'avec les littérateurs, les philosophes ou les esthéticiens.

Ballanche non plus n'était dépaysé ni parmi les uns ni parmi les autres. Il faisait quelquefois infidélité à l'Abbaye-au-Bois pour passer la soirée avec Nodier, qui avait en lui un ami de cœur. Leurs relations remontaient loin, au commencement du siècle. Dès 1803, la préface des *Tristes* avait exalté le mystique Lyonnais qui, avant même Chateaubriand, sonna, en France, le réveil religieux. Dix ans après, Nodier louait l'*Antigone* de Ballanche, et quand, à son retour d'Illyrie, vers la fin de l'Empire, il vint, avec sa femme, chercher fortune à Paris, il eut dans l'ami de M^me^ Récamier un conseil et un appui. Ballanche fut l'un des familiers du jeune ménage. Témoin cet incident que raconte M^me^ Mennessier-Nodier. Son père, à l'occasion de la brochure intitulée : *Des Exilés*, fut attaqué grossièrement par un anonyme. Il découvrit l'insulteur, lui demanda raison, et, en attendant la

réponse, mit ordre à ses affaires. Rétractation lui étant refusée, il était à la veille du jour fixé pour la rencontre, quand il reçut, à table, une lettre « pressée », qui lui accordait de complètes excuses. Or il ne put, en la lisant, retenir une exclamation :

— Est-il assez sot, cet animal-là! Il est cause que j'ai écrit hier à Ballanche une épître qui devient tout à fait ridicule.

— De quoi donc s'agit-il? interrogea Mme Nodier, qui ignorait tout ; — et que pouvais-tu donc bien raconter à Ballanche ?

— Tu n'es pas au courant... mais tu vas comprendre tout de suite. Au cas où ce monsieur qui renonce à me tuer, à ce qu'il paraît, n'aurait rien changé à ses premières intentions, je priais Ballanche de se charger de toi et de Marie...

Lorsque, en 1818, avait paru l'*Essai sur les institutions sociales*, Ballanche avait trouvé son ami empressé à signaler cette nouvelle œuvre[1]. Bien plus tard, candidat à l'Académie française, le sociologue religieux escomptait la voix de Nodier et le disait du ton de certitude que donne le sentiment d'une affection sûre. Il l'écrivait à Mme Mennessier, — qu'il appelait « madame

1. Quel prix il attachait au suffrage de ce critique ami, nous en avons la preuve dans ce court billet :

« Si l'on pouvait savoir combien je désire de voir paraître votre second article sur les *Institutions*, on aurait un peu pitié de moi, et on abrégerait le temps d'épreuve. »

et bien chère amie, et par droit de conquête et par droit de naissance » :

Depuis un an, ma santé est prodigieusement altérée. J'ai passé une partie de ce temps au lit, et une autre partie dans ma chambre. Voilà ce qui m'a empêché d'aller vous voir.

Je suis désolé que mon ami Nodier, votre père si aimé, si justement aimé par moi, soit souffrant au point où vous me le dites.

Malgré mon état de souffrance actuelle, je commence mon cours de visites; il le faut bien puisque j'ai la ferme volonté de ne rien négliger, cette fois-ci, pour triompher, si je puis.

J'avoue que la confiance que j'ai en l'ancienne amitié, en l'amitié éprouvée de Nodier, m'aurait porté à retarder, pour lui seulement, une visite qui lui est due à tant de titres; mais je n'irai pas voir l'académicien, j'irai visiter l'ami souffrant.

C'était en 1841. Peu d'années après, le salon de l'Arsenal allait se fermer. De sa voix lente et douce, Ballanche y avait plus d'une fois épanché son mysticisme distrait, et, a-t-on dit, aimable « par une distraction de plus [1] ». En ce temps de renaissance catholique et poétique, ce penseur suave savait, parmi une élite d'hommes et de femmes, à qui se communiquer. On imagine que sa simplicité provinciale, lui était, dans ce cercle, une distinction de plus, et même une

1. Émile Faguet, *Politiques et Moralistes*, 2e série.

singularité saillante comme la dissymétrie de son visage, ravagé par le fer du chirurgien.

*
* *

Là peut-être aperçut-il pour la première fois une femme qu'il devait rencontrer plus tard chez M^me^ Récamier, et avoir pour toute proche voisine, rue de Sèvres. Avant d'ouvrir son salon, à elle, Louise Colet offrit, dans les salons des autres, à des hommages qui ne manquèrent pas, son esprit et son éclat de fleur des Alpines. M^me^ Nodier lui montrait cependant assez froid visage [1], et nous ignorons si elle affronta souvent cet accueil.

En tête des amies de l'Arsenal, il faut placer Adèle Hugo, dont la beauté était fort célébrée. Remarquons, à ce sujet, le ton qui était de mise, avec les femmes, dans ce haut monde littéraire. A la faveur de « manières adolescentes et pastorales », on les appelait par leurs prénoms, sans plus. Comme on disait : « Victor », « Alfred », « Émile », on disait tout court, « Anna », « Aglaé », « Marie »... Or, Jules de Rességuier, qui avait goût à la simplicité poétique de ces façons, désira en user avec la femme du poète au front olympien. « S'y prenant de son plus doux grasseyement », il demanda la permission

1. Nous parlons encore ici d'après les souvenirs de M. Charles Rossigneux.

à Victor. Mais Victor, gravement, la refusa [1].

Mme Tastu n'invitait guère par ses dehors à la familiarité. Delécluze, dans ses *Souvenirs*, lui prête un « air de grandeur ». C'est, à la vérité, plutôt de sa douceur qu'on s'est plu à parler : « La douce Tastu... » On aimait encore la réserve de sa tenue, et l'on qualifiait volontiers sa personne comme son talent. « Talent pudique », disait Sainte-Beuve. Le même éloge se lisait sous la plume de Fontaney :

> Tastu, se dérobant au parfum des louanges
> Et voilant de son luth la pudeur de ses traits [2]...

On la peignait languissante aussi. Jeune, elle avait vu « le jour s'assombrir », et elle avait dit sa tristesse :

> Le silence du soir est proche, je le vois.
> De mes pas fatigués je sens peser le nombre,
> Et je ne sais quelle ombre,
> S'allongeant à mes pieds, grandit derrière moi.

Elle gardait néanmoins de la sérénité. Sainte-Beuve promettait une déception aux vieux lecteurs de Mme Tastu, qui, « le souvenir tout plein de sa première muse », eussent cherché le « rayon » sur son visage uni et calme. Sincérité, bonne foi, candeur, bonté, ces mots

1. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, pp. 409 et 410.
2. A Mme Nodier (*Annales romantiques*, 1830).

s'offraient à lui, avec ceux de raison et de sagesse, quand il voulait caractériser cette femme dont « les yeux à fleur de tête » lui rappelaient ceux de Minerve. Une fois, pourtant, dans sa vieillesse, grâce peut-être au recul du temps, il lui trouva une « physionomie de poète ». C'est dans une lettre à Jal, où, gracieusement, il associait à la pensée de l'auteur de l'*Ange gardien* celle même de Mme Jal :

Je n'ai pas revu Mme Tastu. On craint de revoir après tant d'années ce qui a été un idéal dans la jeunesse, et elle était à certains égards un idéal par ce mélange de poésie, de raison et de candeur. Je la revois toujours en idée, telle que nous la trouvions dans ces charmantes soirées de l'Arsenal, non loin de Mme Jal si belle, si simple et si bonne. La mémoire a aussi ses galeries de portraits qu'un rayon parfois vient éclairer[1].

Mme Tastu a composé, avec dédicace « à Mlle Nodier », en janvier 1826, une pièce où elle chante la jeune fille,

Brillant rameau d'une tige choisie,
Féconde et dès longtemps chère à la poésie[2].

« Douce femme que je voudrais oser nommer ma sœur ! — disait d'elle Mme Desbordes-Val-

1. Nous avons publié cette lettre dans les *Débats* du 19 décembre 1904.

2. Nous trouvons ces vers manuscrits dans l'album illustré.

more. — ... C'est une âme pure et distinguée, qui lutte avec une tristesse paisible contre sa laborieuse destinée. »

Triste, elle l'était aussi, la malheureuse Marceline, mais sans la paix qu'elle enviait au « modèle des femmes ». Pauvre être de passion... Quelle torture fut la sienne !

J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort,
Et dans quel temps ! mon ami par l'absence...

Dans ces réunions de la rue de Sully, où elle admirait la tranquille Mme Tastu, elle dut, maintes fois, revoir celui qui avait si fort troublé sa vie :

Ta voix me fit pâlir et mes yeux se baissèrent...

Henri de Latouche [1] avait en effet, « de la sirène dans la voix », et Marceline en sentit trop bien le charme décevant.

Elle ne portait pas seule un cœur désolé à ces rendez-vous littéraires qui se terminaient par des danses. Quelqu'un, dont elle reçut indirectement l'aveu, y venait en refoulant des larmes. Un poète a représenté l'espiègle lutin

1. Il est presque établi qu'il fut l' « ami » inconstant qui fit verser tant de larmes à la femme poète. Un billet d'Ulric Guttinguer à Sainte-Beuve semble, à cet égard, à peu près décisif. Il a été publié par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul dans son *Sainte-Beuve inconnu*, p. 232.

d'Argail voltigeant autour des blonds cheveux de « l'illustre Delphine » et dérobant une fleur « du bouquet de son sein ». Illustre, Delphine Gay le fut de bonne heure. Disait-elle ses vers à l'Arsenal, telle que la vit le comte d'Haussonville chez Mme de Chastenay : parée à l'antique, « les yeux levés au ciel, c'est-à-dire vers les corniches »[1], donnant avec art à contempler ses bras blancs ?...

> Elle chante, et devant son écharpe légère,
> Corinne courberait l'orgueil de son laurier...

Les attraits de cette « dixième muse » n'avaient pas laissé insensible le poète qu'on appelait « le frère des anges », qu'on nommait aussi « le poète guerrier ». Alfred de Vigny servait encore dans la garde royale quand il vit Delphine Gay. Ils s'éprirent l'un de l'autre, elle surtout, vivement touchée. Sans l'intransigeance aristocratique de Mme de Vigny, ils se fussent épousés. Sophie Gay, qui avait souhaité ce mariage, écrivait à son amie Desbordes-Valmore sa déception et le chagrin de sa fille. Elle comprenait l'inclination de Delphine, le « poète guerrier » étant « le plus aimable de tous » :

Tant de talent, de grâces, joints à une bonne dose de coquetterie, ont enchanté cette âme si pure, et la poésie est venue déifier tout cela. La pauvre enfant

1. Comte d'Haussonville, *Ma Jeunesse*.

était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes ; mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et, après m'être assurée que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai hâté le réveil.

Vigny se consola, paraît-il, assez vite. Plus longue fut la peine de la jeune fille, et, sans doute, les rencontres de l'Arsenal contribuèrent à l'entretenir.

Sophie Gay avouait une sorte de rancune contre celui qui avait « sacrifié le plus divin sentiment » aux « méprisables intérêts du grand monde ». Sans jugement téméraire, on peut supposer que sa malice, à l'occasion, s'exerça contre le gentilhomme et sa « mère ultra ».

Avait-elle reçu de Voltaire, en même temps qu'un baiser sur sa joue d'enfant, le don de la raillerie ? Elle avait de l'esprit et s'en servait cruellement. C'est elle qui dit à Viennet, dénigreur du génie de Lamartine : « Allons, vous voulez en faire le dernier des poètes ; mais, grâce à Dieu, la place est prise ». On la saluait « reine de l'injure ». Sophie Gay put souvent, sous le regard flegmatique et fin de Nodier, faire assaut avec Latouche, son « ennemi intime », et avec cette autre langue affilée, M^me^ Ancelot, si malignement sévère aux « grands hommes » de l'Arsenal. Pourtant l'auteur des *Salons de Paris* ne refuse à Nodier ni le talent ni le bon goût, ni l'amabilité ingénieuse et piquante. Et elle conclut qu'il a laissé, en même temps que des

livres faits pour plaire aux délicats, « un souvenir agréable dans le cœur de ceux qui l'ont connu ».

Louise Crombach nous ramène à Desbordes-Valmore. Les bontés de Marceline, « la femme aux tendres douleurs », pour la malheureuse couturière poète, ont mis entre elles un lien de souvenirs. Elle a raconté l'histoire de sa vocation, la petite couseuse de Lons-le-Saunier à qui des refrains poétiques de réfugiés polonais inspirèrent ses premiers vers. « Des vers ! moi qui ne savais pas l'orthographe!... Je ne la sais pas encore. Est-ce qu'on doute de quelque chose à seize ans?... »

Elle rima « comme quand on joue au corbillon » et scanda au rythme du marteau de François le forgeron, son voisin. Bientôt ses vers firent tort à sa couture; on le pensa, du moins, et on ne lui confia plus un ourlet. Elle était au bord de la misère, quand de zélées protections lui vinrent ; celles, entre autres, de M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, et de M^me^ Tastu, qui peut-être l'appuya d'une recommandation auprès de Nodier. Sa qualité de fille du Jura lui assurait, d'ailleurs, un bon accueil à l'Arsenal. Elle y fut admise. Nous en avons la preuve dans quelques vers où elle confiait à un enfant de M^me^ Mennessier le soin de porter son merci à bonne adresse [1]. La pièce est de mars 1837.

1. Ces vers sont écrits de sa main dans l'album de M^me^ Men-

Huit ans après, Louise Crombach, devenue, grâce à de hauts patronages, inspectrice de Saint-Lazare, passait en Cour d'assises, pour un crime où l'avait entraînée l'excès de sa compatissance. Cette surveillante de prison n'avait-elle pas fait évader une faussaire ? Toutes les actives démarches de Marceline, l'infatigable aumônière, dont la charité se meurtrit plus d'une fois à des grilles de cachot, ne purent la tirer de ce mauvais pas.

∴

Nous n'avons pas encore vu tout le contenu de « l'écrin féminin » de l'Arsenal, comme disait Marie Nodier.

Nommons la comtesse O'Donnel, M^mes^ Amédée Pichot, Deveria, Robert Fleury, Anaïs Ségalas, la duchesse d'Abrantès, qui dut exercer là comme ailleurs sa causticité [1], la comtesse Adolphe de Circourt, M^me^ Alexandre Bixio, — une jolie Bisontine. Par elle, son mari avait connu Charles Nodier. Médecin, mais occupé de médecine moins que de toute autre chose,

nessier-Nodier... L'enfant qu'elle invoque devait être Emmanuel Mennessier-Nodier.

1. On sait que Napoléon l'appelait « petite peste ». Elle était collaboratrice littéraire de Charles Nodier. Elle avait entrepris avec lui, Alexandre de Laborde et le marquis de Custine, un ouvrage intitulé : *La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal*, dont il n'a paru, à la vérité, que la première livraison du tome 1^er^, en 1835.

ami de Péreire, homme de finance et aussi de politique, Bixio, mêlé à beaucoup d'affaires, était riche de souvenirs. Au surplus, causeur animé, il apportait de l'agrément dans un salon, plus peut-être par son art d'inciter les autres à parler que par ses propres saillies, dont sa femme rabattait le sans-gêne.

Le sans-gêne n'était pas tout à fait banni de l'Arsenal. La sœur de Mme Nodier, Mme de Tercy, se faisait accepter dans ce salon en bonnet comtois haut tuyauté, un tricot à la main. A table, elle réjouissait les convives par des distributions à l'aveugle de sel et de poivre aux assiettes de ses voisins.

Parmi les rieuses de la société, il en était une fine et savante, Mme Robert. Elle signait « Philaminte » de très piquantes lettres, qui intriguaient fort leur destinaire, Nodier en personne. Deux fois, en réponse à des articles où il avait maltraité les femmes, elle lui adressa des épîtres qui étaient de vives et gaies satires de son antiféminisme, avant la naissance de ce terme barbare :

Anacréon, tu deviens vieux ! disaient les filles de la Grèce au chantre de Téos. Aimable Charles, les filles de Lutèce auraient-elles déjà dit la même chose à l'amant de Séraphine, de Clémentine, d'Amélie ?... Pourquoi cette bouderie contre les Grecques et les Romaines de la France ?

Elle déclarait, au reste, peu de foi en sa misogynie :

... Je ne répondrais pas de l'effet d'un petit soulier de satin noir sur l'imagination de notre bibliophile, qui n'aime la basane et le basané que sur les rayons de sa bibliothèque.

« Philaminte », sans les ridicules du bas-bleu. Ne lui faisons pas grief d'avoir su le latin et le grec, outre l'italien et l'anglais. Son éducation s'était faite à la cour et par les soins de Marie-Antoinette. Elle avait un fils et deux filles très belles, Fanny et Caroline, dont l'aînée était muette. Ce fut le mariage de la seconde avec M. Louis Rossigneux [1], de Dôle, camarade très cher de Nodier, qui mit en relations les deux familles. La muette, Fanny, était peintre de talent. Un soir, à l'Arsenal, elle crayonna le portrait de M^me^ Nodier. Elle reçut le lendemain, ce billet :

Je vous remercie, belle, chère et admirable Fanny ! Jamais plaisir n'a été plus complet et plus doux que celui que m'a donné votre délicieux dessin ! Toutes les charmantes idées de la vie sont là. C'est Désirée [2], et c'est vous !

Ne regrettez pas le sens que Dieu vous a ôté, Fanny ! c'est qu'il hésitait à vous faire âme ou corps, et que

1. Père de M. Charles Rossigneux, dont nous avons utilisé les précieux renseignements pour le présent récit.
2. Prénom de M^me^ Nodier.

les misérables organes du vulgaire seraient une disgrâce pour les anges. La parole est si peu de chose, une expression si imparfaite de la pensée, que les malheureux qui, comme moi, sont obligés d'en faire métier ne s'en servent qu'avec dégoût, quand ils s'élèvent par l'imagination au mystère d'une pure intelligence. Et voyons ce que j'en fais avec vous ! Que puis-je vous dire qui peigne mon admiration, mon enthousiasme, ma reconnaissance, ma tendresse ? Hélas, tout cela n'est rien ; tout cela n'est pas ce que je sens. Ce que je sens, cherchez-en le secret dans votre cœur. Il me traduira mieux.

Mille grâces, chère Fanny ! — Mille, cent mille, des millions autant qu'il y a de perfections en vous, de ressources dans votre esprit, d'heureuses inspirations dans votre génie ! Aimez-nous comme nous vous aimons.

CHARLES NODIER

* * *

Cette lettre est de 1832. Déjà commençait le déclin de l'Arsenal. L'année précédente, Marie Nodier s'était mariée. Est-il vrai pourtant qu'avec la jeune femme toute joie déserta le salon où le jeune romantisme avait si allégrement valsé ? Mme Ancelot exagère. Il y eut, même après le départ de Marie, de beaux soirs pour le vieil hôtel de Sully. Mais elle y laissa un grand vide. Tant de vie débordait de sa personne !... Son adolescence épanouie n'attendait pas que sa bienvenue lui « rît dans tous les yeux ». La bienvenue,

c'était elle qui la donnait à tous, comme la glycine qui décore et parfume le seuil de la maison. Non précisément belle, mieux que jolie par ses yeux noirs parlants, sa physionomie « sortante », eût dit Saint-Simon, sa grâce éveillée et alerte :

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brille comme un bluet mêlé
Dans le blé [1].

Avec cela, l'esprit de son père et une culture hâtée par un milieu de littérature et d'art fait pour avancer toute éclosion. Elle était poète et musicienne. A peine éteinte la mélodie de la dernière strophe récitée, Marie, à l'âge même où elle était écolière, donnait le signal du bal :

Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant [2].

Parfois elle ménageait à Reber, qui fit ses débuts à l'Arsenal, la surprise de l'entendre exécuter une de ses valses. Le temps vint où elle chanta sa propre musique, adaptée à des poésies dites pour la première fois chez elle. Victor Hugo, Sainte-Beuve, Guttinguer eurent ainsi la joie de reconnaître leurs vers sur ses lèvres.

1. Alfred de Musset, réponse aux *Stances* de Charles Nodier.
2. *Ibid.*

On entourait, on adulait la jeune enchanteresse. Nodier dissimulait à peine son orgueil paternel. Il le confessa, un jour, à Émile Deschamps, qui, des années après, écrivait à Mme Mennessier :

Il me parla de sa chère Marie, et me rapporta quelques vers de vous, dont je fis semblant de ne pas me souvenir, et il me dit : « Si vous saviez quelle joie, pour un père, de se sentir surpassé par sa fille ! » Il avait déjà dit cela devant moi, chez Soumet, le jour où il fit sa visite de candidat. C'était un refrain de son cœur [1]...

Il aimait à se décharger et à se reposer sur elle, sa lieutenante, mieux encore, la « grande maréchale de son palais [2] ». Aux côtés de sa mère, elle en remplissait l'office avec un tact, qui était celui du cœur autant que de l'esprit. Victor Pavie, qui a raconté son désir de collégien, son ambition naïve de se faire entr'ouvrir la porte de l'Arsenal et son émotion en y pénétrant, a dit avec quel art délicat de prévenance Marie Nodier rassurait, dès l'abord, « le plus gauche, le plus obscur des écoliers [3] ».

Mme Nodier aussi avait égard à l'amour-propre des humbles, leur faisant même réception qu'aux illustres. Pas plus le mérite personnel

1. Lettre à Mme Mennessier-Nodier (Versailles, 23 novembre 1848).

2. Lettre de Charles Nodier à Chênedollé (16 janvier 1831).

3. *Les Revenants.*

que le rang social ne l'éblouissait. A tous elle distribuait son sourire.

C'était une figure non banale que Mme Nodier. Parmi ces poètes et ces artistes, hantés d'idéal et possédés de lyrisme, quelques-uns échevelés et délirants, elle représentait l'équilibre de la raison et prononçait des mots d'un réalisme savoureux. Elle prodiguait autour d'elle les conseils d'économie domestique, même de cuisine, et osait engager les jeunes filles à se mettre en état de surveiller leur pot. Elle soignait le sien à merveille, et l'on rendait témoignage à son art de sucrer les entremets. Vigilante ménagère, elle avait l'œil ouvert à tout. Lorsque, dans le mouvement de la causerie, Nodier laissait son pantalon remonter un peu trop le long de ses maigres jambes croisées, elle allait le rabattre sur ses chevilles. Voilà qui la peint au naturel, attentive aux petits détails matériels, négligés par son mari, et comiquement positive, comme sa sœur Mme de Tercy, que la poésie ambiante n'empêchait pas de tricoter. Mme Nodier était, d'ailleurs, spirituelle, d'un esprit où se sentait, de même qu'à son accent, le goût du terroir comtois. Son bon sens pratique s'armait d'une pointe de malice. Elle abondait, sur les gens, en observations d'une netteté incisive, — sans préjudice d'une bonté accueillante et, le cas échéant, dévouée. — Il n'était si gros personnage qu'elle ne soupesât lestement, sans nulle révérence. Il n'était chose non plus sur

quoi sa gaieté prompte et sensée ne prononçât avec hardiesse. En tout, elle avait le mot juste et vif, placidement dit, à la mode de chez elle.

Il fallait l'entendre en petit comité, non le dimanche, mais la semaine, après dîner. C'était là surtout qu'elle parlait à la franquette, avec une sincérité mordante, et que son esprit « prenait la revanche de sa bonté [1] ». Car elle maltraitait le plus en paroles « ceux qu'elle traitait le mieux en action », et elle s'attaquait de préférence aux habitués de la maison, — pas toujours en leur absence. Francis Wey fut glosé par elle, en face, sans dommage, disons-le, pour leur amitié : l'aiguillon de l'abeille jurassienne n'allait jamais trop avant.

On ne connaît pas tout l'Arsenal si l'on n'a au moins entre-bâillé la porte de la modeste pièce « frottée » et « luisante » qu'était la chambre à coucher de Mme Nodier. Les réunions s'y tenaient moins nombreuses, mais les propos y avaient plus de piquant. Souvent la veillée se prolongeait tard. Rideaux tirés, la maîtresse de céans se déshabillait sans façon, dans la ruelle, et, continuant, au lit, de jeter son mot, elle s'endormait sur une malice.

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

CHAPITRE III

SON ŒUVRE

Nodier, ce grand causeur, se donna, en écrivant, l'illusion qu'il causait encore. Ce qu'il jetait sur le papier, il s'imaginait le lire « dans un petit cercle », où chacun avait « tout droit de l'interrompre ». Il se voyait dans « un salon bien éclairé » et, devant lui, des fauteuils. Épreuve solennelle, observait-il[1], mais fréquente ; car la liste est longue de ses ouvrages. Elle occupe, dans l'excellente bibliographie de M. Georges Vicaire, une centaine de colonnes[2].

A suivre la chronologie, on traiterait d'abord de Nodier naturaliste. L'auteur de *Trilby* débuta, en effet, par une *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes et sur l'organe de l'ouïe dans les mêmes animaux*[3]. Il continua par une *Bibliographie entomologique*[4]. Mais l'en-

1. Lettre à Jean de Bry (19 déc. 1829), citée par M. Léonce Pingaud, à la fin de son opuscule sur *Jean de Bry et ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss*.

2. Voir son érudit *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*.

3. En collaboration avec F. M. J. Luczot (Besançon, an VI).

4. Paris, an IX.

tomologiste n'est pas le Nodier dont la postérité se souvient. Elle lui sait gré seulement, comme au botaniste, de ce que lui doit le conteur, dont il a, plus d'une fois, précisé le trait descriptif. En histoire naturelle, Nodier compte pour un amateur précoce et ingénieux [1].

Herboriseur et chasseur de papillons, Nodier aimait aussi les mathématiques et faillit même se fiancer aux sciences exactes. Il avait auparavant, à l'âge de douze ans, ébauché une tragédie, *Théramène*, dont il portait quatre cents vers dans son bagage, quand il alla voir en Alsace Pichegru. Il les retrouva au greffe de Strasbourg, avec son verbe τύπτω, après son arrestation et sa comparution devant Saint-Just [2]. Il devait, quelque vingt ans après, collaborer à un mélodrame [3]. Ce n'est pas tout. Au temps même où il montrait cette diversité de goûts déjà si riche, il sacrifiait à la philologie. Cette science austère fut pour lui une passion d'adolescence. Jeune homme, elle l'occupa dans

1. On peut lire une analyse critique de la *Bibliographie entomologique* dans le *Magasin encyclopédique* (vol. 36, p.559, année 1801.)— Monsieur Bouvier, l'éminent professeur d'entomologie au Muséum d'histoire naturelle, a bien voulu nous écrire son sentiment sur cet opuscule : « Ce n'est vraiment pas mal pour un jeune homme, presque un enfant ; la classification des matières ne manque pas d'ingéniosité et indique une maturité d'esprit peu commune. »

2. *Nouveaux souvenirs et portraits*, p. 56.

3. *Le Vampire* qui fut joué à la Porte Saint-Martin, le 13 juin 1820.

des conditions médiocrement propices, alors qu'il fuyait, de toute la vitesse de ses jambes, à travers monts et vallées, la police de Bonaparte. Cent fois, raconte-t-il, j'ai failli être saisi par un gendarme à l'instant où je cherchais une étymologie[1].

Tout philologue se double d'un critique. On dit même que philologie et critique, c'est tout un. Du moins, la philologie se définissant « la science des faits de l'esprit[2] », l'une et l'autre semblent inséparables. Nodier fit donc de la critique. Ayant « vu de l'histoire », il s'avisa aussi, nous le savons, d'en écrire. Enfin il fut le *nouvellier* que l'on connaît.

Voilà un joli vagabondage intellectuel, et Nodier mérita bien d'être appelé le « juif errant de la littérature ». Ce « juif errant » a fait toutefois, çà et là, quelques haltes et même quelques séjours. S'il ne reste de lui, sur l'histoire naturelle, que deux minces brochures, il a laissé, sur la lexicologie et la linguistique, un rayon de volumes. La critique littéraire ne lui fut pas non plus un passe-temps accidentel. Il y chercha, en des années difficiles, un gagne-pain. Ses récits historiques — nous verrons dans quelle mesure ce nom leur appartient — font aussi, dans son œuvre, mieux qu'une simple parenthèse. Bref, le philologue, le critique et l'historien va-

1. Préface de l'*Examen critique des dictionnaires*.
2. Cette définition large est de Renan.

lent qu'on les considère un instant sans mettre, bien entendu, en balance l'un ou l'autre avec le pur inventeur de fictions, ni même les lui égaler, tous trois réunis.

I

A seize ans, Nodier rêvait d'acheter un dictionnaire bibliographique en trois in-8°, dont il voulait cacher à ses parents le prix [1]. Et voici une autre ambition qui troublait « le silence de ses nuits » : il avait, dans son cerveau d'enfant, ébauché un plan d'unification des idiomes, dont il faisait « dériver tout naturellement une grande amélioration dans la société, la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre et la confraternité universelle des peuples. » Pour réaliser ces prodiges, il ne fallait, dit-il, « qu'un alphabet que j'avais fait, une grammaire que j'avais faite et une langue que je faisais [2]. » C'était attribuer, aux systèmes grammaticaux et à la linguistique un pouvoir singulier. Il devait quitter cette illusion. Aussi bien l'a-t-il lui-même qualifiée «utopie d'enfant » [3]. La philologie lui devint même, à l'occasion, une cible à épigrammes.

1. Lettre à Arbey, 14 vendémiaire an V. (*Bulletin du Bibliophile*, année 1860, pp. 932, 933.)

2. *Examen critique du Dictionnaire de la langue française*, préface, p. 5.

3. *Ibid.*

Dans ce récit d'humour et de verve un peu folle qu'est l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux,* il persifle ceux qui passent leur temps à « bluter » des mots. Et ailleurs que dans cette œuvre de fantaisie à la Sterne ou, par endroits, à la Rabelais, — moins l'énormité du rire et l'obscénité, — il a raillé les trieurs de vocables. Il approuvait, un jour, Charles Weiss de « faire peu de cas du faste scientifique des docteurs en *us* » qui « épluchent des syllabes avec le zèle des Scaliger. » Il ridiculisait leur passion comme une « manie ». Pourtant, il la personnifiait avec sympathie en son docteur Néophobus, mort d'une « étymologie rentrée »[1], et, parmi les « ennuyeuses études » qu'il déconseillait à son ami, le bibliothécaire de Besançon, il faisait une exception en faveur des « alphabets comparés[2]. » Nodier s'intéressa, toute sa vie, à cette spécialité un peu étroite. Il prie qu'on excuse la forme à demi facétieuse et l'accent « goguenard » des « dissertations » qui composent son *Examen critique des Dictionnaires*[3]. Il proteste de son respect pour « tous les talents », « toutes les bonnes études », « toutes les entreprises utiles », et il déclare tenir comme « les plus honorables ouvriers de la littérature » les grammairiens, les lexicographes, les *voca-*

1. Post-face des *Marionnettes*, signées « Docteur Néophobus », dans la *Revue de Paris*, de mai 1843.

2. *Correspondance inédite*, lettre LXXI, pp. 149 et 150.

3. Préface de cet *Examen*, pp. 13 et 14.

bulistes, ces « cliniciens verbaux », qui sont aussi des officiers de l'état civil de la langue. N'enregistrent-ils pas des « naissances » et des « enterrements »[1] ? Si les dictionnaires sont « si mal faits », il ne les en rend pas responsables. Il en impute en grande partie la faute à notre alphabet, qui est « détestable ». Voilà donc, à propos d'alphabet, une amende honorable aux philologues, dont il s'accuse, autre part, d'avoir été « l'ami sévère et souvent contempteur[2]. » Bref, il ne cessa jamais de cultiver leur science, et, dans la lettre même où nous avons vu moqués par lui les disciples de Scaliger, il s'inscrivait au nombre de ces « maniaques », avec Boissonade et le chevalier Croft[3]. Journaliste et critique en titre dans la plus littéraire des feuilles, il saisissait toutes les occasions de faire, dans ses articles, une place à la science du langage. Et il ne se contentait pas de traiter les questions qui attirent, comme il disait, les « amateurs de la langue »; il ne dédaignait rien de ce qui concerne le tout premier enseignement du français, rudiments ou syllabaires. C'est ainsi qu'en mai 1616 il signalait celui de Malvin-Cazal.

Nous avons indiqué combien volumineuse est son œuvre en cet ordre de travaux. Nous ne donnerons pas tout le détail de ses publications,

1. *Miscellanées*, p. 11.

2. Préface du *Dictionnaire universel de la langue française* que P. C. V. Boiste (8e édition).

3. *Correspondance inédite*, lettre LXXI.

depuis sa dissertation *Du langage factice appelé macaronique*, jusqu'à son *Examen critique des Dictionnaires*. En racontant ses aventureuses équipées de fugitif au temps de sa « conspiration », nous avons dit qu'il portait dans son sac de « proscrit » son *Dictionnaire des onomatopées*. Ses *Notions élémentaires de linguistique* parurent bien des années plus tard [1]; œuvre de sa maturité tranquille, alors que, depuis longtemps, il n'avait plus la maréchaussée à ses trousses et qu'il occupait un fauteuil confortable à l'Arsenal, sans parler de celui qu'il possédait au palais Mazarin. En même temps qu'il préparait cette « histoire abrégée de la parole et de l'écriture », il corrigeait et enrichissait *le Dictionnaire universel de la langue française* par Boiste. Il avait auparavant revu un *Nouveau Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français*. Le dictionnaire de l'Académie, qualifié par lui de « pitoyable ouvrage » [2] presque à la veille de son admission dans l'illustre compagnie, lui fut encore objet de critique, lorsqu'il en devint « solidaire pour un quarantième ». Seulement, sa « position ambiguë de grammairien consciencieux et d'académicien reconnaissant » lui imposa quelque gêne. Il y parut à certain changement d'accent. Il persista néanmoins à déplorer l'adoption de l'orthographe dite de

1. En 1834.
2. Dans ses *Miscellanées* (1833), p. 11.

Voltaire : « Voltaire, esprit absurde en grammaire comme dans toutes les sciences exactes ou philosophiques auxquelles il a osé toucher... c'est une faute irréparable que de l'avoir suivi[1]. »

Cette errreur prétendue lui tenait à cœur. Vers la fin de sa vie, il y revenait encore. Il prêtait à son comique docteur Néophobus une manière d'écrire qui protestait contre la réforme officielle, et ce lui était une occasion de reprendre contre l'Institut son ancien ton de raillerie : « L'orthographe de Néophobus, qu'il s'obstinait à croire étymologique et française, était si gothique et barbare qu'il fallait assembler à chaque fois un concile de protes pour la traduire en écriture vulgaire, et cela demandait bien du temps. Quand on le priait de ne plus jeter de nouveaux défis à la pénétration de l'École des chartes et d'imiter ces messieurs de l'Académie qui écriront désormais comme Voltaire, il se contentait de répondre : « Cela n'est pas sûr[2]. »

Néophobus, lorsqu'il maudissait les nomenclatures scientifiques, était encore son interprète. On peut lire de Charles Nodier un vif

1. V. *Dictionnaire de l'Académie française*, sixième édition, — *Du Dictionnaire de l'Académie française*, — *Du Dictionnaire de l'Académie française et des satires publiées à l'occasion de la première édition de ce dictionnaire.* — Ces trois articles forment trois brochures qui se joignent au n° 19 du *Bulletin du Bibliophile*.

2. Post-face des *Marionnettes*, signées « Docteur Néophobus », dans la *Revue de Paris* (mai 1843).

manifeste contre la terminologie savante [1]. On y verra que le naturaliste n'étouffait pas en lui l'artiste ; il s'indignait de la barbarie des « nomenclaturiers », qui dépoétisent les fleurs désignant, par exemple, la gracieuse reine-marguerite par le mot rébarbatif de leucanthème. Il avait, du reste, en vrai Néophobus, horreur de toute nouveauté et il professait que, « dans les langues, plus qu'ailleurs, et mille fois davantage, *le mieux est ennemi du bien.* » Les améliorations voulues « anticipent, disait-il, sur leur vieillesse, hâtent leur décadence et précipitent leur chute. » Le néologisme, particulièrement, l'irritait. Il s'est peint lui-même, avec outrance, dans son amusant philologue. Ce n'est pas seulement sous ce pseudonyme en *us* qu'il a usé du badinage érudit. Témoin le *Conte fantastique* où il a persiflé le « comité d'arrondissement de Cahors », décrétant l'unité du langage [2].

Cette incomplète revue d'essais divers justifie, pensons-nous, la qualité, que nous lui avons reconnue de philologue ; titre « dont le vague même est expressif », disait Renan [3]. Le même Renan va nous fournir un terme pour signifier notre sentiment sur Nodier grammairien et lexicographe : « un amateur qui se promène dans

1. *Bulletin du Bibliophile*, n° 10.

2. *Comment les patois furent détruits en France.* Anonyme (1835), chez Techener.

3. Cf. Article sur *la Philologie dans l'antiquité.*

la variété de ses travaux ». Nulle part mieux qu'en cet emploi de son esprit souple, il ne fut *excursif*, comme le définissait Édouard Grenier. Ne lui demandons pas le labeur patient du piocheur méthodique appliqué à creuser sa mine. Ce n'est pas lui qui s'acharnera, sans se laisser distraire, à suivre un mince filon. La veine la plus riche ne saurait le retenir. Personne jamais ne ressemble moins à ce savant de la *Renaissance* qui demeura des années sur la conjonction *quanquam* [1].

De tout ce qu'il a écrit en préfaces, articles, opuscules et livres, sur la technique du langage, que reste-t-il? Un des spécialistes les plus éminents de ce temps-ci, M. l'abbé Rousselot [2], a bien voulu nous en dire son opinion. Si je la traduis bien, Nodier fut, en son temps, un curieux de philologie très avisé et aussi très amusé. Le nom de promeneur, que nous lui donnions tout à l'heure, lui convient à merveille. Promeneur la badine à la main, et qui se joue. Un de ses

1. Il a des aperçus, des vues. Il prédit, par exemple, « l'établissement d'une langue convenue comme l'algèbre, qui ne sera certainement ni souple, ni oratoire, ni poétique, mais dont la construction peut être extrêmement exacte, l'enseignement extrêmement facile et l'usage extrêmement commode dans le petit nombre d'applications auxquelles il faudra la restreindre, c'est-à-dire dans les communications les plus vulgaires de la vie. » (*Mélanges d'une petite bibliothèque*, LI, pp. 405, 406.) Pouvait-on mieux prophétiser l'avènement de l'*esperanto*?

2. Chef du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, et professeur à l'Institut catholique de Paris.

jeux préférés fut celui de l'onomatopée. M. Rousselot pense qu'il s'en exagéra l'importance, le son imitatif n'ayant qu'un rôle secondaire dans la formation des langues. Quant au reste, ce qui lui manqua surtout, ce fut de connaître les lois de la dérivation des mots. Mais il faut en accuser son époque autant que lui-même. La méthode comparative, si elle s'inaugurait en Allemagne, était ignorée en France, et l'explication historique ne s'était pas encore « substituée aux explications artificielles de l'ancienne philologie [1] ». Du moins Charles Nodier avait-il cet « esprit philologique » dont on a dit que, comme l'autre, il souffle où il veut, et même à travers la poésie. Il souffla chez lui jusque dans le conte de fées. Par exemple, à une page de *la Fée aux Miettes*, le lecteur est averti que le vocable *herboriste* est un « horrible barbarisme ». Et l'extravagant *Smarra* ne s'allonge-t-il pas d'une savante note sur le latin *rhombus* et le grec ῥόμβος?

Enfin Nodier a des vertus fréquentes, paraît-il, chez les philologues : naïveté, bonhomie... tout en se gardant des manières pédantes qui sont leur plus habituel travers. « Bluteur » de syllabes, il avait, lui, pour les passer au tamis, une grâce jamais alourdie par aucune prétention.

1. Renan le constate dans une étude sur *les Grammairiens grecs*. — Pour n'avoir pas connu cette méthode, Nodier se vit attaqué au nom de l'école historique par le baron d'Eckstein, formé aux leçons des philologues d'outre-Rhin.

Jules Janin le loue d'avoir fait de la grammaire « une science presque poétique ». Sainte-Beuve dit que de la philologie « il avait surtout la muse [1]. »

Il montra dans la critique littéraire pareille aisance charmante et aussi pareille fantaisie [2].

La critique, à l'entendre, « intolérable métier ». Il y était arrivé mieux préparé que beaucoup d'autres. Il avait enseigné jeune la littérature, et dans ce cours inédit, qu'il professa, en 1808, à Dôle, il avait fait de plusieurs écrivains une étude où nous reconnaissons, à un siècle de distance, un esprit très averti et un sens très personnel.

Sur Jean-Jacques Rousseau, par exemple, qui était presque son contemporain et dont il avait si fort subi l'influence, nous lisons de lui des pages qui le supposent bien libre et dégagé. Et voici entre *la Nouvelle Héloïse* et *Candide* un parallèle qui vaut qu'on le tire de l'oubli :

« Voltaire est, dans ses romans, un homme d'infiniment d'esprit, qu'il faut, malheureusement, craindre et mépriser ; Rousseau est, dans les siens, un homme d'infiniment de talent, qu'il faut peut-être estimer, mais qu'on ne peut s'empêcher de plaindre.

« Au reste, la lecture des romans de Voltaire ne satisfera que des esprit corrompus ; la lec-

1. *Portraits littéraires*, t. I, p. 487.
2. Préface de la *Fée aux Miettes*.

ture de celui de Rousseau pourra perdre des cœurs neufs ; les romans de Voltaire sont fréquemment indécents et grossiers ; celui de Rousseau est dangereux ; il a dit qu' « une jeune fille qui l'aurait lu serait perdue. » Pourquoi ce malheureux l'a-t-il écrit? Il a dit encore : « J'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai écrit ces lettres. » Que penseriez-vous de l'herboriste qui fréquenterait des campagnes semées de plantes vénéneuses et qui se croirait autorisé à en composer des poisons ?... »

Voilà un arrêt bien libellé, et celui qui le porta ne semble pas avoir le moins du monde répugné à ce rôle de justicier. Mais le roman du jour à lire et analyser, c'était autre besogne, et qui pesait à Nodier comme une meule à tourner. Il avait cependant laissé de bonne heure paraître le goût de juger les œuvres toutes fraîches et de conseiller les auteurs.

Bien avant son cours de Dôle, à dix-huit ans, il se posait en Aristarque. Il adressait à son camarade Pertusier une épître, longue appréciation, et motivée, de certaines idylles, écrites par ce polytechnicien. Il y relevait des « fautes de langue » ; il y soulignait des « phrases un peu précieuses », des « hyperboles outrées », des « images fausses », des « termes un peu bas ». Mais comme il avait su, d'avance, adoucir ces sévérités, en comparant à Théocrite et à Longus le futur artilleur qui rimait à temps perdu... Si Nodier eut, dans la

critique, un défaut, ce ne fut pas celui de la dureté. Son esprit, certes, le préservait de la bénignité fade, mais il restait, dans son magistère de lettres, « le bon Nodier ». On a pu écrire de lui : « Il abhorre, jusque sur le papier, les sacrifices humains. » Il eût fait conscience d'aller, « pour une vétille de langue ou de style », troubler le repos d'un honnête homme « dont on voudrait être l'ami, si on l'avait rencontré une seule fois. » Au surplus, il était, dans l'exercice de ses fonctions, un peu sceptique. Il concédait qu'en morale « une erreur mène loin », mais il tenait qu'en matière de critique « c'est une bagatelle ». Et voici une profession de pyrrhonisme complet : « Je reconnais sans peine mon infériorité envers quiconque se mêle d'avoir une opinion en littérature [1]. » En cela, précurseur de M. Anatole France, qui a refusé le nom même de critique et présenté ses articles comme « contes de lettres » [2].

On donnerait volontiers ce titre à ses articles des *Débats*, si jamais on en faisait un recueil, — nouvelles *Miscellanées*. On y pourrait lire l'apologie du mélodrame à côté d'une étude sur *l'Histoire romaine* de Schœl, ou sur *la Caroléide* du vicomte d'Arlincourt... [3] Quelque chose

1. Lettre à Charles Weiss (1811), citée par M^me^ Menne ssier-Nodier, dans *Charles Nodier*, pp. 133-137.

2. Dans la préface de la quatrième série de sa *Vie littéraire*.

3. Cette variété a été bien définie, avec élégance et finesse critique, par M. André Hallays. (Voir, dans le *Livre du cente-*

toutefois, s'y remarque, çà et là, qui relie d'un fil ce décousu. Des « opinions » s'y déclarent, sans rien de systématique assurément, mais insistantes et adroites à insinuer leurs motifs. A propos de Mme de Staël, à propos de Shakespeare, dans le journal où écrivit Geoffroy, Nodier introduit le romantisme. Il écrit, par exemple, sur le monologue d'Hamlet dans la scène des fossoyeurs : « C'est le cœur de l'homme dans toute sa tristesse ; c'est un de ces sentiments propres aux sociétés modernes qui ont été exprimées depuis avec tant de force par Gœthe,

naire du *Journal des Débats*, l'article sur *le Journal des Débats et le romantisme*. — Quelques-uns de ses articles du *Temps* seraient aussi à relire. On y verrait notamment, par quelques pages sur Rabelais —« une espèce de Tabarin organisé comme Homère » — la persistance de sa prédilection, déclarée dès sa prime jeunesse, pour le XVIe siècle, notre plus belle époque littéraire à son estime. « Nous avons, disait-il, nos *quinquacentistes*, comme l'Italie. » Il savait gré à deux ou trois d'entre eux d'avoir laissé de « ces ouvrages substantiels et savoureux, si rares en tout pays, qui nourrissent l'intelligence en faisant sourire l'esprit. » Plusieurs de ces études parues d'abord dans le *Temps* ont été réimprimées dans le *Bulletin du Bibliophile*. (V. *De quelques livres satyriques et de leur clef*, octobre 1834 ; *Des matériaux dont Rabelais s'est servi pour la composition de son livre*, janvier 1835 ; *Des auteurs du XVIe siècle qu'il convient de réimprimer*, février 1835.) Notons encore un article de la *Quotidienne*, *Rabelais et son livre*, reproduit dans le *Bulletin des Bibliophiles* d'octobre 1863, puis dans celui de mai 1878. — Les études rabelaisiennes de Nodier sont indiquées dans le savant et magnifique volume de M. Pierre-Paul Plan, *les Éditions de Rabelais*, de 1532 à 1711, pp. 267-268. On y trouve (pp. 136 et 137) une lettre inédite de Charles Nodier sur un exemplaire du *Tiers livre* qui avait appartenu à Guy Patin.

par Schiller, par M. de Chateaubriand surtout, mais que Shakespeare découvrait en quelque sorte, et dans la peinture desquels personne ne l'a surpassé. » Ces lignes, selon la juste remarque de M. André Hallays, avaient de quoi surprendre en 1814.

Quelque dix ans après, se fondait *la Muse française*, dont notre critique pyrrhonien fut un des rédacteurs ordinaires, avec Soumet, Victor Hugo, Émile Deschamps, et qui avait une doctrine [1]. Organe romantique, elle exprimait les préférences qui restèrent toujours celles de Nodier, si détaché qu'il se prétendît. Mais elle se déclarait attentive, avant tout, à l'éclosion des jeunes talents. Elle prenait pour devise : *Jam nova progenies cælo demittitur alto*. Or la bienveillance naturelle de Nodier le fit toujours le patron actif des nouveaux venus dans les lettres, pour peu qu'il leur reconnût une vocation. N'avait-il pas, des premiers, discerné celle de Victor Hugo ? Ajoutons que *la Muse française* eût excité les colères de nos nationalistes intransigeants par son penchant avoué pour les littératures étrangères et le devoir qu'elle s'imposait de les suivre avec même soin que les nôtres, « persuadée qu'un patriotisme étroit est un reste de barbarie ». Nodier, d'esprit si hospitalier, de culture si variée et cosmopolite, grand liseur

1. Son existence fut courte. Née en juillet 1823, elle mourut en juillet 1824.

d'Hoffmann, admirateur de *Werther*, adaptateur de *Faust*, préfacier de lord Byron et de Goldsmith, dut inspirer cet article du programme. Mais voici peut-être où se reconnaît le mieux son influence : *la Muse* estimait le « calcul des fautes » trop « négatif » pour être bon, et se flattait d'opposer à la critique des défauts la « critique des beautés [1] ».

Où Nodier affirme le plus nettement la systématique indulgence de la sienne, où il se défend le plus fort d' « immoler des victimes humaines à la défense du goût », c'est dans une lettre de 1811, qui annonce à Weiss l'apparition des *Questions de littérature légale* et les met sous son patronage. Or, il se trouve que, dans ce livre, il s'est donné quelques torts assez graves. Soucieux de respecter le « repos » des vivants, il a troublé celui de morts illustres. C'est, il en convient lui-même, « une accusation bien ignominieuse que celle du plagiat. » Pourquoi donc l'a-t-il prodiguée ? Non seulement il a reproché à Ramsay sa « froide imitation » de *Télémaque* dans ses *Voyages de Cyrus* et sa manière de copier, sans les citer, tantôt Fénelon, tantôt un vieux philosophe anglais, tantôt Bossuet, mais il a lancé, en passant, l'insinuation que La Rochefoucauld s'inspira trop, sans le dire, de

1. Sur *la Muse française* et son esprit, voir, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises* publiée sous la direction de Petit de Julleville (t. VII), le chapitre de M. Émile Faguet sur la critique de 1820-1830, pp. 667-669.

Corbinelli. Encore n'est-ce là que peccadille en comparaison de ce qui suit. Pascal, en propres termes, est dénoncé comme ayant pillé Montaigne: « Toutes réflexions faites, je me crois obligé de reconnaître que le « plagiat » de l'auteur des *Pensées* est le plus évident peut-être et le plus manifestement intentionnel dont les fastes de la littérature offrent l'exemple [1]. » Sainte-Beuve a cru devoir relever ce gant jeté à tous les fervents de Pascal. Non seulement il ne perd pas une occasion de faire voir, dans son *Port-Royal*, comment Pascal « réinvente» Montaigne, même lorsqu'il paraît le transcrire; comment Montaigne, en lui, « s'achève, et se réintègre [2]. » Mais il fait observer que « Pascal, mort depuis plusieurs années lorsqu'on recueillit et qu'on publia ses *Pensées*, ne peut répondre des petits papiers qu'on y inséra, et qui, pour lui, n'étaient que des notes dont il se réservait l'usage [3]. » Encore « ne prenait-il pas ses notes comme tout le monde [4]. »

Nodier avait donc raison d'écrire à Weiss, en lui envoyant son ouvrage : « Tu pourras y voir çà et là certaines opinions qui ne sont pas si peu hasardées qu'elles passent sans conteste. » Certainement, s'il eut jamais une conversation avec l'historien de Port-Royal, sur le prétendu

1. *Questions de littérature légale*, pp. 43, 44.
2. *Port-Royal*, t. II, pp. 437, 438.
3. *Portraits littéraires*, t. I, p. 470.
4. *Port-Royal*, t. III, p. 430.

« plagiat » de Pascal, il ne dut pas s'entêter bien fort. Et nous ne savons s'il eût défendu obstinément telles autres propositions osées par lui dans ses *Questions de littérature légale*. Il avait trouvé dans ces aventures de critique de quoi remplir quelques heures vides à Quintigny. Risquer des opinions hardies et provocantes lui avait été une façon de musarder. Il s'est joué là comme ailleurs, comme dans ses *Miscellanées*, « Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature », comme dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*. Partout sa critique ingénieuse et curieuse, « hasardée », — c'est son mot, — nous pique et nous amuse. Et parfois, tout en nous divertissant, il jette des sentences justes, imprévues et bien dites. Nous avons déjà recueilli de lui un arrêt sur Jean-Jacques, romancier. Citons encore ce mot sur les *types de la Nouvelle Héloïse* : « Ce ne sont pas des types ; ce sont des jetons spécieux, dont la valeur fictive s'anéantit à la première épreuve de l'essayeur[1]. »

Ne voilà-t-il pas dans ce jugement, même, une pièce vraie, celle-là, et au bon titre ? En voici une autre, d'assez beau relief : « Le style de la Boëtie est... roide, tendu, archaïque; il est âpre comme cette âme naïve et libre, qui ne fléchit pas même devant la mort, parce que toutes les vertus morales se réunissent en elle à toutes les vertus civiles ; mais il est ingénu,

1. *Des Types en littérature*, dans les *Miscellanées*, pp. 59 et 60.

ferme, éloquent, comme nous paraîtrait aujourd'hui la prose de Marcus Brutus et de Caton d'Utique.»

Cette frappe nette et décisive n'est pas, à vrai dire, le plus souvent sa manière, et il nous a suggéré lui-même des images d'autre sorte pour la figurer, lorsqu'il s'est avoué amateur de « broutilles » et « grapilleur ». Un rien l'arrête : un archaïsme plaisant, qu'il nous invite à goûter avec lui, l'orthographe d'une vieille chanson, la *clef* douteuse d'un livre satirique, un mot à physionomie grecque enchâssé dans un *vaudevire*... Et ce sont, comme disait Sainte-Beuve, « hors-d'œuvre » et « desserts » qu'il nous présente, « rogatons », « miettes [1] friandes »... On a plaisir à voir ce délicat faire, le premier, son repas de ces choses menues. Ce sont mordillages et grignotis à dents fines de souris érudite.

II

Un autre de ses jeux, ou, pour parler comme lui, un de ses « califourchons », ce fut l'histoire. Il n'eût accepté le nom d'historien qu'avec un sourire. Le ton que cette qualité comporte, il l'a pris, — la remarque en est plaisante, — il l'a même affecté dans certaines préfaces de ses romans et nouvelles ; ainsi, dans l'avant-propos des *Proscrits* ou le « Premier épisode » de *M^lle^ de Mar-*

1. Ces expressions sont de Sainte-Beuve.

san. Et n'est-ce pas dans *Amélie* qu'il déplore d'avance le jour où « peut-être » il lui faudra « se condamner » à offrir au public des fictions ? Ailleurs, et en des écrits qui s'annoncent comme des mémoires, il en use avec moins de sérieux. Il daube sur cette espèce de gens « qu'on appelle historiens », froids compilateurs, « greffiers », « feudistes »[1]. Ce qu'ils prennent pour « le burin de Clio » n'est qu'une « plume de plomb » ; outil approprié à l'« histoire universitaire », à l'« histoire académique », à l'« histoire d'historiographe », bref, à l'histoire « comme elle est faite »[2]. Il tient en main, pour la restitution du passé, un autre instrument, et, si étonnant que cela puisse paraître, ce fantaisiste a sa théorie de l'histoire.

D'avance, on la suppose hasardeuse. Elle veut nous allons le voir, s'étayer de philosophie.

Quand il consigne ses souvenirs sur les « Prisons de Paris », sur la conspiration de Malet, sur le carbonarisme... il accorde que des « perceptions à demi effacées par le temps » ont pu, « en passant de sa tête et de son cerveau sur le papier », ne pas conserver la « précision absolue des vérités mathématiques ». Mais il

1. C'est, il est vrai, dans *M. Cazotte* qu'il les a ainsi qualifiés, mais ces termes ne font que traduire le sentiment qu'il a déclaré autre part. On pouvait, convenons-en, parler ainsi d'un Velly.

2. *Le colonel Oudet,* dans les *Souvenirs, anecdotes et portraits,* t. II, p. 295.

ajoute : « Ce que j'atteste, c'est qu'elles sont miennes et qu'elles me sont arrivées ainsi, comme mes organes les ont prises. » Un autre aurait vu, sans doute, autrement que lui, et un troisième n'eût pas vu tout à fait comme lui et cet autre. Le regard de la chauve-souris ne vaut pas celui de l'aigle. Nous sentons « en raison des facultés qui nous ont été données pour sentir ». Rien « de plus vulgaire que les faits, et rien sur quoi on s'accorde moins » ; c'est qu'un fait n'est connu qu'à travers une sensation, et la sensation est chose personnelle [1]. Un philosophe, tout pénétré de ce qu'on a baptisé le néo-positivisme, formulait dernièrement, devant nous, un système où Nodier eût reconnu le sien, et qui se résume en cet aphorisme : « Il n'y a pas de témoignages, il n'y a que des témoins. » Qu'on renvoie dédaigneusement notre conteur, biographe et autobiographe, à la « litté-

1. Au nom de cette « subjectivité » du fait, des philosophes très ingénieux, qui nous intéressent, sans toujours nous persuader, contestent la suffisance de ce qu'ils nomment l' « attitude expérimentale ». Déformant, disent-ils, est ce morcelage du réel qui consiste à le détailler en faits. C'est arbitrairement qu'on détache à l'emporte-pièce des morceaux du monde, où tout se tient, où tout est solidaire de tout. Encore ce découpage ne donne-t-il pas, tels quels, des fragments de réalité. L'objectivité du fait est une illusion. Écoutez, dans leurs laboratoires, les physiciens : ils ont conscience d'*informer* la nature d'y mettre du leur, ne fût-ce que par le choix des objets que leur observation y sait isoler ; ils conviennent qu'ils dessinent ou modifient en quelque sorte des figures dans la matière amorphe et continue du « donné ».

rature nerveuse » il répondra : J'imagine que mes nerfs, en effet, furent de la partie, mais qui donc, racontant ce qu'il a fait ou ce qu'il a vu, peut demander que nous négligions son « coefficient personnel », c'est-à-dire, la sincérité du narrateur mise à part, la qualité de l'appareil enregistreur qu'est son système nerveux ? Nodier affirme, du moins, que, s'il a pu être trompé par ses sensations, il « ne trompe personne de parti délibéré [1]. » Pour garantie de sa véracité, sans omettre sa bonne conscience, ni la « naïveté de son souvenir », il donne par surcroît, son insouciance » [2].

Il reproche surtout à l'histoire « classique » d'être froide et gourmée. Il la traiterait volontiers, selon le mot d'un académicien [3], d'histoire « protocolaire ». On pourrait appliquer à ses « Souvenirs » et à ses « Portraits » le nom de « petite histoire », inventé par Ferdinand Brunetière pour la monographie napoléonienne de M. Frédéric Masson. Petite histoire, mais vivante. La prétention de Nodier était, comme nous disons, de « faire vivant ». Il admirait Commines et Plutarque pour leur manière de « s'emparer

1. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. I, p. 12, et pp. 28, 38.

2. Nous avons déjà cité son ami, le chouan Hérisson de Beauvoir, qui lui disait : « Pour toi, Charles, sois tranquille, on n'en veut pas à ta vie. Ta vie n'est liée à aucun système redoutable. Tu tiens à tous les partis par quelques idées, et tu te dérobes à tous par quelques répugnances. » (Cité par Jules Janin, dans sa notice sur Nodier, en tête *Franciscus Columna.*)

3. M. Frédéric Masson.

d'une action », de la « mettre en scène » ; combien différents de nos « froids compilateurs de froids documents »... Il aurait dit, lui aussi, qu'il voulait sentir aux récits du passé « de la chair et des os » [1]. Aussi nous donne-t-il, par la vivacité familière de ses narrations, une impression de chaude réalité. Nous avons cité M. Frédéric Masson. Un autre nom vient sous la plume. En lisant, dans *le Marquis de la Rouërie, Tournebut, le Baron de Batz*... des pages d'un intérêt si « romanesque », — bien que historiques, au sens d'exactitude vérifiée, — nous avons pensé, maintes fois, à Nodier. Comme l'érudit et heureux fouilleur de « vieux papiers » [2], il nous initie à des conspirations ténébreuses, il nous introduit dans des prisons, il nous fait assister à des comparutions tragiques, à des évasions, à des crimes de gentilshommes, — à moins que ce ne soit des crimes de gendarmes.

Çà et là des visages lestement crayonnés agrémentent ses récits. Il a mis dans la bouche de Cazotte cette façon d'excuse : « Je ne vous ferai pas grâce d'un portrait, c'est ma manière. » Il se plaisait aux promptes esquisses, qui découpent la silhouette d'un personnage, la profilent en une projection cinématographique. Un de ses admirateurs, Victor Pavie, parle d'une « arrière-scène » qu'ouvrait, par instants, sa conversation

1. L'expression est encore de M. Frédéric Masson.

2. *Vieilles maisons, vieux papiers*, c'est le titre de la série de volumes où M. Lenôtre recueille ses feuilles volantes.

et où des vues du vieux Paris, de Venise, de Trieste.., faisaient toile de fond. Sur ces horizons changeants, se détachaient « au gré de sa mémoire, des figures légendaires : généraux de l'Empire, diplomates du Consulat, agents du Directoire, orateurs de clubs... » [1] Il a dessiné en pied Pichegru qui l'avait laissé jouer, enfant, avec la dragonne de son sabre. Nous avons déjà rencontré dans ses Mémoires la repoussante physionomie de l'ex-capucin Schneider. Regardez la galerie qui s'allonge à travers ses « Souvenirs » et où s'alignent Malet, Oudet, Foy, Réal, Fouché, Saint-Just... Souvent il ne lui suffit pas de jeter un contour. Il creuse une physionomie, la détaille. Malet, par exemple, nous apparaît « ample » et « robuste » avec ses « épaules larges et un peu voûtées, son « cou court », son front bas, mais « très développé », et « blanc, pur... sans rides », son nez aux arêtes saillantes, au « méplat vaste et charnu », aux « narines épanouies », sa « bouche » épaisse et un peu proéminente » son « menton rogné et anguleux » [2]. Du « grêle » Fouché nous considérons le masque travaillé, marqué par la vie, la « pâleur particulière » d'un « ton froid, mais vivant, comme celui que le temps donne aux monuments » ; nous subissons l'inquiétante puissance de ses yeux à la « fixité curieuse, exigeante

1. Victor Pavie, *les Revenants*.
2. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. II, p. 229.

et profonde » prompts à s'éteindre, quand il le veut, et à rentrer leur regard comme « dans un invisible étui ». Foy, le jeune colonel du 5e régiment d'artillerie à cheval, nous rassérène par la vue de son « embonpoint frais et fleuri », de ses « formes potelées », de « ses joues rosées », de sa « bouche vermeille » ; grâces « un peu féminines », qui contrastent avec une énergie et une fierté mâles. Ainsi, par son art de peintre, autant que par son entrain de narrateur, Nodier « fait vivant ».

Sa prétention, quoi que nous ayons concédé à cet égard, et quoi qu'il ait concédé lui-même, est aussi parfois de faire vrai, non de la vérité relative que nous l'avons vu promettre, mais d'une exactitude en quelque sorte absolue et objective. Car il lui arrive de se contredire, et il est, par excellence, l'être « ondoyant » défini par Montaigne, son ami. Donc, il se pique, à certaines heures, de nous donner « de l'histoire positive », « de l'histoire historique », et il nous fait, à l'occasion, remarquer que, pour être « vrai avant tout », il sacrifie des effets dramatiques et les « règles de l'art » [1]. Et si cette « abnégation d'artifice » ne lui paraît pas devoir nous rassurer tout à fait, il assure qu'il raconte *de visu*. A qui mettrait en doute les exploits d'Hyvert et des « compagnons de Jéhu » il déclare : « J'ai vécu avec ces gens-là, j'ai couché sur leur paille, j'ai

1. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. II, pp. 127, 128.

rompu leur pain » [1]. En plus d'un point, ses affirmations sont vérifiées par des archivistes minutieux. H. Vallon lui apporte pleine confirmation sur la fin méritée d'Euloge Schneider. Son *Histoire des sociétés secrètes* dans l'armée est tenue par des chercheurs qualifiés pour une source non négligeable. M. Louis Madelin, l'enquêteur si exact, à qui nous devons un *Fouché* définitif, a compté Charles Nodier [2] pour un témoin à enten-

1. *Souvenirs*, t. I, p. 265. — Quand parurent, dans la *Revue de Paris*, les premières pages de ses *Souvenirs*, il écrivit à Jean de Bry, alors en exil à Mons, une lettre qui est, en quelque sorte, sa propre apologie d'historien : « Ce rôle d'entremetteur politique entre les parties, que.... vous caractérisiez d'une manière si heureuse dans mon interrogatoire, en m'appelant le trait d'union des jacobins et des royalistes, m'a mis à portée de voir bien des caractères et bien des intrigues à nu ; le bonheur de mon organisation, qui, dans ce temps-là même, me faisait prendre toute intrigue et toute fausseté en horreur, m'a permis aussi de voir les hommes et les choses sous leur véritable côté, à ce point que je ne pense pas qu'il y ait un seul de mes contemporains qui puisse à bon droit se croire aussi impartial et aussi désintéressé que moi dans ses jugements .» Que l'humilité de son rôle ne fasse pas récuser son témoignage. La première place n'est pas toujours la meilleure pour bien voir : « Telle a été mon invisibilité dans les affaires que les récits que je laisserai manqueront à tout jamais de l'autorité qu'on attribue, je ne sais pourquoi, à des compilations sans conscience et sans critique. On a peine à concevoir que les personnages les plus remarquables d'une époque se rendent un compte si imparfait des événements dont ils ont été les acteurs et quelquefois les artisans. Il n'y a toutefois rien de plus naturel, et c'est une chose qui marque bien l'incertitude et l'insuffisance de l'histoire. » (Lettre du 19 décembre 1829). — Voir l'opuscule cité de M. Léonce Pingaud.

2. Plusieurs fois il s'appuie sur son témoignage, spécialement au tome II, p. 253, note 1, pp. 267, 537.

dre avant de prononcer sur le jacobin repenti. Et M. Albert Vandal [1] n'a-t-il pas vu, au physique et au moral, « ce grand diable d'homme » exactement comme nous le présentent les *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire ?* Ajoutons que les travaux si documentés de M. Lenôtre montrent le temps du Directoire sous le jour où il nous apparaît dans le chapitre des *Souvenirs* sur « la Réaction thermidorienne ».

Si mainte explication des faits ou mainte vue sur leurs auteurs est fausse, — comme, par exemple, lorsque Robespierre, Saint-Just et Couthon se voient attribuer un « système » de retour à l'humanité et à la justice, empêché seulement par le 9 thermidor, — l'aspect général de l'époque est bien rendu. Il y a plus. Tel aperçu particulier sur les causes de la Révolution se recommande par une justesse beaucoup louée chez d'autres qui y avaient moins de mérite que Nodier, parce qu'ils regardaient les événements avec le recul d'un siècle, ou peu s'en faut. N'est-ce pas du Taine cinquante ans avant Taine [2], cette page sur l'éducation à la fin de l'ancien régime : « Ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous étions tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation anomale et anormale préparait assidûment

1. Au tome II de l' *Avènement de Bonaparte*, dans le chapitre sur le *Premier ministère de Bonaparte*.

2. Du moins, cinquante ans, ou presque, avant le Taine des *Origines de la France contemporaine*.

depuis l'enfance à toutes les aberrations d'une politique sans bases. Il n'y avait pas grand effort à passer de nos études de collège aux débats du *Forum* et à la guerre des esclaves. Notre admiration était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des panathénées ; on ne nous avait jamais parlé que de cela. Les plus anciens d'entre nous rapportaient qu'à la veille des nouveaux événements, le prix de composition de réthorique s'était débattu entre deux plaidoyers à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus l'ancien et de Brutus le jeune. Je ne sais qui l'emporta, aux yeux des juges, de celui qui avait tué son père, ou de celui qui avait tué ses enfants, mais le lauréat fut encouragé par l'intendant, félicité par le gouverneur et couronné par l'archevêque. Le lendemain, on parla d'une révolution, et on s'en étonna, comme si on n'avait pas dû savoir qu'elle était faite dans l'éducation du peuple. Si la mode de ces suasoires pédantesques venait à se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'anéantissement de nos vieilles doctrines monarchiques, j'avoue que je serais passablement embarrassé sur le choix, mais je ne dissimulerais pas que Tite-Live et Tacite y ont une bonne part...[1] » Du Taine, disons-nous[2] ; peut-être aussi du Bonald.

1. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t, I, pp. 88-90.
2. Voir dans *les Origines de la France contemporaine*, le

Mais n'appuyons pas, et gardons-nous de l'outrance plus encore que de l'insistance. Nodier lui-même, par un de ces vifs et aimables retours dont il est coutumier, nous avertirait de ne le pas trop prendre au sérieux. Ne le voilà-t-il pas qui nous donne ses mémoires pour les « réminiscences d'un écolier... marquetées par hasard » de « quelques noms historiques »[1]. Encore nous avise-t-il de ce qu'il peut y avoir d'hyperbolique dans ses « sensations d'enfant »[2]. N'est-ce pas de cette « hyperbole » que le raillait Jules Janin : « Comment donc avez-vous oublié que vous avez été guillotiné le même jour que la reine de France ? [3] » Ailleurs, définissant l'espèce d'homme à laquelle il appartient, « l'homme romanesque », Nodier nous promet seulement la vérité « que peut comporter sa nature ».

Il l'écrit en tête de ses *Souvenirs de jeunesse*[4], franchement romancés, comme pour nous

Gouvernement révolutionnaire, le chapitre II du livre II, sur le *Programme jacobin*. Taine y montre l'analogie de la cité antique et de la « conception rétrograde de l'État » qui prévaut sous le régime jacobin, et il cite ce mot de Robespierre sur les institutions de Lycurgue : « Sparte brille comme un éclair parmi des ténèbres immenses. » Discours à la Convention, 18 floréal an II.

1. *Nouveaux souvenirs et portraits*, pp. 40, 84.

2. *Ibid.*, p. 40.

3. Jules Janin rapporte cette plaisanterie qu'il adressait à Nodier. (Voir sa notice en tête de *Franciscus Columna.*)

4. *Avertissement*, p. 17.

offrir une transition entre l'historien qu'il fut et le faiseur de contes.

III

Il se disait « pauvre *nouvellier* ». Supprimons l'adjectif d'humilité. *Nouvellier* ; c'est sa fonction. Sans doute, il s'en évade autant qu'il peut, tendant, jusqu'à la rompre, la corde qui attache au piquet « sa chèvre », mais il y revient. Nouvellier, voilà son titre ; nouvellier et poète, — celui-ci pénétrant celui-là, non pas seulement quand il se fait inventeur de féerie, mais dans ses récits les plus exempts de merveilleux. Le poète, en effet, accompagne un peu partout, à la sourdine, et souvent très haut, le conteur. Il a, du reste, une chanson à lui, claire et agile.

« Cette histoire m'en rappelle une autre... et j'en dirai tant qu'il en viendra [1]. » Cette phrase eût annoncé la vraie vocation de Charles Nodier, si déjà, et depuis longtemps, elle n'avait eu fait ses preuves : dire des histoires, tant qu'il lui en venait, et il en était intarissable.

Pour les dire, il avait sa manière, et aussi pour les inventer. Cette manière se définit d'un

1. *Souvenirs, épisodes et portraits*, t. I, p. 235.

mot : romantisme. Et il fut l'un de nos premiers romantiques, j'entends l'un des plus tôt éveillés, — Sainte-Beuve n'a-t-il pas écrit: « le plus matinal au téméraire assaut [1] »? Dès 1801, il blasphémait Aristote pour exalter Shakespeare ; il raillait ces productions « dont la forme régulière et l'exacte symétrie semblent défier le compas », et réclamait pour « la seule sensibilité » le « droit de juger le génie [2]. » Ainsi, l'année même où parut *Atala*, il signifiait au monde sa profession de révolte contre le code classique. Il n'était pas besoin que René lui enseignât la maladie nouvelle. Dès son enfance, une couleur de tristesse avait assombri ses rêveries [3]. Il s'est peint à onze ans, « tourmenté » d'on ne savait « quel vague avenir d'amour et de poésie », et « irritable », « chagrin » [4]. Déjà, il pouvait parler de « sa mélancolie ombrageuse » [5]. Ne le soupçonnons pas de s'être composé à plaisir, et après coup, une physionomie, celle qui convient, en sa prime jeunesse, à « l'homme romanesque », tel qu'il l'a défini. Francis Wey, son biographe informé, a vu, sur son adolescence, briller « une sorte de crépuscule mati-

1. *Portraits littéraires*, t. I, p. 476.

2. Voir ses *Observations préliminaires* en tête des *Pensées de Shakespeare extraites de ses ouvrages* (Besançon, 1801).

3. *Souvenirs de jeunesse*, pp. 80-83.

4. *Nouveaux souvenirs et portraits*, p. 10.

5. *Souvenirs de jeunesse*, p. 85.

nal des passions [1]. » Il en connut tôt la pleine ardeur.

Comme le promeneur à l'âme de désir [2] », qui, dans les bois de Combourg, créa sa sylphide, il eut son amante de rêve : « Mon imagination commençait à se former, dans la solitude, un type qui ne ressemblait à aucune femme, et auquel une seule femme devait complètement ressembler, quoique j'aie cru le trouver cent fois [3]. » Mais de cet éveil hâtif, nous possédons d'autres témoignages que des récits plus ou moins suspects d'arrangement ou de fantaisie. Il avait seize ans, lorsque, dans une lettre à son ami Weiss, il fulminait cette imprécation : « Mort, mort à Juliette ! J'ai besoin de sa mort pour vivre heureux... Écris-moi qu'elle est morte, et tu sauras si j'ai pleuré, si j'ai proféré une plainte [4]. » Voilà bien de l'éclat et de la fureur. En la même année, une épître de pareille emphase juvénile le montre moins violent, et même apaisé, mais aussi romantique par la qualification de sa peine de cœur. Il avoue « une passion inutile et infructueuse », qui le fait « plus amoureux mais plus malheureux que jamais », avec ce sentiment que « le

1. *Revue de Paris*, 4 février 1844.

2. *Une âme de désir*, c'est le titre qu'a donné le Vicomte E.-M. de Vogüé à sa très belle étude sur Chateaubriand, dans *Heures d'Histoire*.

3. *La Neuvaine de la Chandeleur*.

4. *Correspondance inédite*.

bonheur n'est pas fait pour lui, et, qu'il en doit « repousser l'espérance [1] ». Émile Montégut a signalé, chez le Nodier de 1796, le ton werthérien qui, trente ans plus tard, allait devenir commun [2]. Nodier fut, en effet, le premier à jeter, chez nous, cette note qui devait trouver tant d'écho. Werthérien, il l'était de naissance, en quelque sorte. Mais il était encore autre chose, quand il protestait dans une confidence à Charles Weiss : « Crois-moi, je n'étais pas fait pour ces passions turbulentes qui ravagent la société. C'est elle qui m'a gâté... [3] » Ici Rousseau apparaît. Nous allons voir le Genevois agir sur les premiers écrits du Franc-Comtois, à l'égal de Gœthe, à l'égal aussi de Chateaubriand, qui, certes, l'influença, bien qu'il eût en lui un René avant *René*.

La dédicace de ses « souvenirs » annonce le portrait du jeune homme qu'il fut : « sensible, enthousiaste, passionné... [4] » Aussi bien et mieux encore que dans ces pseudo-mémoires, nous reconnaîtrons dans les *Proscrits*, le *Peintre de Salzbourg*, *les Méditations du Cloître*, *les Tristes*... « l'homme d'émotion » que révèlent ses lettres de la même époque.

1. *Correspondance inédite de Charles Nodier* (1796-1844), publiée par A. Estignard ; lettre I.
2. *Lettres inédites.* (*Bulletin des Bibliophiles*, 1866, p. 945.)
3. *Nos morts contemporains*, t. I, p. 107.
4. *Souvenirs de Jeunesse*, dédicace, p. III.

Les Proscrits parurent en 1802. Ils s'étaient d'abord, nous le savons, appelés *Stella*. Le libraire leur infligea le titre « de mauvais augure » qui leur est demeuré. Quoi que l'écrivain en pût penser, ce titre, par le son même qu'il rend et l'accent de protestation qu'on y devine, nous semble mieux convenir, pour nommer une œuvre de frénésie, que les sereines syllabes de *Stella*. L'état où la composition de ce récit avait mis son auteur avait pu en faire pressentir à Charles Weiss le caractère forcené : « Mon roman est plus fort que moi... Quand je l'écris, je ne suis plus moi... Cette habitude de délire influe sur le reste de ma vie... Tous mes élans sont des attaques de nerfs... [1] »

La première critique des *Proscrits* fut, sans doute, celle que Charles Nodier lut sous la plume de son père. Au reçu du livre, ce magistrat lettré en avait écrit tout de suite son impression au jeune romancier : « Le genre que tu as choisi ne peut pas être lucratif dans ce siècle. Le Français est trop démoralisé pour se plaire à la lecture des ouvrages qui peuvent réveiller en lui l'idée de la vertu, l'amour de la bienfaisance et le charme de la sensibilité. Un homme qui se respecte et qui a de l'honneur et des sentiments aime mieux renfermer des talents que de les prostituer à des écrits qui ne sont bien accueillis qu'autant qu'ils outragent, d'une ma-

1. *Correspondance inédite*, lettre III.

nière plus neuve et plus ingénieuse, la modestie, l'honnêteté et la pudeur [1] ».

Ce n'est pas que les *Proscrits* racontent une aventure de toute pureté, pas plus qu'ils ne méritent le nom d' « églogue » ou de « pastorale », comme Antoine Nodier avait cru le deviner à leur première annonce [2], et ils étaient assez, quoi qu'il lui parût, dans le goût du moment. Là-dessus, il se contredisait lui-même quelque peu, puisque son premier mot, à la lecture de l'ouvrage, avait été: « Tu as entrepris de lutter contre l'auteur d'*Atala*[3]. » L'impression toute vive de la triomphante *Atala*, parue quelques mois auparavant, se sent, en effet, dans l'œuvre ardente du débutant. Même sentiment de la solitude et de sa vertu exaltante, pareil mélange de religion et de terrestres amours. Ici et là, le monde extérieur est mieux que le cadre du récit ; la nature y intervient comme actrice, et un orage éclate, là comme ici, à peu près à même fin. Le héros de « l'île sauvage » semble, au surplus, affecter les airs de René, jeté au pays des Natchez « par des passions et des malheurs ». Mais il imite Werther bien davantage. Parmi les livres que Franz cache dans sa chaumière, est un *Werther* deux

1. Lettre du 18 floréal an X.

2. Charles y avait fait, dans une lettre à sa sœur, une allusion que son père interprétait en ce sens (lettre du 20 pluviôse an X).

3. Lettre du 7 floréal.

fois en deuil, engainé d'ébène et enveloppé d'un crêpe. Il l'offre à son amie en lui disant : « Vois comme ces pages sont usées... — Je lirai ton *Werther* », lui promet l'amant de Stella. Werther deviendra son compagnon, et werthériens seront ses sentiments [1].

Fatalité de la passion, subite et torturante, colorée de mélancolie, dramatisée par des pressentiments funestes et aussi par un individualisme en révolte, qui brave la société et ses lois n'est-ce pas la définition même de l'amour romantique ? Nodier rejeta de ses « œuvres complètes » *les Proscrits*, comme trop juvéniles et indignes de son talent. Sainte-Beuve l'en approuve [2], et nous ne saurions que louer cette sévérité de son goût. Ce livre n'en demeure pas moins comme un témoignage significatif de son état de pensée et de sentiment à l'heure de ses commencements littéraires.

Bien avant d'écrire l'histoire des habitants de « l'île sauvage », il s'était, nous le savons, nourri du roman de Gœthe. Il avait seize ans lors de ce séjour à Giromagny, chez sa nourrice, où il avait emporté Shakespeare, Montai-

1. *Werther* n'est pas la seule œuvre de Gœthe naturalisée, chez nous, par Nodier. Il a placé haut Méphistophélès et l'amant de Marguerite dans ses *Types en littérature*, et n'a-t-il pas laissé un *Faust* en trois actes ? Justice, à cet égard, lui est rendue par M. Fernand Baldensperger, dans une étude sur *le Faust de Gœthe et le romantisme français*. (*Mercure de France*, janvier 1902.)

2. *Portraits littéraires*, I, p. 453.

gne, Plutarque, la *Messiade* de Klopstock, les psaumes de David, *Robinson Crusoé*... Il cataloguait, dans une lettre à Weiss, cette bibliothèque volante, et il ajoutait : « Je ne te parle point de *Werther*, parce que je le porte toujours avec moi [1] ».

Le Peintre de Salzbourg, non moins romantique et de même « werthérisme » échevelé, suivit de tout près les *Proscrits*. Le héros de cette nouvelle aventure sait, d'ailleurs, sa *Nouvelle Héloïse*. Il y a, dès lors, en Nodier, une mixture de Gœthe et de Jean-Jacques, et c'est justement qu'on l'a nommé un Saint-Preux *werthérisé*. Le sombre ami d'Eulalie répète l'anathème aux devoirs prétendus conventionnels ; il maudit les contraintes sociales; il reproche aux hommes de l'avoir « amené prisonnier dans leurs cités ». Il ne se résigne pas à se voir engagé dans un « contrat » qui l'a « dégradé de la dignité son espèce ». Les *Méditations du Cloître*, sorte d'épilogue à ce petit roman, cherchent le remède au mal d'un cœur « désabusé de la vie et de la société par une expérience précoce » et le trouvent dans ces « hospices conservateurs » que furent les couvents. Elles concluent par une apostrophe aux puissances du monde : « Cette génération se lève et demande des cloîtres. »

Si souffrante que parût sa sensibilité et sin-

1. *Correspondance inédite*, lettre II.

cère le ton de sa désolation, le mal du jeune écrivain — déjà le mal du siècle — était assez imaginaire pour que son imagination même l'en pût guérir. Il fit mieux que s'en distraire ; il s'en moqua. *Le Dernier chapitre de mon roman* est l'échappée d'une gaîté vive, hardie, — trop hardie, — qui se joue sur un fond vulgaire[1]. Cette fois, ce n'est plus le mélancolique qui tient la plume. Ce n'est plus le jeune homme dont les *Souvenirs* tracent le portrait, moins comme « celui de l' « individu » qu'il fut à vingt ans que comme « celui d'une espèce », « sensible » et enthousiaste, tourmentée d'amour et de poésie[2]. Les *werthérisants* sont persiflés par un railleur bien guéri de la maladie à la mode.

Elle ne tarda pas à le reprendre. L'année d'après, où il venait, disait-il, de quitter sa robe juvénile et de la « suspendre au temple des Muses », il dédiait un recueil de brefs morceaux, *Essais d'un jeune Barde*, à Nicolas Bonneville, un méconnu, un de ces « immolés » que Sainte-Beuve le félicite[3] d'élire avec

1. Sainte-Beuve y blâme des « côtés scabreux » et un fond d'accent de *Faublas*. Louis de Loménie, dans sa *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* est plus rigoureux encore pour cet ouvrage, qui mérite, nous en convenons, une critique sévère.

2. *Souvenirs de jeunesse*, dédicace.

3. Tout en regrettant que ces figures secondaires l'aient trop souvent et trop longtemps distrait des principales. (*Portraits littéraires*, t. I, p. 457.)

un instinct charitable et d' « accoster d'emblée. »

Entre tous, Bonneville méritait cette prédilection désintéressée. Comme « homme d'opinion », — car il le fut, — il n'avait « fait sa cour qu'au malheur ». Son appartement de la rue du Four-Saint-Germain était un refuge ouvert aux « blessés de tous les partis ». Cette générosité même le rendit suspect, et le jour vint où Marat demanda sa tête. Mais, raconte Nodier, il « était si beau et si doux que les furies des tribunes elles-mêmes l'escortèrent pour le sauver ». Il n'échappa, du reste, à la guillotine que pour mourir de faim — à vrai dire, longtemps après — sous la Restauration, dans une échoppe de bouquiniste. Nouveau Chatterton, il avait invoqué le nom de ce prédécesseur dans l'abandon et, pensait-il, dans le génie [1]. Peut-être une mention lui est-elle due, dans l'histoire littéraire, parmi ceux qui ont préparé la révolution poétique, tandis que l'autre approchait [2]. Nodier, qui le rencontra en prison, sous le Consulat, l'avait déjà vu auparavant. Il le connaissait d'assez longue date, lorsqu'il mit sous son

1. V. la Préface de son *Choix de petits romans imités de l'Allemand.*

2. Longtemps après l'hommage qu'il lui avait fait des *Essais d'un jeune Barde*, Nodier se plaisait à évoquer son nom et à retracer sa physionomie dans les *Prisons de Paris sous le Consulat*, (*Souvenirs, épisodes et portraits*, t. II, pp. 62-70),et dans la note VIII du *Dernier Banquet des Girondins*. (*Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, t. I, pp. 264 et 265.)

patronage, en de médiocres vers, les *Essais d'un jeune Barde.*

... Quant à toi, dont le cœur fut mon premier succès.
Sur mes jeunes travaux repose ton sourire.

De ce mince volume, où s'assemblent des fragments divers, rimés ou non, la couleur générale s'indique par l'épigraphe du premier, qui s'intitule : *Halte de nuit.* Cette épigraphe de quatre lignes est empruntée à Ossian : « Oui, je vais te rejoindre, ô Roi des héros ! la vie d'Ossian touche à son terme. Je sens que bientôt je vais disparaître ; bientôt on ne verra plus la trace de mes pas dans Selma... » Vers la fin de la pièce, éclate ce cri :

Mon cœur cherchait un cœur. Vous l'avez repoussé.
Qu'il est voluptueux, le néant que j'implore !

Le morceau qui suit est un *Chant funèbre au tombeau d'un chef scandinave.* En tête, s'inscrit cette sentence de Dryden : « Fallen, fallen, fallen... » Puis, vient une « imitation de l'allemand », *le Suicide et les Pèlerins.* Est-ce assez pour marquer l'esprit de ce petit livre, où nous retrouvons, avec leur préface, — un peu écourtée, — les *Pensées de Shakespeare*[1], et qui se termine par l'éloge enthousiaste d'un certain Maurice Quaï,

1. Non toutes celles qui avaient paru en 1801. Nodier a fait un choix parmi cette sélection première.

célébré déjà, quelques années auparavant, en des lettres exaltées : « Cherche à unir dans le même homme le génie d'Ossian, de Job et d'Homère, et tu commenceras à concevoir le grand effort de la nature [1]. » C'est encore pour un chef-d'œuvre de la nature que, dans son nouvel écrit, Nodier donne cet ami mort, puisque, associant sa mémoire à celle d'une femme exemplaire, elle aussi, de noblesse et de beauté, il intitula cette manière d'oraison funèbre : *Deux types de la plus parfaite organisation humaine*. Cette fois, Maurice Quaï est égalé à Moïse, Homère et Pythagore, trois génies dont il « recélait l'âme... sous les formes combinées d'Antinoüs et d'Hercule ». L'autre « type » de perfection humaine est Lucile Franque, une de « ces figures sveltes et légères, comme on en admire sur les coupes des Grecs ». Sa seule vue « faisait rêver de bonnes actions ». Mais — remarquez le trait romantique — on ne sait quoi « de sombre et de pénible... errait sur son visage », qui donnait à présager « des maux à venir », et enfin une « divine mélancolie... régnait dans tout son air et dans tous ses mouvements ». Nous lisons, aux dernières lignes, cette prosopopée : « Lucile, Maurice, âmes superbes, où est-il celui qui doute de l'immortalité ? A-t-il vécu près de vous, celui qui nie la vertu ? O Brutus !... »

1. *Correspondance inédite*, lettre XII.

En 1806, Nodier mit au jour d'autres pages, écrites, nous le supposons, durant ses semaines de vie errante dans les montagnes du Jura[1]. Ces nouvelles miscellanées se nommaient *les Tristes* ou *Mélanges tirés des tablettes d'un suicidé*. Titre et sous-titre significatifs. Une préface, qui annonçait l'œuvre comme le « fruit sauvage » d'un cœur « impétueux et malade », invoquait le patronage de René et d'Obermann. Ajoutons que le suicidé inconnu dont « les tablettes » avaient fourni *la Nouvelle Werthérie*, *les Jardins d'Oberheim*, *le Tombeau des grèves du lac*, *la Blonde Isaure*, *Ophélia*... se tuait faute d'un couvent où il pût abriter son désespoir. Ainsi se retrouvait le ton du *Peintre de Salzbourg* et des *Méditations du Cloître*[2].

Nodier devait garder longtemps ce ton-là et, maintes fois, le reprendre, après l'avoir quitté. Jules Janin [3] aima dans *Adèle* la cousine germaine de Lolotte.

Adèle est de 1820[4]. Deux ans auparavant, *Jean Sbogar* avait paru. Roman « documentaire », avant l'invention de ce mot. Nodier en emprunta

1. Nous remplissons le vœu le plus cher de Nodier par nos allusions fréquentes à sa vie de conspirateur.

2. Notons que *les Méditations du Cloître*, parues en 1803, furent incorporées dans *les Tristes*.

3. Notice en tête de *Franciscus Columna*.

4. *Adèle*, il faut l'observer avec Sainte-Beuve, se rattachait cependant, par « la première idée et l'ébauche de la composition », aux années de prélude de Charles Nodier.

l'idée au greffe des assises de Laybach [1]. Il y confesse toutefois une part de fantaisie, n'estimant pas que « le roman soit tenu à l'exactitude de la gazette ». Cette profession se lit dans des *Préliminaires* où il décline la responsabilité de théories personnelles à son héros. On sent néanmoins son pardon acquis à cet irrégulier, en insurrection contre la loi. Jean Sbogar, c'est la révolte ouverte et armée contre les « convenances qui rapetissent l'homme ». Ce brigand a dénoncé l'arbitraire des institutions, et, derrière les murs de son château de Duino, il prétend les braver. Il revendique, pour « l'homme fort » qu'il est, le privilège de trouver en soi « la garantie des droits de l'espèce entière ». Qu'on ne parle pas à cet individualiste forcené de codes ni de tribunaux. Il ignore « ce qu'il y a de plus hideux dans la vie sociale, du délit ou de la loi..., du crime ou du châtiment ». Il a lu Rousseau. On le devinerait à cette ligne de ses « tablettes » : « Si j'avais le pacte social à ma disposition, je n'y changerais rien ; je le déchirerais. » Il fait l'apologie du vol. Enfin il jette ce

1. Il l'ébaucha, en 1812, en Illyrie, où il fut, on le sait, journaliste et secrétaire de Fouché. — Notons que Bonaparte, s'étant rappelé, à Sainte-Hélène, l'auteur de la *Napoléone*, demanda tous ses ouvrages et annota de sa main un exemplaire de *Jean Sbogar*. Le fait est affirmé (Avertissement en tête des *Poésies diverses* de Nodier) par N. Delangle, qui renvoie au *Mémorial de Sainte-Hélène* et à la *Renommée* du 17 octobre 1827.

blasphème : « Je ne sais plus qu'un métier à décréditer, celui de Dieu ».

Dieu, pourtant, n'est pas toujours maudit dans ce récit. Même son nom est prononcé, en certaine rencontre, avec une ferveur délirante. Un jour, sur le rivage vénitien de l'Adriatique, l'héroïne, saisissant la main de celui qu'elle aime : « Dieu ! Dieu ! s'écria-t-elle en lui indiquant du doigt la ligne indécise où la dernière vague se mêlait au premier nuage... il est là !.. » Et Lothario de répondre : « Dieu manquerait dans toute la nature, qu'on le trouverait dans le cœur d'Antonia. » Rappelez-vous, dans *Raphaël*, le dialogue des amants, au parc de Saint-Cloud : « ¡Raphaël ! Raphaël ! il y a un Dieu ! — Et qui vous l'a enfin révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour ? — L'amour !... » C'est l'accent romantique, vieilli déjà et attardé, en 1849, dans le poème en prose de Lamartine. Il était neuf, en 1818, sur les lèvres d'Antonia et de Lothario.

L'amour, sublimé par l'invocation du ciel anime aussi les plus ardentes pages de *Thérèse Aubert*. Lorsque Adolphe veut mourir avec sa bien-aimée infirme et défigurée, qu'il lui offre de fuir avec elle « dans l'éternité », c'est encore l'exaltation religieuse qui donne à la scène sa couleur de romantisme. Et Adolphe, comme Lothario, se répand en anathèmes contre la société, qui opprime « l'homme naturel ». Il en vient presque à souhaiter le succès des violents

qui ont entrepris de la détruire à coups de crimes: « La société pouvait-elle être un bien, quand c'était elle qui me séparait de Thérèse, qui m'empêchait de me saisir d'elle, du droit de la force et de l'amour ? ... »

Au cours d'une spirituelle, aiguë et pénétrante analyse psychologique [1], M. Charles Maurras a bien caractérisé ce qu'il appelle « anarchie romantique » dans le sentiment. Il l'a défini par le cas significatif de ces *pèlerins passionnés* que furent, à Venise, George Sand et Musset. Les romantiques voulurent l'amour « affranchi de l'ordre de la nature et des conventions du monde » ; ils lui firent une gloire d' « étonner le vulgaire en le choquant ou de le déconcerter en le dépassant »; ils le traitèrent comme « une pure et mystique communion des intelligences sans rapport avec les milieux matériels et les milieux humains ».

Il y a encore autre chose dans l'amour romantique ; autre chose, mais qui résulte de cela même. Il recèle un élément de violence et d'orage. Dans *Mademoiselle de Marsan,* Maxime « se ronge les poings », se bat en duel, conspire « avec frénésie », se réjouit à « l'idée de mourir d'une manière tragique et glorieuse », pour

1. *Les Amants de Venise.* (V. particulièrement la forte conclusion du livre. Nous renvoyons aussi à *L'Avenir de l'Intelligence*, qui contient une série de remarquables études sur le *Romantisme féminin.*)

que Diana se repente de l'avoir méprisé. Balzac a mis la critique de cette forme furieuse d'amour dans la bouche de M^me^ de Mortsauf, qui dit à Vandenesse : « Croyez-le, le véritable amour... est égal et pur, sans démonstrations violentes... »

Avant *Mademoiselle de Marsan*, avaient paru *Smarra*, *Trilby*, *l'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux ;* c'est-à-dire que Nodier avait mis le pied dans le domaine de la fantaisie et de la féerie. Nous le retrouverons en ce pays de rêve, et nous verrons quelle maîtrise y fut la sienne. Suivons encore, en dépit de la chronologie, le romancier, le *nouvellier*, l'inventeur ou l'enjoliveur d'histoires d'amour.

On n'a pas complètement défini la passion selon les romantiques, lorsqu'on l'a dite affranchie des contingences matérielles et des conditions sociales, souveraine, contemptrice de tout ce qui n'est pas elle, véhémente enfin et tempétueuse. Elle est, en outre, fatale ; un destin inéluctable l'impose. Aussi un coup d'œil suffit-il à son emprise. — Au seul aspect du « proscrit », Stella laisse tomber son livre, conquise à jamais. — Ajoutons qu'elle a, cette passion, de singulières clairvoyances et un don de seconde vue qui la fait presque toujours prophétesse de malheur. Après un entretien exalté sur *Werther*, les *Proscrits* cueillent une ancolie et pleurent ensemble. Dans *la Neuvaine de la Chan-*

deleur, Cécile a tout à coup le front voilé d'un nuage étrange. « Une notion confuse de l'avenir » sembla éclore en elle et « l'accabler d'une horrible certitude. Son sein palpita, ses cils s'humectèrent de quelques pleurs qu'elle cherchait à retenir, elle repoussa doucement de la main le pain et le vin que j'avais placés devant elle, se saisit avec ardeur d'un des brins de myrte bénit, et le fit passer sous un des nœuds de son bouquet. Ensuite elle se leva et reprit le chemin par où elle était venue... — Oh ! qui que vous soyez, m'écriai-je, ne m'abandonnez pas à l'horrible regret de vous avoir vue et de ne pouvoir vous retrouver...Apprenez-moi, du moins, si je pourrai presser une fois encore cette main que je couvre de larmes... — Une fois encore, répondit-elle, ou jamais !... Jamais !... répéta-t-elle avec un cri douloureux. » Elle mourut, en effet, quelques heures avant l'instant fixé pour son mariage, et il fallut le haut ascendant d'un prêtre pour dissuader son fiancé du suicide.

Je ne sais à quelle page du volume où il arrange en petits romans ses souvenirs de jeunesse, Nodier nous confie que l'amour n'a jamais manqué de le rendre très malheureux. Il met dans la bouche d'une baronne, son amie, ce jugement sur son histoire sentimentale : « Savez-vous, Maxime, que vos amours sont ce que j'ai entendu de plus lamentable en ma vie... C'est comme une fatalité que ces passions-là, et il y a de quoi attacher au sommeil de l'homme le

mieux portant tous les démons du cauchemar... » Elle n'exagère pas. Ce fut un amant toujours en deuil que celui d'Amélie, de Thérèse, de Séraphine, de Clémentine... Morte la fille de l'artistarque polyglotte Jacobus ; morte celle de M. Christ, l'honnête patriote des Vosges ; morte la jolie et frêle adolescente qui habitait, dans la vallée de Novillars, un château solitaire ; morte la belle aristocrate, que Lawrence eût été indigne de peindre... toutes mortes. Blanche jonchée, qui aurait, certes, de quoi nous apitoyer, si nous ne soupçonnions le narrateur de se complaire à la poésie des funérailles. Nous savons trop combien volontiers, en son temps, on associait l'amour et la mort. Nodier lui-même ne loue-t-il pas *Werther* de nous avoir appris à les « allier » autrement qu'ils ne l'étaient dans les froides hyperboles du madrigal[1] ? Nous cherchions tout à l'heure, chez M. Charles Maurras, la psychologie de l'amour romantique ; nous aurions pu en demander la formule au préfacier des *Aventures du jeune d'Olban.*

Dans la notice écrite par lui en tête de ce drame oublié, qu'il exhuma, dans ce manifeste à la manière de Victor Hugo, et autre part encore, çà et là dans son œuvre, Charles Nodier a défini, non pas seulement la passion selon le romantisme, mais le romantisme lui-

1. Notice de Charles Nodier, en tête d'une nouvelle édition, publiée par lui, des *Aventures du jeune d'Olban.*

même. En même temps que la fièvre de sensibilité, la « maladie âpre, aiguë, dévorante... dont les émotions étaient des crises et les élans des convulsions », il a dit [1] les aspirations refoulées d'une génération bridée par Bonaparte et qui revancha en littérature l'ardeur contrainte de ses désirs ; il a dit la mixture religieuse qui colora des pensées et des sentiments tout profanes ; — n'avait-il pas, lui, au temps le plus agité de sa jeunesse, cherché dans la Bible le « rafraîchissement » d'un « climat romantique [2] » ? — il a dit la complicité de la nature et du poète, le poète invoquant la forêt, la montagne, les flots, les nuages,... les prenant pour témoins et interprètes de son cœur, en usant même comme d'une lyre où il chante ses joies et ses désespoirs [3]. Il l'a dit ou il l'a montré par son propre exemple. « Il y avait une tempête dans mon cœur comme dans la nature », lisons-nous dans ses *Proscrits*. Il a ri, tout le premier, de cette emphase [4]. C'est bien là pourtant la façon romantique d'accorder l'univers à son âme. Mais voici

1. Aux premières pages de *Clémentine*.

2. *Correspondance inédite*. Lettre VII.

3. A certaine page du *Roman russe*, M. le vicomte E.-M. de Vogüé a bien montré ce que fut la nature pour le classique, pour le romantique, pour le réaliste : « Le classique avait fait de la nature un décor; le romantique en fit une lyre où chantaient toutes ses passions ; nous avons renversé les rôles ; aujourd'hui c'est l'homme qui est la lyre passive, résonnant au moindre souffle du grand Pan. »

4. Dans *Thérèse Aubert*.

qui est plus significatif. L'amant d'*Amélie* met le ciel et la terre en demeure d'attester son « extase » devant la pâle jeune fille aux cheveux noirs et aux yeux « trop longs », mais d'un bleu inexprimable, et il n'est « pas un atome dans la création » qui ne s'anime « pour sentir et pour répondre [1] ». Nodier a dit encore ce que « le génie rêveur de la nouvelle école » trouva dans la contemplation des ruines, et il était qualifié pour célébrer cette source d'inspiration, lui qui avait « au corps le démon ogive [2] ».

Il n'est pas jusqu'au goût romantique de l'exotisme qui ne se soit déclaré en lui, et de très bonne heure. Il n'avait guère que seize ans lorsqu'il confiait à Charles Weiss qu'il trouvait fade l'air d'Europe et sentait le « besoin d'aller respirer les aromates d'Orient [3] ». Lui aussi eût écrit, s'il l'avait pu, son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. N'ébaucha-t-il pas avec Amédée Pichot le projet d'une fugue au pôle Nord? Il alla, du moins, en Écosse,

1. Vandenesse, méditant sur la terrasse de Clochegourde, sent toute la nature s'harmoniser avec son cœur : « Je contemplai tour à tour Montbazon et Azay, regardant la vallée jaunie dont le deuil répondait alors comme en toute occasion aux sentiments qui m'agitaient. » (*Le Lys dans la Vallée.*)

2. Il l'avait, tout comme Victor Hugo, à qui pourtant il le reprochait en badinant. Hugo raconte : « Nous nous étions « donné à chacun un diable. Il me disait : vous avez au corps « le démon Ogive. — Et vous, lui disais-je, le diable Elzévir. » (*Choses vues.*)

3. *Correspondance inédite*, lettre VII, p. 14.

au pays de Walter Scott, qu'il aimait, et ce ne fut ni temps ni peine perdus, puisqu'il en rapporta *Trilby*. Enfin il a reconnu et précisé les influences des littératures étrangères sur le mouvement poétique dont il était, chez nous, l'un des promoteurs actifs. Dans sa préface aux *Aventures du jeune d'Olban*, il remerciait l'Angleterre, qui nous enseigna par la voix souveraine de Shakespeare [1]. Mais c'était à l'Allemagne surtout qu'allait sa gratitude, et, parmi tous les Allemands, elle choisissait Gœthe, sans oublier pourtant Bürger, Jean-Paul, ni Hoffmann.

A ce dernier il dut beaucoup, et d'assez bonne heure. Il y a de l'Hoffmann dans *Smarra*, ce « rêve d'un poète éveillé », comme l'a défini Jules Janin [2]. A vrai dire, Nodier avait, de nature, une inclination au fantastique. « Mon père, dit-il, était né avec un certain penchant pour le merveilleux. » Ce « certain penchant » était devenu en lui un don rare et brillant, une faculté d'invention féerique. Est-il bien sûr que, grâce à une éducation philosophique, son adolescence

1. Nous savons combien tôt il avait déclaré sa ferveur pour le grand poète. Il devait le révéler à Victor Hugo, un quart de siècle après, en 1825, à Reims, lors du sacre de Charles X. Nous l'avons raconté dans le *Correspondant* du 10 février 1904. Sa préface aux *Aventures du jeune d'Olban* se tait sur Byron. Il lui a donné ailleurs son hommage. (Voir la notice écrite par lui, en tête de la traduction des œuvres complètes de lord Byron, par Amédée Pichot.)

2. Notice en tête de *Franciscus Columna*.

ne crût pas à la magie ? Il l'affirme quelque part. Moins philosophe, son âge mûr crut aux sortilèges et aux enchantements. Il s'est défendu, maintes fois, d'être un homme raisonnable, estimant trop ennuyeuse cette espèce. Un de ses aphorismes coutumiers, celui qui, avec des variantes spirituelles, revient le plus souvent sous sa plume, c'est que la folie mène au plus haut bon sens : « Qui empêche que cet état indéfinissable de l'esprit, que l'ignorance appelle folie, ne le conduise à son tour à la suprême sagesse par quelque route inconnue qui n'est pas encore marquée dans la carte grossière de nos sciences imparfaites ? [1] » C'est la Fée aux Miettes qui le professe, mais on devine bien en elle une interprète de l'auteur. Il nous donne Michel, le héros de l'histoire, pour plus sensé, au fond, que ceux qui le font enfermer. Et son Jean-François les Bas-Bleus n'est-il pas un fou plus sage que les sages ?

Il déteste l'esprit positif, meurtrier à la poésie, Si le « grand voyageur épique de l'antiquité » revenait sur la terre, on lui apprendrait que « sa Circé n'est tout au plus que la Narina de Levaillant, ou l'obérea de Bougainville », que ses sirènes, « sont des phoques ou des veaux marins ». Et, s'il demandait où sont les lavoirs de Nausicaa, Nodier ne se chargerait pas de lui en dire

1. Gœthe, dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, prétend, lui aussi, que la folie n'est souvent que la raison sous une autre. »

des nouvelles. Le familier de Trésor des Fèves et de Fleur des Pois maudit la « raison expérimentale », desséchante et prosaïsante. Il la maudit, et, en même temps, la persifle. Il lui joue ce bon tour de tirer d'elle, quoi qu'elle en ait, l'apologie de ce qu'elle veut nier. Il ose conclure *Inès de las Sierras* par cette affirmation hardie qu'à chacune de ses découvertes, la science « justifie, authentique un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline ». Il retrouve dans le monde fossile exhumé par Cuvier les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques... Il nous montre dans le Jardin du Roi la « fabuleuse girafe », et il y « attend incessamment la licorne ».

Ainsi se déclare, avec une audacieuse bonhomie, sa foi au fantastique. A qui met en doute sa conviction de narrateur, il pose cette interrogation : « Avez-vous plus de foi, par hasard, au saint-simonisme qu'aux contes de fées ? » Au surplus, ajoute-t-il, « je demande quel intérêt j'aurais à imaginer que le loup a mangé le petit Chaperon, s'il ne l'avait pas mangé... [1] » Qu'on le croie comme il a cru Homère ou Ésope. Pas un instant, sur la foi du sublime aveugle, il n'a douté de « la difforme réalité de Polyphème, type éternel de tous les ogres », et il conçoit à merveille « le loup doctrinaire » du fabuliste. M. Dacier et le bon La Fontaine y croyaient.

1. *Paul* ou la *Ressemblance*.

De quel droit se montrerait-il « plus difficile qu'eux en hypothèses historiques? » Il a donné pareille créance aux récits de Joseph Poisson, le patriarche paysan de Quintigny, qui contait, durant les veillées d'hiver, au coin de l'âtre. Il atteste que jamais il n'éleva un soupçon, même léger, sur la véracité de ce nonagénaire, si informé du Sabbat. Il avoue seulement que, d'autres s'étant avisés d'exploiter le trésor de cet homme vénérable et de parler, comme lui, lutins et loups-garous, son impression diminua ou plutôt s'altéra, et qu'il fit cette remarque : « A mesure que la foi s'affaiblissait dans l'historien, elle s'évanouissait dans l'auditoire. » Si bien qu'il en vint, lui, pour sa part, à n'ajouter guère plus d'importance aux légendes, devenues, pour les lettrés du hameau, matière à amplification, qu'à une belle histoire morale de M. de Marmontel.

Il estime la foi nécessaire au conteur : « Pour intéresser, il faut d'abord se faire croire, et une condition indispensable pour se faire croire, c'est de croire » [1]. Il propose en exemple « l'abondance naïve et crédule » de l'*Odyssée*. Les histoires qui la composent sont merveilleuses, mais le poète est « plus merveilleux encore par l'accent de sa sincérité ». Lorsque Alcinoüs, roi des Phéaciens, laisse échapper quelques doutes sur la vraisemblance de tant d'événements étranges, observés en quelques années de navigation,

1. Préface de la *Fée aux Miettes*.

« Ulysse se garde bien de lui répondre par des raisonnements ; il se borne à continuer, et Alcinoüs n'insiste plus [1]. » Quand, au salon de l'Arsenal, adossé à la cheminée, Charles Nodier, avec sa finesse nonchalante, disait le *Génie Bonhomme*, *Jean-François les Bas-bleus*, la *Combe de l'homme mort*... ou peignait les magiques voluptés du brave Michel, dont la vieille épouse aux longues dents se changeait, la nuit, en la jeune princesse Belkiss [2], si quelqu'un laissait paraître du scepticisme, j'imagine qu'il n'en avait cure et continuait simplement, tout comme Ulysse. Et le sceptique, pris au charme, devait finir par un acte de foi. L'auditeur qui « croit le poète » est la récompense du poète « qui croit ce qu'il dit ». Nodier fut ce poète. Et, croyant à ses récits, tout le premier, il s'y amusa. Comme l'enfant impresario de marionnettes, comme le Wilhelm de Gœthe, il fut « parmi les enchantés et parmi les enchanteurs » [3].

Il a nommé Henri de Latouche « l'Hésiode des esprits et des fées. » Jules Janin s'est plu à lui conférer à lui-même ce titre. Émile Montégut a voulu seulement le promouvoir chef du « parti légitimiste » de la féerie française. « Plus féerique que les fées nationales », et

1. *Paul* ou la *Ressemblance*.
2. *La Fée aux Miettes*.
3. *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, liv. I, chap. IV.

voyant « toute poésie, toute philosophie et toute science contenues dans les Contes de Perrault [1] et la *Bibliothèque Bleue*, » il ressemblait, en effet, à ces politiques de la Restauration « plus royalistes que le roi ». C'est dans une large esquisse de la littérature des fées que Montégut assigne de la sorte, en badinant, la place de Charles Nodier[2].

Notre France n'est pas, tant s'en faut, la terre d'élection du merveilleux. Ce pays est trop celui du bon sens net et du doute narquois pour nourrir un peuple de farfadets, d'esprits follets, de gnomes et de goules. Il fut pourtant hospitalier aux fées, qui l'adoptèrent pour patrie. Mais aussi durent-elles y subir l'influence de l'air et du sol. Partout humaines, en quelque mesure, et sociables ; nulle part elles ne développèrent comme chez nous leur goût pour le commerce des hommes et la compagnie. En Allemagne, par exemple, elles demeurèrent toujours filles de la nature agreste, sans changement aucun de condition ou de mœurs, immobiles à peu près comme leurs forêts, avec un air de forces élémentaires, bien plutôt que de personnes. Elles

1. Il est allé jusqu'à dire que « ce chef-d'œuvre ingénu de naturel et d'imagination... survivra sans aucun doute, avec Molière, La Fontaine, et quelques belles scènes de Corneille, à tous les monuments du règne de Louis XIV. » (*Du Fantastique en littérature*, dans les *Miscellanées*, pp. 96 et 97.)

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1862. *Des Fées et de leur littérature en France.*

devinrent, en France, femmes et dames ; elles acquirent une personnalité, non seulement humaine, mais mondaine. Druidesses du temps de Velléda, elles se changèrent, au moyen âge, en châtelaines féodales, amoureuses de chevaliers ou de pages. Elles furent stylées à la Louis XIV par Perrault, qui les ployant sur leurs baguettes, les fit ressembler « aux mères-grands du temps, courbées sur leurs longues cannes à bec de corbin [1] ». Ne donna-t-il pas l'air et les manières du grand siècle à tout le personnel de ses fables : à ces jeunes princesses, qu'on dirait sorties d'hier de Saint-Cyr ; à ces fils de rois, qui ont « la haute mine et la courtoisie des dauphins de France, » sans parler des filles d'honneur, des gentilshommes de la chambre, des mousquetaires et des suisses que l'on rencontre dans le palais de la Belle au Bois-Dormant [2].... Et, bien qu'ainsi modernisées, les fées de Perrault sont encore de vraies fées. Elles parlent et agissent en des récits pleins d'une telle sincérité et si persuasifs d'ingénuité et de grâce....

Montégut conjecture que telles fées de Mme d'Aulnoy fréquentèrent chez Mme de la Fayette ou à l'hôtel de Rambouillet, et que d'autres approchèrent Mme de Maintenon, « la doyenne des fées du siècle ». Mais à peine leur reste-t-il encore une couleur de merveilleux. Trop prê-

1. Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux*, les « Contes de fées ».

2. *Ibid.*

cheuses et de façon trop directe, elles laissent trop deviner en elles des porte-voix ou, pour user d'une image plus neuve, des phonographes qui ont enregistré les paroles d'un auteur, lequel est, à la vérité, une femme de sens et d'esprit, et sachant le monde. De sorte que c'est toujours le timbre et l'accent de Mme d'Aulnoy que nous font entendre ces distributrices de prix de vertu, et l'illusion ne peut naître. Plus sermonneux encore, et avec sécheresse, et de manière appuyée, didactique, sont les personnages de Mme Leprince-Beaumont : « Des fées qui ont une physionomie de gouvernantes scrupuleuses, des génies qui ont un air de précepteurs sévères et justes... » Ils se proposent d'instruire, tout comme les philosophes, dont c'est, en leur temps, le règne. On sent là, toute proche, l'Encyclopédie, dont l'atmosphère rationaliste est funeste au rêve. Antoine Hamilton peut venir. Qu'il parodie le conte, conteur lui-même, et féerique en ses dérisions de la féerie, et que, tout en se jouant, il donne, dans ce genre moqué, un chef-d'œuvre ; ce sera la dernière pousse de l'arbre qui se meurt. Désormais la mythologie, qui avait eu en Charles Perrault son poète, devient objet d'érudition et fournit matière à des chercheurs élégants, tels que le comte de Tressan[1]. Et voici qu'aux fables gracieuses qui

1. Nodier a écrit, des héros fabuleux accommodés en talons rouges par ce gentilhomme, qu' « ils ressemblent à peu près à leur type naïf comme la lanterne du clown dans le *Songe*

consolaient les Cendrillons succèdent l'occultisme et la nécromancie. L'heure est passée des miracles innocents où triomphait la magie blanche [1]; le règne commence d'une magie noire dont s'effraie Cazotte lui-même. Cazotte que Nodier a représenté « presque toujours sur un trépied », après, cependant, l'avoir peint faisant à l'hôtel garni de la rue de la Verrerie, à l'angle de la rue Barre-du-Bec, une entrée assez simple avec son chapeau triangulaire, sa longue redingote de camelot vert bordée d'un petit galon, ses souliers à bouts carrés, fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent et sa haute canne à pomme d'or. »

Ce qui était mort, Nodier allait le ressusciter. Montégut, tout en l'élevant haut en grade, ne lui rend pas, à notre avis, justice. Chef du « parti légitimiste de la féerie française », il voulut « rappeler d'exil » les fées et « rétablir leur autorité », mais, au gré de Montégut, n'y « parvint pas ». Bien pis : lui-même favorisa « l'invasion des fées étrangères ».

Il avait pourtant affirmé, vivement et avec esprit — un esprit teinté de poésie — la qua-

d'une nuit d'été ressemble au clair de lune. » (*Du Fantastique en littérature*, dans les *Miscellanées*, p. 96.)

1. Nous renvoyons encore une fois aux pages d'Emile Montégut qui nous ont fourni les éléments de cette rapide histoire de la littérature féerique en France. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1862.)

lité française de nos contes les plus populaires. Il avait raillé les orientalistes qui nous donnent *Peau d'Ane* pour une importation de l'Arabie, qui veulent nous faire prendre la galette et le pot à beurre pour des présents à nous offerts, « un beau matin, par quelque autre Sindbad, sur les épaules d'un afrite, du pays des *Mille et une Nuits* ». Aux négateurs savants de l'origine gauloise du *Petit Chaperon* et de *Finette*, il assigne rendez-vous « sous le chaume du paysan, ou près de la baraque nomade du bûcheron, ou à la veillée parlière des teilleuses, ou dans la joyeuse écraigne des vendangeurs. » Il les invite à s'y asseoir avec lui, pour écouter les vieilles histoires qui s'y répètent. Ils jugeront de quelles inventions nos pères furent capables et mépriseront moins, assure-t-il, leur « faculté créatrice [1] ».

Il est bien vrai que l'exotisme a une grande place dans le merveilleux restauré par lui. Sans parler de ses contes orientaux, les *Quatre Talismans*, le *Songe d'or...*, il a rapporté d'outre-Manche son Trilby. La Fée aux Miettes et Fleur des Pois sont, au reste, des magiciennes beaucoup plus éblouissantes que nos enchanteresses nationales, relativement sobres de prodiges. N'avons-nous pas, au surplus, noté en passant l'influence dont Nodier fut touché par l'auteur des *Elixirs*

1. *Du Fantasique en littératture*, dans les *Miscellanées* pp. 96-102.

du diable et du *Chat Murr* ? Mais ce qu'il a introduit chez nous d'étranger, il l'a empreint de la marque française. L'espiègle follet d'Argail, si prompt, si entreprenant, avec tant de grâce et de malice dans la galanterie, cet ingénieux et gentil lutin n'a-t-il pas ses lettres de naturalisation ?

Dans cet étrange *Smarra*, où se combinent tant d'ingrédients : du Schiller, de l'Hoffmann, de l'Apulée.... et où les rêves de volupté se mêlent au plus horrible cauchemar, une page évoque, parmi « l'inquiétude des ténèbres », parmi les oiseaux des funérailles et les spectres, les esprits lumineux et joyeux, « qui s'échappent en pétillant de la mousse » de l'hydromel ou du vin, — ne disons pas du Champagne, puisque *Smarra* nous transporte dans l'antiquité et en Thessalie, — êtres de caprice qui partout voltigent, qu'on voit « frémir dans les fleurs », « rayonner en reflets de feu sur les vases polis ». Ce ne sont point des démons ennemis, ce sont, le conteur nous l'atteste, « des amis ». Nous pouvons ajouter des amis de France. Nous les reconnaissons à leur jeu alerte. Et, malgré la magie asiatique de la mandragore qui chante, l'histoire de Michel le charpentier n'est-elle pas française, elle aussi, par tel dialogue, tel détail vif, et tout l'accent du récit ? Chaque page de Nodier rend un son auquel notre oreille ne se trompe pas. Il n'est point de ses rêves fantastiques où ne se surprenne le sourire de l'esprit.

Il nous avertit que la fée mendiante de Granville avait « plus d'esprit que ceux qui en font ». Il lui en prête souvent, et à beaucoup de ses personnages, à moins qu'il n'intervienne en personne par une réflexion humoristique ou une sentence de philosophie narquoise, comme en ses préfaces, qui se moquent d'elles-mêmes. Et puis, il y a chez lui, partout répandu, un caprice qui n'est qu'à lui. Jamais on ne vit, avec cette liberté d'allure, la narration marcher, ou s'arrêter, ou divaguer. Il ouvre les parenthèses, oublie quelquefois de les fermer ; il s'évade hors de son sujet, pour y rentrer quand il lui plaira.

Ce qui fut écrit avec cette aisance veut être lu de même, au coin de la cheminée, les pieds sur les chenêts, comme furent écoutées par Nodier, dans sa jeunesse, tant de jolies histoires, aux veillées de Quintigny. On y souhaiterait même, pour rappeler tout à fait les soirées du hameau jurassien, la flamme odorante d'une bourrée de genévrier.

Charles Nodier a laissé des contes en vers, d'une grâce vive, qui sait, à l'occasion, s'attendrir. Mais il rima, en sa vie, autre chose que des contes. Le libraire Delangle publiait de lui, en 1827, un recueil de Poésies qui, outre des récits, comprenaient des morceaux « lyriques » et des pièces diverses. Une préface de l'éditeur avertissait que des témoignages se trouvaient

là sur la vie de l'auteur. La *Napoléone*, réimprimée, attestait les ardeurs politiques de sa première jeunesse ; — la *Napoléone*, qui lui avait mérité un séjour à Sainte-Pélagie. La plupart des strophes qui composaient la première partie du volume avaient été, disait-on, « écrites dans les prisons », et l'on en excusait l'« exaltation peut-être déréglée », mais qui avait « quelque chose de touchant dans un jeune homme malheureux [1] ». De la deuxième partie, les *Contes*, certain caractère était souligné : une manière nouvelle « de composition et de facture » et une « forme de causerie animée », parfois un peu prolixe ; mais c'étaient les soliloques d'un fugitif qui, durant de longues journées, courut les montagnes.

Delangle, qu'on peut bien soupçonner d'avoir écrit sous la dictée de Nodier, demande l'indulgence pour un auteur qui « ne reconnaît de ses titres littéraires qu'un petit nombre d'études philologiques » et serait désolé d'avouer les prétentions du poète « à une époque où brillent tant de jeunes talents dont il a chéri le succès et dont il désespérerait de soutenir la concurrence ». Il ne néglige pas, toutefois, de réclamer pour les plus anciennes des petites œuvres qui composent ces mélanges « le singulier mérite de présenter les premières tentatives d'une école

1. Plusieurs, du reste, de ces pièces avaient déjà paru dans les *Essais d'un jeune Barde* ou dans les *Tristes*.

que M. Nodier a devinée en vers comme en prose, et dans laquelle ses travaux ont laissé quelques traces ». Cette revendication des droits de premier occupant et d'initiateur pour celui dont nous avons vu le romantisme si précoce, n'est que justice. Notons qu'une apologie de la poétique nouveau-née se lit dans ce livre, à certaine page, datée de 1809. Indirecte apologie. C'est à la romance que Nodier cherche une origine vénérable et même sacrée.— Ne remonte-t-il pas au delà des temps chevaleresques, pour trouver à cette forme de poésie des modèles dans les chants des scaldes et pour lui découvrir dans la Bible des commencements sublimes? — Mais la romance est le « monument de tous les souvenirs romantiques ». Voyez, au surplus, de quel ton « M. de Chateaubriand » est revendiqué, après l'Arioste, le Tasse et les poètes de la Table Ronde, comme un admirable faiseur de romances ; — en prose, il est vrai. Pour conclure, Nodier élevait presque la romance à la hauteur de l'épopée. Il tenait que, pour en faire une excellente, il fallait plus que de l'esprit : « de la sensibilité, c'est-à-dire du génie », et il finissait avec modestie, en donnant les siennes pour médiocres.

Il avait placé ailleurs que dans ses vers « les chances de sa réputation ». Son éditeur le déclarait en son nom. Il rimait à côté, en marge de son œuvre. Œuvre de philologue. C'était de ses travaux « sur les livres et sur la langue » qu'il

se réclamait avant tout. Ses rimes, il les jetait avec une prodigalité si négligente qu'il les oubliait presque aussitôt. Ce poète « n'avait pas la mémoire de ses vers ».

Il n'y a là rien d'affecté, et Delangle n'exagère aucunement. Nodier n'a jamais paru faire cas de ses vers. Se laissa-t-il influencer par l'opinion sévère d'un critique sur les *Essais d'un jeune Barde ?* Il dédaigna et dissipa un don rare que de bons juges[1] regrettaient de le voir ainsi gaspiller. Mais cette façon même de jet insouciant lui fait une manière pleine de charme. Il a un abandon, un air de liberté et de soudaineté, une façon d'impromptu à la bonne franquette, où l'on reconnaît bien un poète qui l'est « sans le savoir »[2]. Jules Janin l'a comparé à Clément Marot. Par sa manière de jeu et le tour aimable de sa vivacité, il ressemble, en effet, à ce disciple des Villon et des Coquillart.

C'est à propos de ses contes en vers que, par la plume de N. Delangle, Nodier se réclamait d'« un genre d'unité dont Aristote ne s'était pas avisé,.... dont La Fontaine a donné d'inimitables exemples. »

1. Parmi lesquels Sainte-Beuve. (*Portraits littéraires*, t. I, p. 447.)

2. « Cet auteur, dit J. Janin, se trouvait poète comme il s'est trouvé grammairien, sans le savoir. » (Introduction à un *Choix de poésies contemporaines*, publié en 1829.)

Je suis parleur, dit-on, mais qu'importe le temps ?
Je tiens qu'en cet objet c'est la dernière clause,
Pourvu que le lecteur prenne goût à la chose.
Et qui vous dit que je prétends
A conter avec art? Il n'en est rien, je cause [1].

Nulle part il ne s'astreint à une loi plus contraignante que cette unité rompue par tant d'échappées et d'escapades. Il ne veut pas pour sa muse de certain code rigide et maussade, et il lui dirait comme à celle de Musset:

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues
Qui soumettraient tes appâts
Au compas [2].

Le rythme espiègle de ses *Stances* à son ami figure bien son aisance dégagée. Le vers libre parfois lui semble pouvoir seul épouser sa pensée. Ainsi en use-t-il, par exemple, pour chanter ses plaisirs d'entomologiste vagabond :

Alors, parmi les bois épiant les insectes,
J'observe leurs travaux, leurs mœurs et leur amours.
Chasseurs ingénieux, innocents architectes,
Hôtes légers des fleurs, créés pour les beaux jours,
J'admire cette main qui soigne vos atours ;

1. Dioclétien.
2. Stances à Alfred de Musset, publiées avec la réponse, par Musset, dans ses *Poésies nouvelles*.

Avec quelle pompe elle étale
Sur les brillants habits dont vous êtes parés,
Et la nacre polie, et la changeante opale,
Et des réseaux d'argent, et des disques dorés !
Quel lustre éblouissant, quelles beautés parfaites
Elle fait briller à mes yeux
Dans ces panaches glorieux,
Dans ces éclatantes aigrettes
Qui couvrent vos fronts radieux !
Je vous quitte pourtant... Horace ou La Fontaine,
Montaigne ou Platon à la main,
Égarant à plaisir ma démarche incertaine,
A travers le vallon je me fraie un chemin [1].

Sainte-Beuve a bien caractérisé sa poésie par ces mots : « Grâce mélodieuse » et « clarté facile ». Si ce mot pouvait s'appliquer à qui se défend toujours de professer, nous le nommerions le théoricien de la facilité et du « nonchaloir ».

IV

Le nonchaloir, il le veut d'abord dans la démarche même de l'esprit :

O mes amis, quel plaisir de rêver,
De se livrer au cours de ses pensées,
Par le hasard l'une à l'autre enlacées,
Non par dessein ; le dessein y nuirait... [2]

1. *Retirez-vous de mon soleil.*
2. *Le Fou du Pirée.*

Il le veut ensuite, dirions-nous aujourd'hui, dans l' « écriture »:

> Le vers qui vient sans qu'on l'appelle,
> Voilà le vers qu'on se rappelle.
> Rimer autrement, c'est ennui.

Le « naturel » prime tout à ses yeux. Un cri du cœur vaut, pour lui, mieux qu'un long poème »; — mieux aussi qu'un long roman, fût-il de la plume la plus artiste.

En prose comme en vers, et peut-être à plus forte raison, sa préférence est acquise à la parole qui est le geste le plus spontané et le plus abandonné de l'esprit. Peu lui importe que la pensée accepte les lois de la prosodie,

> Ou que la prose familière
> . . . . . .
> L'enlace, vive et familière
> Comme les bras d'un jeune lierre
> Un orme géant des forêts...

Il veut qu'aucune « gène » ne « l'emprisonne »; il tient que

> Le mot doit mûrir sur l'idée
> Et puis tomber comme un fruit mûr.

Il a une piquante façon de présenter à son lecteur la *Fée aux Miettes* : « Ce que votre journal vous dira, c'est que le style de la *Fée aux Miet-*

les est singulièrement commun, et je vous avouerai que j'aurais bien voulu qu'il le fût davantage..... Ce que votre journal ne vous dira pas, c'est que j'ai adopté cette manière dans la ferme intention de prendre une avance de quelques mois sur l'époque prochaine et infaillible où il n'y aura rien de rare en littérature que le commun, d'extraordinaire que le simple, et de neuf que l'ancien. »

Un « style commun », voilà ce que les romantiques se piquaient d'éviter. Le romantique Nodier donne le sien pour tel, s'en loue, et, en cela, se distingue. Il fait, au surplus, la satire anticipée de cette école parnassienne dont M. Charles Maurras raille avec tant de justesse incisive la « calligraphie ». Par des raffinements sur le matériel, le sensuel du style, par une superstition du détail verbal, qui « chassa la beauté au profit des beautés », par l'intronisation du mot, érigé en souverain, mieux que cela, par le culte du « mot-Dieu », les parnassiens, logiques disciples de Victor Hugo qui avait exalté le mot, « être vivant », continuèrent et aggravèrent l'« anarchie romantique »[1]. N'est-ce pas leur laborieuse quête du vocable à enchâsser, leurs recherches et leurs affectations de « rareté » que dénonce d'avance Charles Nodier, lorsqu'il prédit le temps non lointain « où il n'y aura, en littérature, de rare que le commun,

1. V. Charles Maurras, *l'Avenir de l'Intelligence*, p. 228-231.

d'extraordinaire que le simple » ? Quant à la subversion qui érige en maître, dans le discours, l'élément fait pour être serf, il en a dit, nous le savons, son sentiment. Nous l'avons vu nier la « beauté propre » des mots et des « tours qui en sont formés » et des « figures qui en résultent »[1]. Il n'y a là que vêtement de la pensée. En soi, l'expression n'existe pas. Les « rimeurs sans génie » sont seuls à lui prêter un être indépendant. Ils jettent dans la circulation une monnaie aux « coins plus ou moins mordants », aux « empreintes plus ou moins nettes... et dont on produit des sommes diverses selon le nombre et la valeur spécifique des pièces ; mais ce sont toujours au bout du compte, pièces de même valeur, de même type et de même aloi. » Heureusement, s'écrie Nodier, « la poésie n'est pas là... [2] » Il ne la fera pas non plus consister dans le coup de gong de la rime.

Il n'a garde, cependant, de laisser aller sa plume. S'il établit la hiérarchie nécessaire qui subordonne l'expression à la pensée, il n'entend pas nier l'indispensable travail du style. Il n'est pas tout à fait sincère, quand il dit :

Tout effort est contraire au bien.

Ne croyons pas qu'il s'interdise tout soin ni

1. *Questions de littérature légale*, p. 111.
2. *Miscellanées*, p. 11-16.

même toute peine. La seule vue de ses manuscrits trahit son scrupule et son labeur. J'ai sous les yeux le brouillon de cette jolie satire de la « gent nouvelliste » : le *Courrier de Potemkin*. Le vers en est coulant et prompt, a l'air jailli, tout d'inspiration, sans apprêt ni étude. Or, comparez, en certains endroits, la rédaction première du morceau avec le texte fixé :

Je le tiens de quelqu'un qui sait l'événement,
Et qui dans ses calculs se trompe rarement,
Le peuple que je dis, c'est la gent nouvelliste.

Tel est le morceau imprimé. Nodier avait écrit d'abord :

Je le tiens de quelqu'un qui sait l'événement
De la maîtresse d'un artiste
Qui travaille à l'appartement
De la première camariste
Et qui dans ses calculs....

Le passage s'allongeait donc de trois vers. Deux seulement sont biffés dans l'autographe qui m'est communiqué. La mention de « la première camariste » n'a été supprimée que sur épreuve. Le manuscrit n'est, d'ailleurs, pas seulement raturé. Aux mots rayés, d'autres voulurent se substituer, et un octosyllabe a essayé d'en remplacer un autre.

Nous lisons sous une barre :

Qui travaille à l'ajustement

au lieu de :

Qui décore l'appartement.

Voilà donc qui révèle bien de l'application et bien des repentirs [1].

1. Le travail de l'écrivain se trahit mieux encore dans les retouches que voici :

On conte là-dessus : Un noble aventurier,
Qui fit trembler vingt rois, qui soumit une reine,
Et qui fut courtisan, philosophe et guerrier,
Talents que mon esprit n'accorde pas sans peine,
Potemkin avait un courrier
Monsieur Baver trottait du couchant à l'aurore,
Hémistiche commun mais commode et sonore,
Qui vient ici fort à mon gré ;
Monsieur Baver partait. Qu'a-t-on conjecturé ?

Telle est la teneur définitive. Le premier jet n'en différait pas peu. Ce vers :

Et qui fut courtisan, philosophe et guerrier

a changé trois fois. Nodier avait commencé par mettre :

Et fut bon courtisan, philosophe et guerrier

il avait remplacé par :

Et fut sage à la fois, courtisan et guerrier.

Cet autre alexandrin :

Talents que mon esprit n'accorde pas sans peine

passa par cette première forme :

Ce que je n'entends, moi, qu'avec un peu de peine

pour se raccourcir en ces huit syllabes :

Ce qu'on n'accorde pas sans peine...

et reprendre enfin les douze pieds.

Plus loin, le poète avait écrit :

Hémistiche commode et facile, et sonore...

Prosateur, Nodier n'était pas moins attentif à sa diction. Ne parlons pas de l'archaïsme savoureux dont il assaisonna parfois son vocabulaire. Là se révèle le familier de nos Gaulois, le philologue artiste. Philologie à part, le souci de la forme est sensible dans sa plus courante prose. Lisez, dans ce carnet de route qu'est sa *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, la première page des notes sur les *Gypsies*. Elle est d'un beau sentiment descriptif : « Les nuits des montagnes d'Écosse ont un caractère particulier de solennité que j'avais cru deviner, mais qu'on ne peut apprécier tout à fait quand on n'a pas joui par soi-même de leur solitude et de leur silence. Depuis que le soleil s'était abaissé à l'horizon des vallées, presque tous les bruits qui annoncent la vie avaient cessé. Le dernier oiseau que j'avais vu était un héron qui se laissait tomber sur une île du lac ; après cela, je n'avais

il a modifié :

Hémistiche commun, mais commode et sonore.

Le vers suivant :

Qui vient ici fort à mon gré

s'était d'abord écrit :

Qui me vient ici bien à gré.

Nodier, qui avait l'oreille délicate, voulut-il éviter l'assonance de *vient* et de *bien* ? Il corrigea :

Qui me vient ici fort à gré

Encore n'était-ce pas la dernière retouche, laquelle a voulu, sans doute, éviter une inversion, pour atteindre mieux au « naturel » et au « facile ».

recueilli d'autre son que le frôlement d'une brise fraîche qui se glissait dans les longues herbes du rivage. Seulement vers minuit, j'entendis crier les branches d'un pin sous le poids d'un animal puissant, et des ailes vigoureuses battirent le feuillage et les airs. C'était un grand-duc qui traversait le ciel, tenant dans son bec un serpent qui roulait ses vastes anneaux autour des serres robustes de son ennemi et qui les frappait de sa queue comme d'un fléau. Le désert était visible, et cette immensité de terre et d'eau sur laquelle dormait la lumière polaire, mais où il ne restait d'ailleurs ni mouvement ni vie, me parut plus austère que l'obscurité elle-même [1]. »

Sur le calepin du voyageur, ce morceau est, en sa rédaction première, à peu près vierge d'effaçures. Mais elle n'a pas, tant s'en faut, été imprimée telle. Cette phrase, entre autres : « Le dernier oiseau que j'avais vu était un héron qui se laissait tomber sur une île du lac.... » est une variante de celle-ci : « Le dernier oiseau que j'avais vu était un héron qui se *précipitait en silence* sur une île du lac.. » Variante simplifiée, plus expressive. Nodier excellait à figurer le vol des oiseaux en sa courbe finissante et plongeante. Ainsi a-t-il peint, à certain chapitre de *Jean Sbogar*, ce tableau, qu'admirait Sainte-Beuve : « Elle aimait à voir, après une journée nébuleuse, le flux sensible du golfe,.... tandis

1. *Les Gypsies*, Promenade aux montagnes d'Écosse.

que les goëlands s'élèvent à perte de vue, redescendent en roulant sur eux-mêmes, comme le fuseau d'une bergère échappé à sa main..... » Il rendait à merveille tout ce qui est ondulation et bercement, et, s'il est vrai que le style soit l'homme, il faut reconnaître là le flottement même de son esprit sollicité et remué par des attraits divers.

A la vérité, il réussissait à toute description. Il plaidait *pro domo* quand il faisait l'apologie du genre descriptif : « Je tremble de penser que, si on enlève ces dernières ressources, empruntées d'une nature physique invariable, aux nations avancées chez lesquelles les plus précieuses ressources de l'inspiration morale n'existent plus, il faudra bientôt renoncer aux arts et à la poésie. Il est généralement vrai que la poésie descriptive est la dernière qui vienne à briller chez les peuples, mais c'est que chez les peuples vieillis il n'y a plus rien à décrire que la nature, qui ne vieillit jamais. » Il réclama toujours pour lui « le droit de s'égarer sous le *frigus opacum* des poètes paysagistes ». M. Girod de Chantrans lui en avait appris de bonne heure le chemin. A ce gentilhomme, qui lui fut, dans la botanique et l'entomologie, un si aimable initiateur, il ne dut pas seulement le plaisir de se promener avec des curiosités de naturaliste. Il lui dut une précision dans le pittoresque et une vérité vive de détail qui allait se retrouver chez George Sand, sauvée, elle

aussi, bien souvent, des généralités vagues et de la banalité par ses souvenirs d'herborisation. Citons seulement ces lignes du *Peintre de Salzbourg* : « Là s'échappaient, du milieu des marches rompues, les cylindres veloutés du verbascum, les cloches bleues des campanules, des bouquets d'arabette et des touffes d'éclaire dorée; la jusquiame y croissait aussi, avec ses couleurs âcres et ses fleurs meurtries... »

Il a, quelque part [1], lui-même caractérisé sa prose. Il y regrettait un peu trop de termes techniques [2]. Il avait raison. Nous aurions pu, dans la phrase que nous venons de transcrire, en souligner un qui est de trop [3]. Mais c'est là tâche légère. Il dit juste aussi lorsqu'il voit dans son style le produit de ce qu'il appelle sa « singulière éducation ». Disons son heureuse éducation, puisqu'il en sortit sensible aux spectacles de la nature, comme Rousseau après ses étapes de nomade. Il a tort quand il s'accuse de se laisser aller à la « complexité » et à la « diffusion » par un excessif « besoin d'étendre ». Du moins, s'il lui arrive de suivre trop l'abondance de sa verve, de s'oublier au plaisir de la phrase développée et coulante, son art lui est

1. Dans *Séraphine*.

2. Ne devait-il pas, plus tard, railler le vocabulaire savant et, en particulier, celui des botanistes ?

3. Il y en a bien davantage dans certaine page de la *Fée aux Miettes*, mais le conteur fait parler un botaniste de profession, et la technicité est de mise.

une excuse. Il a peint avec complaisance l'agilité du fuseau et du lin qui « court autour [1] ». Sa prose offre souvent l'image de ce fil qui s'allonge, s'amincit et s'enroule. Elle fait songer encore à ces brins argentés et frêles dont Trilby « se liait comme un enfant dans ses langes », quand il couchait au bord du lac, « sur le tapis des vieilles mousses ». La légèreté diaphane du tissu que fait souvent une page de Nodier se figurerait bien par la ténuité d'une toile d'araignée. On a symbolisé ainsi ce qu'il y a de transparence aérienne dans Shakespeare, en certaines scènes. Mais de Nodier, on ne saurait dire, comme du grand Will, qu'il a parfois « la solidité pesante d'un mur cyclopéen » [2]. Quelqu'un appelait Nodier « l'Arioste de la phrase ». Il se plut à ce jeu fin où il se sentait maître, il s'y oublia, quoi qu'il se reprît souvent, à en médire, et tout en faisant mine, parfois, de « jeter au rebut » son instrument [3].

Un critique, au lendemain de sa mort, s'essayant à fixer son rang, observait que, malgré le nombre de ses ouvrages, il eut besoin de « tout son style » pour obtenir la place acquise souvent à « un seul petit livre ». Punition d'un grand talent mal administré, qui s'épuisa en

1. Il l'a fait dans *Trilby*, il l'a fait aussi dans *Smarra*.

2. J.-J. Jusserand. *Histoire littéraire du peuple anglais*, t. II, p. 746.

3. V. *Séraphine*.

dépenses folles, négligeant l'œuvre unique, capable d'immortaliser son auteur. La mémoire, cependant, trouve où se prendre dans le bagage littéraire de Nodier. Pour la retenir, pour l' « accrocher », il suffirait de *Trilby*, assez jolie agrafe, et de bon métal.

ÉPILOGUE

Il manque à ce livre un chapitre, sinon deux : *Nodier moraliste*, *Nodier sociologue*. Nous avons reculé devant le petit éclat d'un paradoxe, qui, pourtant, n'eût pas scandalisé tout le monde. — M. Henri Brémond ne hasarde-t-il pas cette opinion que « l'auteur de *Trilby* était meilleur philosophe que M. Cousin »[1] ? — Des pages ainsi intitulées ne manqueraient pas, on va le voir, tout à fait à leurs promesses.

Balzac, « docteur ès-sciences sociales », loue quelque part *son ami* le *nouvellier* du « sagace coup d'œil » qu'il jette sur le monde, et dont « la philosophie se trahit dans plus d'une amère réflexion[2] ». Bonald ne dédaignait point de citer Charles Nodier, comme lui instruit à l'école des événements. Pour observer ce qu'on appelle maintenant « faits sociaux », ils avaient été l'un et l'autre en bonne place : Bonald, gentilhomme terrien, maire, administrateur de département, jusqu'au jour où, pour le salut des siens, il crut devoir émigrer ; Nodier, mêlé, tout enfant, aux révolutionnaires, introduit dans

1. *L'Occident*, d'octobre 1906.
2. Dédicace d'*Un ménage de garçon*.

les clubs à l'âge où les petits garçons font leur première communion ; élève d'un helléniste qui se doublait d'un terroriste, puis, conspirateur, nouant avec les royalistes et les Jacobins, dans les prisons du Consulat, des camaraderies qui lui furent des écoles ; enfin fugitif et pourchassé, quêtant des gîtes de hasard... Tous deux pouvaient se flatter d'avoir été spectateurs du grand spectacle autrement que Mme de Staël, qui ne vit rien « que d'un balcon » [1]. Et à tous deux la Révolution fut une instructive leçon de choses. A la lumière de ce fait-flambeau, ils apprirent, sur la politique, beaucoup de choses, et souvent les mêmes choses. Leurs rencontres, en effet, sont frappantes. Si Bonald a écrit : « La société est la vraie et même la seule nature de l'homme », on lit sous la plume de Nodier : « Son instinct propre à l'espèce a fondé la société universelle. » Voilà donc bien revenu du *Contrat social* celui qui s'en était grisé. Ailleurs il nous déconseille d'attendre des philosophes et des légistes une constitution viable. Il dit, ou plutôt il fait dire par Vergniaud, dans un discours supposé [2], qu'une constitution est un « fait nécessaire » ; ce que Bonald exprime

1. C'est Bonald qui l'a dit en ses *Observations sur l'ouvrage ayant pour titre : « Considérations sur les principaux événements de la Révolution française »*.

2. Ce discours, qui se lit dans *le Dernier banquet des Girondins* (*Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, t. I), a été inséré par erreur dans un recueil des œuvres oratoires de Vergniaud.

par cette sentence : « La nature constitue, l'homme ne sait qu'organiser. » Nodier a mis encore dans la bouche de Vergniaud une profession de traditionalisme, qui est du pur Bonald : « Tant qu'un siècle lèguera au siècle qui le suit une page d'histoire..., un monument, il ne sera pas permis de rien édifier. » Dans ce « vieux monde », les législations ont « leurs antécédents nécessaires ». Et ne croirait-on pas lire dans la *Législation primitive* ou dans la *Théorie du Pouvoir* ces lignes, qui ne sont plus du soi-disant Vergniaud, mais du Charles Nodier dûment signé. Après avoir rappelé la surnaturelle disparition de Romulus et l'exil volontaire de Lycurgue, ce fantaisiste profond écrit : « Les nations sont si convaincues que les lois constitutives des États ne procèdent pas de l'homme, qu'elles ne croient fermement à une législation que lorsque le législateur n'y est plus. Chez nous, ce sont les législateurs qui restent et les législations qui s'en vont [1]. » Le *Dernier banquet des Girondins* nous propose encore à méditer cet aphorisme : « Pour la société, comme pour l'homme qui a vu beaucoup d'années, il n'y a de nouveau que la mort » [2]. La même pensée lui revient sous la plume, je ne sais à quel sujet, dans le *Bulletin des Bibliophiles*, et il la développe : « Les vieux peuples

1. *Miscellanées*, p. 8.
2. *Ibid.*, p. 240.

ne sont pas appelés à être *découvreurs*... Ce qu'ils croient inventer, c'est presque toujours ce que des peuples antérieurs ont rebuté par sagesse ou abandonné par dégoût. » Il n'avait nulle foi à la *perfectibilité*, si fort à la mode au temps de sa jeunesse et même après : « Perfectibilité n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâce à la raison de nos aïeux... Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature ; c'est demander la rose à l'hysope et l'ananas au peuplier. » On pourrait ainsi extraire de Charles Nodier des idées qui sont mieux que de la littérature. A propos de l'éloquence à la Convention, il qualifie, en passant, la souveraineté populaire de « principe accablant [1] ». En voilà peut-être assez pour lui mériter un peu de considération comme penseur politique.

D'autres aspects, omis par nous, de ce riche et divers esprit, seraient à envisager. Nodier fut moraliste. Je n'en voudrais pour preuve que cette pensée, à la Joubert : « Il n'est pas vrai que l'on fasse du sentiment avec de l'esprit [2] ». Moraliste, non, certes, *ex professo*, mais au courant de ses fables. Il s'en rendait le témoignage : « On

1. Mallet du Pan la comptait parmi les « dogmes désolateurs ». Rapprocher le mot de Taine sur le suffrage universel : « Un chancre toujours coulant. » (Lettre à Ernest Havet, 24 mars 1878, p. 45 du tome IV de *Taine, Sa vie et sa correspondance.*

2. Préface des poésies inédites de Clotilde de Surville.

sait que j'ai toujours aimé à mêler quelque traité de morale dans mes moindres historiettes [1]. » Il voulait que tout conte aboutît à une leçon. Pour lui, le plus piquant récit ne valait « pas un fétu », s'il n'en résultait un enseignement, et il félicitait Perrault de tirer « de ses contes les plus ridicules de saines et graves moralités ». Ne souscrivons pas sans réserve à cet éloge; mais associons-nous aux sévérités du *nouvellier* pour les écrivains insoucieux d'une bonne action sur les âmes, avides seulement de la « renommée quotidienne qu'on obtient avec de l'argent » et de « l'argent qu'on parvient toujours à gagner bien ou mal, quand on a de la renommée » [2].

Donc, Nodier moralise, mais sans rigueur, avec un sourire. Ne le jugez pas sur ce vers de misanthrope:

Trois hommes, c'est bien peu, pour en trouver un bon [3].

D'instinct, il répugne à croire au mal. Il estime, avec Marc-Aurèle, qu'on n'est méchant que par ignorance, et il classerait volontiers, comme certains de nos psycho-physiologistes, tous les criminels parmi les fous. Aussi se déclare-t-il contre la peine de mort. Michel, de la *Fée aux*

1. *L'Amateur de livres*, au tome II des *Français*, publication illustrée, qu'édita Adolphe Delahays.
2. *Inès de la Sierras*.
3. *Le Trésor et les trois hommes*.

Miettes, parle avec horreur de « ces boucheries judiciaires qui maintiennent encore notre civilisation au niveau des lois et des mœurs des anthropophages ». Il est vrai que cette protestation sort de sa bouche au moment où on le conduit à la potence [1].

Mais ne nous oublions pas à ébaucher le chapitre que nous nous sommes défendu d'écrire. Nodier fut, avant tout, homme de lettres ; ne l'appelons pas *gendelettre*, puisque ce mot sonne un mauvais son. Sainte-Beuve disait bien : littérateur « indéfini » « errant », qui déconcerte le critique par la promptitude et la multitude de ses excursions. Telle fut sa qualité. Elle lui était chère, quoi qu'il voulût, à certaines heures, donner à croire : « Des trois bêtes qui vivent en moi, la bête qui fait des livres est sans comparaison celle dont le sort m'occupe le moins... [2] »

Le même héros de la *Fée aux Miettes*, Michel, qui, sous son vêtement de charpentier, cache un philosophe, exalte la dignité du travail manuel, le préfère à celui de la pensée. Nul auteur

1. Nodier a pris, en son propre nom, parti contre la peine de mort, dans *Hélène Gillet*.

2. Lettre à Jean de Bry (19 décembre 1829.) — Quelques lignes plus haut, il avait détaillé la « trinité » qu'il sentait en lui : « ... Cette trinité mal assortie se compose d'un fou bizarre et capricieux, d'un pédant frotté d'érudition et de nomenclatures, et d'un honnête garçon faible et sensible... » Lettre citée dans le *Jean de Bry* de M. Léonce Pingon.

ne vaut à ses yeux l'homme qui a « planté un arbre, ensemencé un guéret, ou construit une maison solide ». Ce sentiment se retrouve, non plus dans un conte, mais dans une lettre intime de Nodier : « Un être qui paye sa dette à la société avec un rabot, je l'honore et je le comprends ; mais de quelle utilité peut bien être à soi et à son espèce l'individu dont l'outil s'appelle une plume [1] ? » Il avait, apparemment, jeté, dans un billet à Loève-Veimars, pareille boutade. Tout en lui indiquant le chemin de la caisse, le rédacteur du *Temps* lui donnait, en effet, ce conseil : « Puisque le Ciel ne vous a pas départi assez de génie pour faire des souliers, contentez-vous modestement de nous faire des articles. » Maintes fois, il a voulu nous persuader qu'il ne se sentait pas voué au métier d'écrivain « par l'instinct du talent » [2], que la production littéraire n'était pas pour lui « une loi de l'instinct », mais « une loi de nécessité », et, par là, il nous faut comprendre la nécessité du pain quotidien. Joignez ses besoins de bibliophile. Il disait, en finissant *Franciscus Columna*, son dernier conte : « Croyez bien que, si j'écris ceci, ce n'est pas pour faire un livre, mais pour en acheter... »

1. Lettre à Rabou, citée par Mme Menessier-Nodier, dans *Charles Nodier*, p. 206.

2. Dans la dédicace des *Souvenirs de jeunesse*. — Mais à quelques lignes de distance, il se contredit, quand il avoue : « A seize ans, je pressentais que j'écrirais... et qui peut vaincre ce démon ? »

Faire des livres, nous accordons qu'il en pouvait trouver la besogne importune. Il faut à la composition organique d'un long ouvrage un labeur méthodique et suivi, qui devait lui coûter. Même l'assiduité au feuilleton hebdomadaire du critique lui pesait. Aussi n'assuma-t-il pas longtemps, aux *Débats*, la périodicité de la tâche qu'avait remplie Geoffroy [1]. Improviser à son heure, jeter des pages vives, jaillissement spontané de son imagination ou floraison de ses souvenirs, voilà ce qui convenait à son humeur.

On a dit ce que son style devait au souvenir de ses expéditions entomologiques dans la vallée de Novillars. Non pas seulement son style, mais les habitudes de sa pensée et sa démarche intellectuelle semblent dater de cette heureuse année 1794. Il garda le pas de flânerie amusée dont il avait accompagné, filoche à la main, M. de Chantrans, par les prairies et les bois. Il garda aussi le goût des échappées, des pointes à droite et à gauche, selon l'appel du hasard.

1. Une lettre d'Armand Bertin, qui nous est communiquée, témoigne que son collaborateur avait besoin parfois d'être relancé. Le directeur des *Débats* le faisait, d'ailleurs, avec beaucoup de grâce. Après une recommandation relative à certaine *Variété*, dont l'esprit pouvait choquer Mme de Duras, il écrivait : « Vous m'avez déjà à peu près brouillé avec le duc de Lévis, qui s'en prend à moi du retard de votre second article. Je vous pardonnerais tous ces *crimes*, si vous ne me traitiez avec tant de rigueur. Si c'est de la *coquetterie*, vous avez tort, car je ne puis pas vous aimer plus que je vous aime.

Tuus usque ad mortem
Mortem autem crucis. »

De là le décousu de son œuvre, où se mêlent tant de choses, où une *Bibliothèque sacrée grecque-latine* voisine avec une étude sur le langage macaronique, l'*Histoire du chien de Brisquet* avec un *Essai critique sur le gaz hydrogène*, *Trilby* avec un *Dictionnaire des onomatopées*, *Thérèse Aubert* avec des *Questions de littérature légale*, les *Annales de l'imprimerie des Aldes* avec une brochure sur la franc-maçonnerie... Œuvre sans lien, image d'un esprit dénoué. Je ne sais à quelle haute intelligence, ainsi dissipée, Sainte-Beuve souhaitait une force coordonnante et centrale. On se prend à regretter chez Nodier un point ferme et fixe. Son art de *nouvellier*, qui le distinguera et le qualifiera, pourrait lui être ce centre de cohésion. Il s'en laisse trop distraire. Mais il se répand si joliment, et il semble si bien obéir à une vocation, en étant de la sorte, au gré de l'occasion, discontinu, épars...

Sans doute, il faut admirer ceux qui savent se discipliner et, si l'on peut dire, s'économiser ; mais il est des prodigues charmants. Lamartine, qui, peut-être, n'a pas rendu à Nodier toute justice, a bien dit ce que « l'incurie de sa richesse » a de grâce : « Il joue avec son génie et sa sensibilité, comme un enfant avec l'écrin de sa mère. Il perd les pierres précieuses dans la salle[1]. » Sans doute encore, louange est due

1. *Souvenirs et Portraits*, t. III.

au laboureur qui pousse droit le sillon, mais ne soyons pas trop sévères à la fantaisie de qui le dévie, si c'est fantaisie de poète, surtout si ce poète a, jusque dans la vieillesse, des grâces, en même temps que des caprices d'adolescent.

Nous parlions de la prématurité civique et sentimentale de Nodier. A bien d'autres égards, il demeura enfant toute sa vie. Son ami Ulric Guttinguer put chanter son printemps, « son esprit toujours en fleur », son cœur « jeune et naïf sous sa tête blanchie » [1]. Il s'était toujours défendu de raisonner, comme d'une opération pleine de risques : « Faire une sottise, c'est un résultat auquel je n'échappe jamais quand je raisonne [2]. » Il se fiait de préférence à des inspirations primesautières et ingénues, qui, avec ses vues parfois profondes et philosophiques, composaient un mélange singulier. Il a dit lui-même la « combinaison étrange » que faisaient en lui son « âge mûr » et ses « instincts » et ses « goûts d'enfant ».

Il en résulta le plus aimable des hommes et des écrivains. Du métier qu'il maudissait en l'aimant, si jamais il se promit un avantage, ce fut, écrivait-il un jour, celui de gagner des cœurs [3]. Il ambitionna de les prendre comme

1. *Les Funérailles de Charles Nodier*, dans *les Deux âges du poète*.

2. Préface de *la Fée aux Miettes*.

3. Il vit surtout dans l'art de l'écrivain « un moyen de se faire aimer » (Dédicace de ses *Souvenirs de jeunesse*).

certain de ses héros pêchait, dans les sables du Mont Saint-Michel, les princesses, à pleine résille. Son rêve s'accomplit. Il fut aimé; il l'est encore. On dit « le bon Nodier », comme il se plaisait à dire « le bon Perrault ».

Fin

BIBLIOTHECA

TABLE

Pages

PRÉFACE 1

CHAPITRE I. — La personne et la vie de Charles Nodier 1

CHAPITRE II. — Ses entours. — Le salon de l'Arsenal 116

CHAPITRE III. — Son œuvre. 225

1° Philologie et critique 228

2° Histoire 244

3° Contes et poésies. 255

4° Style 292

ÉPILOGUE. 304

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

EC 9 1970
10 72
CT 02 1986
EP 25
FEB 10 1987
FEB 03 1987
19 AVR. 1997
09 SEP. 1997
OCT 19 1997

a39003 002134814b

CE PQ 2376
.N6Z7 1908
COO SALOMON, MIC CHARLES NODI
ACC# 1225904